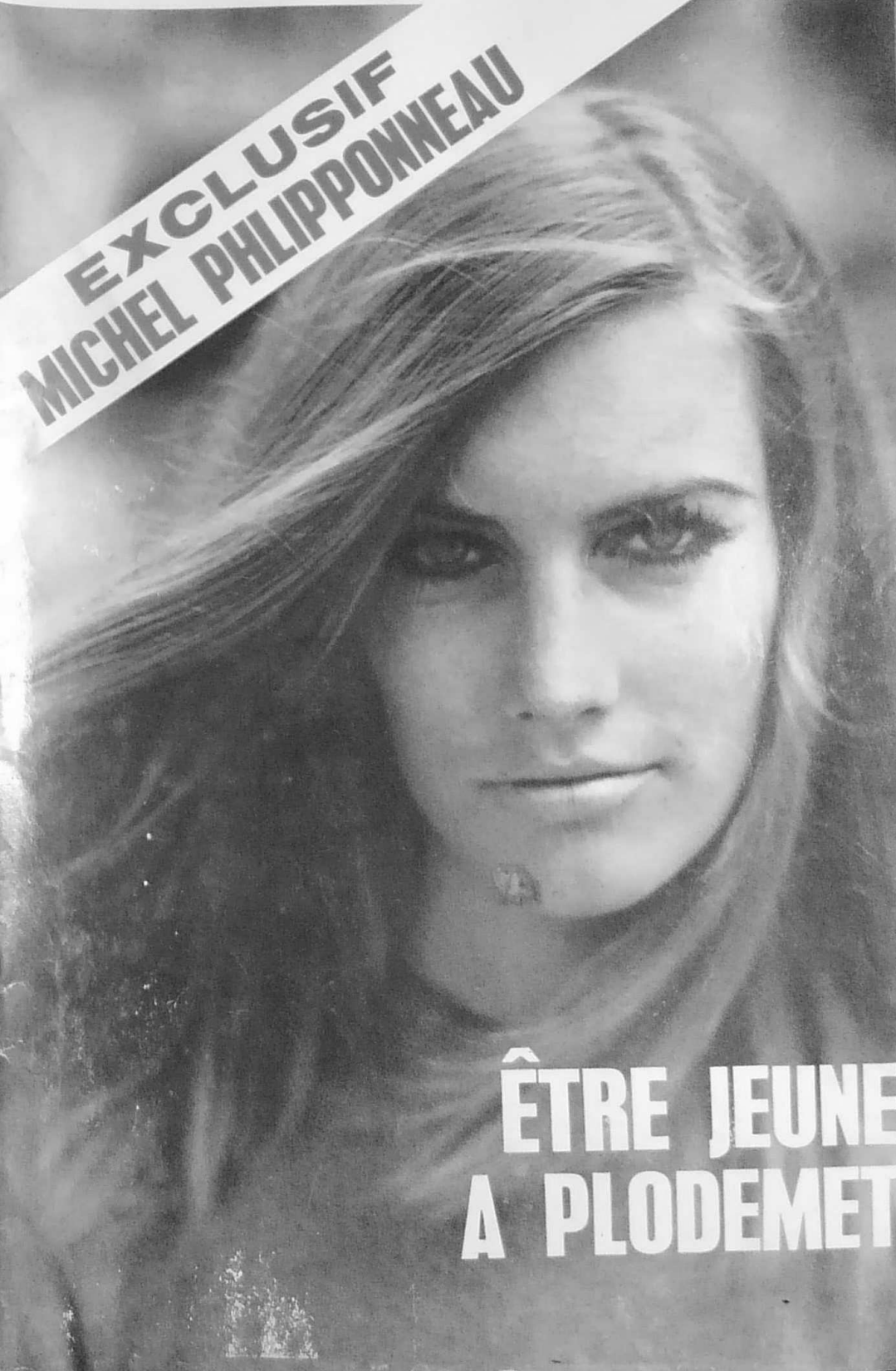


BRETAGNE

magazine

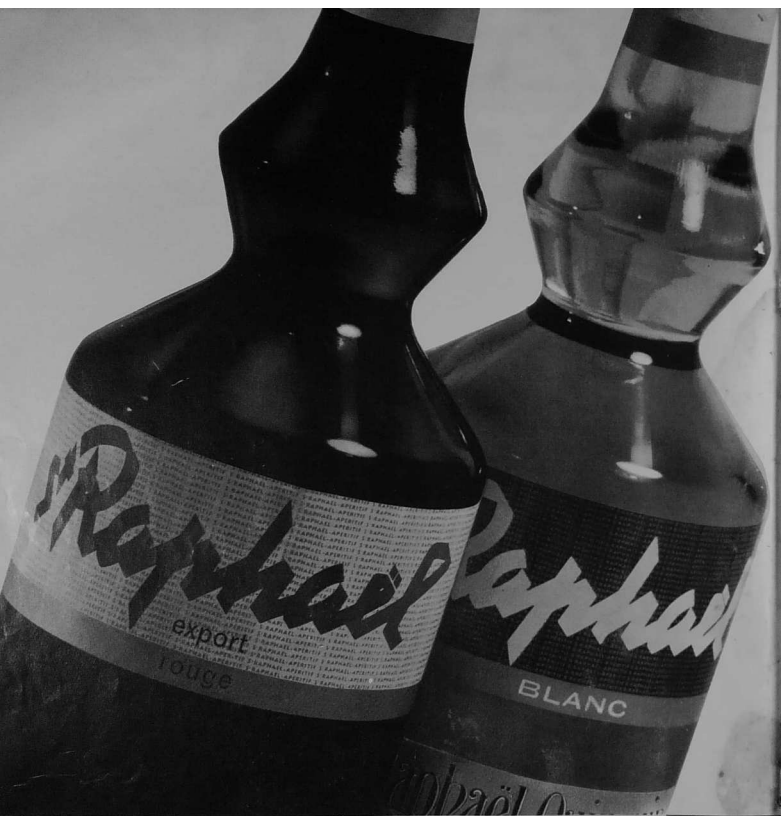
LE N° 2,50 F • MENSUEL N° 25 • DÉCEMBRE 1967

**EXCLUSIF
MICHEL PHILIPPONNEAU**



**ÊTRE JEUNE
A PLODEMET**





rouge blanc

apéritif

Club **LA PRISON SAINT MICHEL**

salon de thé
boutique cadeaux
night-club
auditorium

3, 5, 7, impasse Rallier-du-Baty - RENNES - Tél. 40 96-83

<p>BAINOIRE BOUCHÉE... Y A D'LA JOIE!</p> <p>Ce n'est rien, si vous avez la précaution de conserver toujours en réserve une boîte de DURON CLEANER N° 7, qui décompose instantanément les matières obstruées le jour.</p> <p>C'est un produit ROULET EN VENTE : DROGUERIES G&M MAGASINS</p>	<p>abandonnez le sentier de la guerre...</p> <p>contre les mauvaises odeurs, en plaçant dans la cuvette du W.C. un bloc SANI-WATER spécialement parfumé.</p> <p>SANI-WATER nettoie, adoucit et supprime les mauvaises odeurs.</p> <p>C'est un produit ROULET EN VENTE : DROGUERIES G&M MAGASINS</p>
<p>NUL BESOIN DE VOIR POUR Y CROIRE</p> <p>L'odeur d'un puisard ou d'un puits perdus, avant et après l'utilisation de PUISATIC suffit à vous persuader de l'efficacité de ce produit qui détartré les parois et assainit les matières en quelques minutes.</p> <p>C'est un produit ROULET EN VENTE : DROGUERIES G&M MAGASINS</p>	<p>PITIE ! POUR VOTRE RÉPUTATION</p> <p>de femme d'infortune. Ne laissez jamais des taches se former sur votre cuvette de W.C. Employez HYGIENO MOUSSANT désinfectant parfumé qui dégraisse et désinfecte.</p> <p>C'est un produit ROULET EN VENTE : DROGUERIES G&M MAGASINS</p>

BRETAGNE

magazine

N° 25 - DÉCEMBRE 1967

REVUE MENSUELLE
EDITION DE L'IMPRIMERIE CHAIX-DESFOSSÉS-NEOGRAVURE
REDACTION, PUBLICITE, ADMINISTRATION :
126, rue des Rosiers, 93-SAINT-OUEN, Tél. : 076-37-79.
Abonnement annuel : France 25 F., étranger 30 F.
Directeur : Félix SAUVAJOL
Rédacteur en chef : Jean BOTHEREL
Service Artistique et Technique : François CHOUHOT,
Raymond de BREDA, Georges LECEUR.

SOMMAIRE

EDITORIAL	5
COURRIER	8
L'OPINION	
● Michel Phipponneau : le problème breton et la gauche	7
LA VIE BRETONNE	
● Etre jeune à Ploédém.	10
LES LIBRES PROPOS DE SAINT-HERBOT	
● Quelle Europe ?	15
AGRICULTURE	
● Les riches et les pauvres du Marché commun	16
ÉTUDIANTS	
● Les étudiants enfermés dans un triangle : 92% d'entre eux sont inorganisés.	18
ENQUÊTE	
● La vie sur les derniers chalands	22
BRETONS DE PARIS	
● « Eyrols-Bretagne » à travers la presse parisienne	24
REPORTAGE	
● Sein en-dessous de zéro	27
NATURE	
● La grande pitié de nos oiseaux de nuit	32
BRETAGNE BY-NIGHT	
● Rennes cherche encore ses noctambules	37
LES SPORTS	
● Antoine Cuissard, le troisième larron du football breton	40
NAUTISME	
● L'Admir-Wrac'h au service du yachting	42
ARCHÉOLOGIE	
● Corseul, Pompéi breton	43
● Des urnes dans sa cave	46
NOËL BRETON	
LES ARTS	
● Jim Sévellec, les couleurs de Brest	48
LES LETTRES	
● Les amants de Saint-Guénolé	50
● Les Séminaristes	50
● La voile tendue	51
● Complots pour une république bretonne	51
TÉLÉVISION	
● Jean-Pierre Chapel : « Je suis votre invité »	52
BRETONS A LA UNE	
● Un homme dans la ville, Alain Cuny	54
● Jacques Demy : gros plan sur le bonheur	56
● Des fleurs pleins la tête, Alain le Foll	56
JEU - MOTS CROISÉS	
	59

La photo de couverture est de RAPHO.

pour vos
réceptions privées
banquets et congrès

LE CASINO de LA BAULE

est ouvert toute l'année

DANS UN CADRE ÉLÉGANT

- nombreux salons de 50 à 800 personnes
- salles de travail et de projection
- cuisine de grande tradition

la Chope

RESTAURANT - BRASSERIE

Gastronomie au 1^{er} étage

Service à toute heure

CADRE IDÉAL POUR DÉJEUNERS D'AFFAIRES

3, rue La Chalotais
RENNES-Tél. : 40-14-51

LAMAGNÈRE et Fils
R.C. 59 B 56

POUR VOUS BIEN MARIER

ÉCRIVEZ au CENTRE DES ALLIANCES
1^{er} Organisme Catholique de Mariages ouvert à tous

- Plus de 10 000 adhérents et adhérentes bretons !
- Dynamique, compétent, loyal, le CENTRE DES ALLIANCES vous offre une garantie totale, une entière liberté permettant un romantisme lié par une garantie totale, sans concurrence.
- Pour recevoir la passionnante documentation de 24 pages sous pli cacheté, sans aucune marque extérieure, gratuitement et sans aucun engagement de votre part, découpez (ou réglez) le bon ci-dessous. ÉCHIVEZ SANS PERDRE UNE MINUTE, votre Bonheur et toute votre vie dépendent de ce simple geste.
- ATTENTION : les personnes divorcées ne sont pas admises au CENTRE DES ALLIANCES.

BON GRATUIT

à retourner au C.I.A.
(Service BM)
5, rue Auguste-Goy
29-QUIMPER

NOM :
Prénom : Age :
Adresse :



le "fond sandwich"
voilà ce qui compte :
il reste plat
et réparti bien la chaleur

exigez le
"fond sandwich"

UGINOX : cuisine saine et rapide

CUIVRE : chaleur répartie

UGINOX : fond propre

■ économie importante de gaz ou d'électricité

R. CROZAND

un
assortiment
de 90
articles...



EQUIP'INOX
28 - 30, rue Boussingault,
PARIS-XIII^e

ÉDITORIAL

POUR UN DIALOGUE VIGOUREUX ET OBJECTIF

La Bretagne, ce n'est pas seulement un coucher de soleil sur la dune, le bercement mélancolique d'une vague, la légende du roi Arthur et de la fée Viviane ou un défilé de costumes chamarrés sur fond de binious. C'est d'abord une communauté d'hommes, embarqués dans une aventure exaltante et inédite : celle de la révolution économique du XX^e siècle finissant.

Devant ce monde en constante mutation, dans ce climat de concurrence, vive et inévitable, qui s'instaure entre les différentes régions françaises et s'amplyifie avec l'unité européenne, face au développement industriel insuffisant d'une zone marginale comme la nôtre, comment se situent, comment réagissent les différentes tendances politiques, économiques et sociales de la région ? A cette interrogation une équipe de journalistes et de spécialistes sensibilisés aux problèmes bretons, à leur prolongement national et international, répondra tous les mois sous forme d'analyses, d'interviews, d'enquêtes, de dossiers. Nous voulons déclencher un débat impartial et vigoureux, un dialogue constructif — sans négliger la critique et la contestation — sur les inquiétudes et les espérances d'une province.

C'est l'objectif que se fixent les principaux périodiques à l'échelon national. L'expérience est nouvelle au niveau régional. Jamais les décisions et les manifestations des responsables, des « forces vives » d'une région n'ont été périodiquement suivies et commentées.

Cette tentative nécessite la création de nouvelles rubriques que vous trouverez dès ce numéro de notre revue.

La Bretagne est engagée, au même titre que les autres régions françaises, dans une vaste compétition dont l'enjeu est sa survie au sein d'une société de consommation. Ce match sera sévère et sans pitié. Il faut que les responsables de l'expansion régionale, c'est-à-dire d'abord les chefs d'entreprises, aidés par nos représentants auprès du pouvoir central, nouent avec tous les grands centres vitaux de l'Europe des relations commerciales efficaces, parviennent à séduire les milieux financiers et s'adaptent aux méthodes nouvelles de gestion. Sinon, ne faudrait-il pas craindre, pour les années à venir, une stagnation sans appel de l'économie bretonne ?

Un dénouement aussi douloureux et inacceptable doit être écarté. Par l'information, par la prise de conscience des réalités du monde moderne, par les échanges d'opinions, la presse peut et doit jouer un rôle d'amplificateur des idées de progrès. C'est notre but.

Ce n'est pas le seul. Nous conserverons nos rubriques magazines, nous continuerons et améliorerons nos reportages, nous mettrons en place des pages féminines (antiquaires, maisons, décorations).

Nous sommes conscients que si la vie est réflexion et travail, elle sera aussi, dans la civilisation dont on entame timidement le premier chapitre, organisation des loisirs et de la culture.

Jean BOTHEREL ■■

COURRIER

Monsieur Eugène HEROU
PARIS - (VI)*

L'humour breton

Votre « Bretagne-Magazine » d'octobre (p. 28) inaugure une fort intéressante rubrique éponyme « Doze ou-Livar ar Vretoned » en vue de montrer combien « la langue bretonne est riche en expressions imagées qui en font la saveur ».

A ce sujet, puis-je me permettre de vous signaler un long article de P. Avez paru il y a quelques années dans le « Télégramme de Brest », qui cite quelques dictons dont certains ont été puisés dans le « Recueil des Proverbes » d'Auguste Bizoux (Furuez-Breiz).

En voici quelques-uns écrits en breton dont j'ignore la région (Léon, Trégor, Kerne, etc.), ils sont applicables « aux femmes et au mariage ».

*Vit man krietet an aval mat
Ne deo ket kollet he c'hrouez vat*
Pour être ridée, une pomme ne perd pas sa bonne odeur.

Voilà un proverbe qui réhabilite les vieilles femmes (P. Avez dixit).

*Gwelloc'h'ñ kasot ajer ouz eur marc'h
l'drouk*
Evit ouz eur plac'h yaouank koz

Il vaut mieux avoir affaire à un cheval méchant qu'à une vieille fille...

Il est pourtant des vieilles filles délicieuses (Avez).

*Beg ar soc'h beg ar wronn
Gand o daou e vevomp*

Bout de soc (de charne), bout de sein, c'est par eux deux que nous vivons.

*War eur blitig evit krampouez
Gwaz a vez troet gant maouez*

Comme une crêpe sur la tuile, l'homme se fait retourner par la femme.

En voici d'autres qui, crus en français, passent très bien en breton.

*Bep tro ma z a an bigenn en dour
Ne deu ket gant a besked*

Chaque fois qu'on trempe son hameçon il ne vient pas de poisson au bout.

P. Avez commente : On a l'air de viser tout bonnement un pêcheur à la ligne. En réalité, ça veut dire que l'on... ne donne pas un enfant à sa femme chaque fois...

*El lec'h ma ez eus fourmired
N'es ket aes anaout an tad*

Où il y a four libre, il n'est pas facile de connaître le père.

Ce « four libre », note P. Avez, est Rabelais tout pur.

*An hini a glask aour
Alles a gav kaoc'h*

Celui qui cherche de l'Or (1) souvent trouve... Net, trouléant.

Je crois que « Bretagne-Magazine » vient d'ouvrir une veine qui sera longue à épuiser, car les « expressions bretonnes savoureuses », « fistoulic » et... sages ne manquent pas, que d'autres Bretons mieux placés et documentés que moi pourront vous signaler.

Docteur Pierrick SACRE
29. N-BREST

L'armée et le biniou (suite)

Une erreur sans gravité, que j'avais déjà relevée dans un article précédent de « Bretagne-Magazine », s'est glissée à nouveau dans le numéro d'octobre.

Contrairement à ce qui est écrit, la Bretagne ne possède pas les deux seuls bagads de l'armée. Il en existe au moins deux autres. Bien que n'ayant pas la renommée des deux « grands » Lann-Bihoué et Lande-d'Oué, ils méritent cependant une mention. Il s'agit du bagad de l'Ecole des Mécaniciens de Saint-Mandrier et de celui de l'Ecole de Santé Navale de Bordeaux. Ce dernier m'est particulièrement cher, ayant assisté à ses débuts et continuant à suivre ses activités.

Le Bagad de l'Ecole de Santé Navale a pour originalité d'être composé de futurs médecins et pharmaciens de la Marine, en outre plusieurs non-Bretons séduits par la bombardé ou la cornemuse ont rejoint ses rangs.

Une période nécessaire de préparation et l'éloignement n'ont pas encore permis à ce bagad « émigré » de participer à un festival en Bretagne pour y conquérir ses lettres de noblesse.

D'ailleurs, et je fais là une suggestion, pourqu'il l'occasion ne lui serait-elle pas fournie, si une ville de Bretagne prenait l'initiative d'organiser un festival militaire de cornemuses regroupant non seulement les bagads français, mais également des invités : pipe-bands régimentaires, écossais et irlandais, groupe de gaitas de l'armée espagnole. Un tel programme ne manquerait pas de prestige.

LAURENCE TALBOT
PARIS (16*)

A propos de Tumulus

Il convient de rapprocher de Comman dans le Finistère, (le Chamann de la proto-histoire celtique, et donc une sorte de ville

(1) Richesse, honneurs, gloire, etc.

sainte comme le prouve son « allée découverte », la Comana de l'antique Phrygie que Ptolémée nomme Chamanné — elle aussi, et évidemment, centre religieux des Chamans. Il existait d'ailleurs une autre Comana dans le Pontus Galaticus. Dans ces deux villes d'Asie occidentale, on vénérât Ma (ou Mait ou Maia), la primitive vierge atlantique, déesse de la vie et de la mort, dont l'un des plus lointain emblèmes a été la mette, ou la plus tard le supplanta l'empire romain.

M. JOSEPH COZHEN
78-RAMBOUILLET

Ker Is
Lecteur assidu de « notre » cher mensuel, et Breton bretonnant de surcroît, j'ai été surpris de lire dans votre numéro 22 de septembre, sous la signature de Cozer-Kalondan dans sa série « A la recherche de nos villes disparues » une traduction en français d'un poème breton que je crois, pour ma part, différente de sa signification réelle.

Si, en effet, la traduction française de la première ligne de ce quatrain donne bien littéralement :

« Il n'y a à Ker Iz rien de nouveau », par contre la troisième ligne donne, elle, toujours littéralement :

« Il n'y a à Ker Iz que de vieilles choses. »

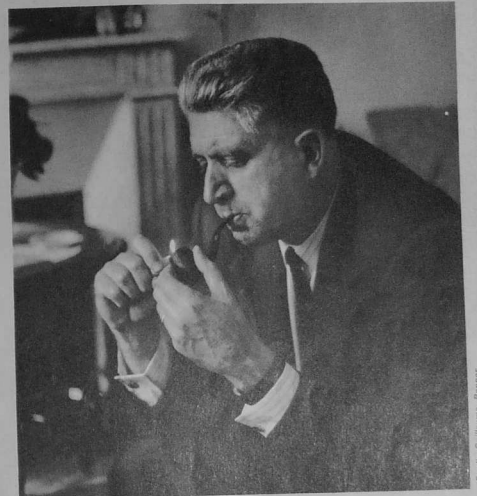
Vous désirez faire
Paraître une
Petite Annonce

Renseignez-vous

Service « Petites Annonces »
"BRETAGNE-MAGAZINE"
126, rue des Rosiers
(93) SAINT-OUEN

L'OPINION

MICHEL
PHILIPPONNEAU
LE PROBLÈME
BRETON
ET LA GAUCHE



INTERVIEW RECUEILLIE PAR
JEAN-PIERRE CRESSARD

Une brosse de cheveux gris, des yeux bleus, une pipe : Michel Philipponeau. Des yeux de professeur, attentifs mais critiques. La pipe respire au gré du déroulement des idées ou ponctuée les affirmations. Ce n'est pas un homme qui s'appuie à la cheminée du salon pour tenir sous le charme de la conversation, toute de brio et de volutes, son auditoire. C'est un homme de carrefour, de colloque, qui pose son cartable sur la table, ouvre ses dossiers et discute, avec une passion contenue, dans le langage des techniciens.

Pourtant Michel Phil-

ipponeau, homme réservé, est un homme public, un des chefs de file de l'opposition en Bretagne dont les prises de position ont créé un malaise et même une crise au sein du C.E.L.L.B. Bruyamment on le condamne ou l'on se réfère à lui. Qui est donc cet homme, ce professeur, qui est entré dans la politique, ôtant la pipe de sa bouche pour déclarer :

« Voici le point de vue du géographe. »

GÉOGRAPHIE ET ACTION

Il a fait partie de la brillante cohorte des jeunes gens de condition modeste qui ont

réussi par un travail sans relâche. Né à Clamart en 1921, fils d'un cheminot, il fut boursier au lycée Hoche de Versailles. Il fut instituteur, pion et professeur d'école normale pour préparer sa licence de géographie et son agrégation. Il vint en Bretagne, parce qu'il avait épousé une Bretonne et parce qu'on lui offrit un poste de professeur à l'Ecole Normale de Rennes. Agrégé puis docteur en géographie avec une thèse sur « La vie rurale en banlieue parisienne », un essai de géographie appliquée, il est devenu

professeur à la Faculté des Lettres de Rennes après avoir été chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique. Ses travaux, en particulier un livre, traduit en russe et portugais, *Géographie et Action*, lui ont valu de devenir secrétaire général de la Commission de géographie appliquée de l'Union Géographique internationale. Les gouvernements du Canada et de la Turquie ont fait appel à lui comme expert.

Parce qu'il s'était intéressé à des problèmes d'un canton de Bretagne, celui de Mont-

Studio Guillaume Rennes



A gauche, notre collaborateur Jean-Pierre Crossard. Quel serait votre plan si vous étiez d'une majorité de gauche ?

Michel Philipponneau, qui estime que rien ne peut être fait sans cette loi-programme, se tourne alors vers l'opposition de gauche.

UNE DOUBLE TACHE

fort-sur-Meu, il fut dans les premiers à entrer dans le Comité d'études et de liaison des intérêts bretons. Il était l'expert, celui qui préparait les dossiers et menait les études. Son influence fut bientôt très grande et il devint le président de la Commission de l'expansion économique. Mais jusque-là il était demeuré un géographe en dehors de toute considération politique.

Son optique va évoluer à partir de 1962. Il a travaillé de toutes ses forces à la préparation d'un projet de loi-programme pour la Bretagne. Mais le gouvernement ne retient pas cette idée.

Pour lui c'est un vêtement difficile à endosser. Il est catholique et la ligne de partage entre la gauche et la droite a été souvent le problème confessionnel. Mais ce qui est plus important, c'est que la gauche n'est pas proche de l'idée régionale. « Il est vrai que paradoxalement en France, a-t-il pu écrire, la gauche a apporté le soutien le plus ferme à une politique centralisatrice dite jacobine. » Sa tâche va donc être double : amener la Bretagne à la gauche, et la gauche à l'idée de la Région.

Sa première approche sera avec Gaston Defferre en

devenant le délégué régional d'« Horizon 80 ». Puis, à l'heure des élections présidentielles, il rejoint François Mitterrand et devient président de la Fédération de la Gauche Démocrate et Socialiste d'Ille-et-Vilaine. Candidat à la députation, mais malheureux, il est maintenant directeur d'un journal, *Le Fédéré*, qui est l'organe de son club « Bretagne et Démocratie ».

Ce cheminement politique personnel, M. Philipponneau voudrait qu'il fut celui du C.E.L.I.B. La notion d'apolitisme de cet organisme régional interdit de le suivre. Il veut démissionner en 1964 à l'Assemblée générale de Brest mais reste pour présider la Commission d'expansion économique. Mais la réorganisation du C.E.L.I.B. entraîne la disparition de celle-ci. Il part donc à l'Assemblée générale de

Rennes au début de cette année, mais on laisse sa place disponible. Il est le seul à partir. Ni les syndicats ni les élus de la gauche ne le suivent.

Michel Philipponneau explique ainsi son départ : — En restant au C.E.L.I.B., j'avais l'impression de trahir la confiance que les Bretons avaient placée en moi. Je leur aurais fait croire qu'un organisme qui se dit apolitique, parce qu'il couvre la politique du pouvoir, était en mesure de résoudre les problèmes régionaux.

— Il n'y a eu qu'un seul départ le vôtre. Tous ceux qui politiquement sont vos amis sont restés.

— Provisoirement, je l'espère. Personnellement je souhaite qu'ils prennent une position analogue. Le C.E.L.I.B. serait alors un

agglomérat de forces conservatrices et tout serait plus clair.

— Le C.E.L.I.B. est à l'image de la Bretagne puisqu'il rassemble les élus et les délégués de toutes les organisations économiques et sociales.

— Oui mais il y a comme dans les conseils généraux, une surreprésentation rurale et une surreprésentation des chambres économiques au détriment des forces ouvrières.

Quel serait votre plan, si vous étiez d'une majorité de gauche ?

— La politique générale et la politique économique d'une démocratie socialiste exerceront des incidences multiples sur l'aménagement du territoire et les régions.

— Une autre répartition des grandes masses budgétaires doit permettre de poursuivre à la fois une politique d'accompagnement dans les régions fortes et une politique d'entraînement dans les régions faibles. Une plani-

aussi une assemblée régionale élue qui aurait compétence dans des domaines comme l'urbanisme, les équipements agricoles, touristiques et culturels. Elle aurait également un budget qu'elle gèrerait. Mais on ne peut encore établir un calendrier. L'essentiel n'est pas de brûler les étapes, comme je l'ai écrit dans mon livre *La gauche et les régions (1)*, mais de fixer un objectif à long terme, répondant à une vue prospective de ce que devrait être la région dans une société démocratique et

— De prime abord je crois que la gauche apporterait beaucoup à la Bretagne. Mais j'accepte votre hypothèse. Sa tâche sera plus difficile car la situation s'est dégradée depuis 1962, alors qu' auparavant un mouvement de redressement était sensible. Mais si par hypothèse, je le maintiens, l'effort n'était pas à la hauteur des besoins, eh bien, je le dirais et je pense que je serais écouté.

UN SOLITAIRE ?

Dans le fond, M. Philipponneau est un solitaire. Il ne lui déplaît pas de se dresser comme la statue du Commandeur qui vient faire payer ses fautes à Don Juan dans *Le festin de pierre* de Molière.

« Mon désir est d'éduquer et d'informer l'opinion bretonne des causes du retard économique de la région et de l'inefficacité des solutions adoptées. En dénonçant les insuffisances, je peux donner mauvaise conscience à ceux qui s'en contentent et j'espère détacher d'eux ceux qui les suivent parce que encore ignorants des véritables problèmes. »

C'est une tâche malaisée, malcommodée, mais M. Philipponneau semble s'y complaire. Lors du récent congrès du Conseil national des économies régionales, il n'était point invité, mais non loin de là il a exprimé son opinion dans une conférence de presse. Même s'il n'est aux yeux de plusieurs qu'une « voix clamant dans le désert », il est certain d'être entendu.

— Vous critiquez, d'accord, mais que proposez-vous en échange ?



Il a baptisé sa villa de vacances « Al Lezenn Stur » à la loi-gouvernal.

socialiste pendant le dernier quart de ce siècle. — Vous êtes un homme de gauche certes, mais vous n'êtes pas toute la gauche. Si elle venait au pouvoir, sans que la Bretagne y ait contribué par ses votes, elle n'aurait peut-être pas comme premier objectif d'accorder une « super-priorité à la Bretagne. Que feriez-vous alors ? Expliquez-vous qu'on ne peut pas tout faire en un jour et qu'il faut savoir être patient ?

— Je suis un homme de gauche certes, mais je crois que si des hommes politiques soutenaient mes projets et pouvaient les faire aboutir, je redeviendrais un géographe, tout simplement. Je préfère le laboratoire aux réunions publiques. Je suis un homme de dossier, un expert et si j'ai parlé c'est parce qu'on voulait se taire.

Tel est Michel Philipponneau qui après avoir bourré sa pipe s'en va, portant à bout de bras son lourd cartable rempli de documents. Ce soir il présidera une réunion ou assistera à une manifestation.

Ce Clamartais de naissance devenu Breton par choix a choisi pour nom de sa villa de vacances « Al Lezenn Stur » *La loi-gouvernal*. Mais plus terrien que marin, il dénomme son action pour une prise de conscience régionale socialiste « la longue marche ».

(1) Ed. du Seuil.

LA VIE BRETONNE

A Plodémet, nom imaginaire d'une commune du Sud-Finistère, s'opère depuis quinze ans une révolution silencieuse. Dans cette commune où la polyculture voisine avec le maraichage et la pêche, où la tradition « rouge », républicaine et laïque se croise avec la fidélité « blanche » des catholiques, une gigantesque transformation affecte tous les aspects de la vie sociale et de l'existence humaine. Cette métamorphose de Plodémet, Edgar Morin l'expose dans son livre (1) qui constitue le premier bilan d'une vaste enquête entreprise en 1961 à l'instigation de la Délégation Générale à la Recherche Scientifique. Des biologistes, des gérontologues, des anthropologues, des linguistes, des ethnologues, des sociologues ont étudié sur le terrain la mutation de ce monde rural, mutation qui touche non seulement le pays bigouden, mais la France contemporaine. L'enquête a été achevée à la fin de 1966 et les différents rapports spécialisés doivent faire l'objet d'une synthèse qui n'a pas été encore publiée. Edgar Morin, chargé d'animer l'équipe de sociologues, est ainsi le premier à livrer au public ses conclusions. Nous publions un extrait de son livre où il analyse le comportement des jeunes devant le monde adulte. Nous pensons quant à nous que l'auteur donne ici une image, trop pessimiste, trop dure. Une enquête ainsi menée n'est-elle pas trop sèche, l'adolescent ne devient-il pas un cobaye? Nous saurons justifier notre optimisme. J.B.

être jeune à plodémet

Les premiers signes extérieurs de la nouvelle identité adolescente sont apparus en 1955-1960. Les filles du bourg — à la faveur dit-on d'un hiver rigoureux — osèrent porter le pantalon qui, de village en village, pénétra enfin à Menez-Ru en 1962-1963; les filles de plus de treize ans, y compris celles de la campagne, portèrent la tenue teen-ager, pantalons élastiques ou héliana, talons plats, cheveux courts, et parfois jupe-chandail. Chez les garçons, tandis que le blouson noir est l'uniforme romantico-cinématographique-urbain des populaires, et que les blue-jeans des aristos tradent un halo de Greenwich Village, la plupart alternent ou combinent les négligés à l'italienne (pantalons et lainages clairs) et à l'américaine (tee shirt). Garçons et filles ont rompu

avec la tenue de semaine rustique rapiécée, fatiguée, comme avec l'endimanchement engoncé, solennel, au profit de l'élegance quotidienne et de la mode.

Simultanément, les adolescents se sont constitués ou sont en voie de se constituer le double équipement en moyens de communication qui leur donne une relative autonomie à l'égard du monde adulte ou leur permet le repli autarcique sur leur propre univers: c'est d'une part le véhicule motorisé, avec le cyclomoteur, et déjà pour quelques-uns qui ne sont pas exclusivement les aristos, la petite voiture d'occasion, offerte par les parents pour récompenser le succès ou consoler de l'échec au bac; c'est d'autre part l'équipement de télécommunication, avec le transistor individuel (et les isolés le tiennent ouvert sans discontinuer); depuis quatre ou cinq ans, les petits tourne-disques à transistors, plus maniables que musicaux, se répandent; le magnétophone n'a fait son apparition que dans la caste supérieure. La guitare a fait son entrée dans diffé-



Edgar Morin, quarante-trois ans, sociologue, auteur du livre *Métamorphose de Plodémet*.

rents milieux, accomplissant un cycle qui part de la consommation indifférenciée (radio), passe par la consommation sélective (disques) et aboutit à l'interprétation personnelle, voire au néotroubadourisme.

LE DIVERTISSEMENT

Ainsi les adolescents plodémétiens ont désormais acquis la même panoplie, les mêmes mots de passe (« L'table à Gaelic, c'est vachement bien. Subvention de 25 %; Terrible! » dit le jeune agriculteur Alain Le Calvez, de Bravez, 18 ans), les mêmes antennes, la même culture que la jeunesse urbaine. Ils sont dans le même vent, non pas le premier vent qui arrive sur Saint-Germain-des-Près, Saint-Tropez, Mégève, mais dans les puissants alizés d'Occident qui soufflent désormais sur l'ensemble du pays. Au cours de l'été 1965, dans le domaine de la chanson par exemple, les faveurs vont à

Adamo et aux rythmes liverpoldiens comme ailleurs en France, et comme la majorité des adolescents français, les jeunes plodémétiens préfèrent les versions françaises des chansons anglo-saxonnes, adhérant mieux à l'air dont ils peuvent comprendre et chanter les paroles, plus sensibles à l'intelligence gagnée qu'à la dégradation subie. Les adolescents plodémétiens sont en voie d'acquiescer la même autonomie que la jeunesse urbaine à l'égard du monde adulte et, comme la jeunesse urbaine, essentiellement dans et par le divertissement.

Dans le petit bourg sous-équipé en divertissements, avec ses deux ou trois séances hebdomadaires de cinéma, avec son *Café des Droits de l'Homme*, maigre bouillon de culture adolescente, la maison des jeunes a exprimé un besoin de distractions permanentes, multiples et autonomes. La revendication était particulièrement ardente chez ceux qui ne peuvent s'arracher encore que difficilement au bourg et à l'espace communal. Elle était loin d'être délaignée par les autres auxquels elle aurait apporté un complément utile de distractions. Les fils adhèrent au comité « Jeunesse et Loisirs ».

La soif juvénile de divertissement a atteint une ampleur inconnue jusqu'à la dernière décennie, et encore inexplicable aux générations adultes de Plodémet. Les grandes vacances sont de moins en moins la saison où les jeunes vont contribuer aux travaux des champs, et de plus en plus la saison de la recherche permanente du divertissement.

TROIS SALLES DES FÊTES POUR LES BALS

Le grand élan du divertissement juvénile s'est engouffré dans le vieux bal rustique plébien, que le yé-yé revivifié, modifié et multiplié. Surequipé avec ses trois grandes salles de fêtes, Plodémet demeure pourtant sous-alimenté en bals, dont le besoin estival est devenu quasi permanent. Ni la multiplication des bals

de noces — ouverts à tous — pendant l'été, ni la surabondance hebdomadaire du comité n'ont saturé la soif de bals. Toutefois, l'espace régional, désormais entrouvert à la plupart, propose, pendant les vacances, un ou plusieurs bals chaque soir, et les adolescents plodémétiens s'entassent dans la voiture d'un copain ou freinent collectivement un taxi pour aller danser, à Plonéour ou un autre bourg de la région, ou encore dans les boîtes d'Aulne, Locudy, Douarnenez. Alors que les boîtes de la côte sont fréquentées autant et plus par les 20 à 25 ans, les bals de bourg sont une institution exclusivement adolescente. Ils exercent leur attraction sur les communes environnantes, parfois plus loin encore et atteignent 300 à 500 participants. Les orchestres viennent de Quimper, Lorient, Brest. Ce ne sont plus les pauvres ensembles provinciaux-ruraux d'antan. La radio, le disque ont rendu les oreilles exigeantes. Les orchestres installent soigneusement une « sono » fortissime qui répand un vacarme littéralement envoiement. Ils disposent de guitares électriques et d'un piano électrique. Le répertoire de l'année alterne avec des classiques de la danse. Les danses sont échantillonnées, mais les slows et tangos qui permettent l'étreinte rapprochée et le mouvement languoureux remplissent la piste. L'orchestre pratique de longs enchaînements de danses qui assurent les premières confirmations et confortent les premières assurances.

Les surbouts privés, d'introduction récente, encore mal vus des parents, sont à la limite de la clandestinité et réunissent une société qui s'est choisie; comme dans les boîtes, s'y retrouvent des adolescents de la « caste supérieure », des estivants, des jeunes de plus de vingt ans. La surboute se tient dans un lieu discret (maison libérée par l'absence de parents, grange aménagée). On y met des décorations « originales », on y sert des choses « amusantes » : fondue, barbecue, buffet-cocktail, whisky, avec, en 1965, la sangria introduite par le



Le grand-père et l'enfant : « Tant mieux pour eux, ils sont venus au bon moment. »

Fayard.

(1) Une commune en France. La métamorphose de Plodémet, Éditions Fayard. Coll. « Le monde sans frontière ».

leader aristocrate. On danse sur du jazz de style (Sydney Bechet, Miles Davis, Ray Charles) et des airs à succès. Le slow domine, dansé aux bougies ou sans lumière. On flirte en dansant. Il y a parfois des jeux quelque peu lubriques (gage pour le couple le moins intime, jeu du « photographe », jeu du « gros nez »). Parfois un couple disparaît, revient plus tard. La surboim, qui peut s'achever au petit matin, est une invitation à l'amour, alors que le bal est une invitation au flirt.

LES AVANT-GARDISTES DE LA DOLCE VITA : MARQUES PAR L'ENNUI

A une surboim, un groupe sort, fait un tour à un bal de nocces, revient, repart. Où aller? Anne écrit : « Ils ont commencé à rappliquer chez moi, M.J. d'abord, puis G. et P.J., enfin S., A., M. Ils ne savaient que faire. Cinéma? Le film de Plouhinec? Finalement, ils se sont décidés pour le « Club » (boîte d'Audrey). »

Tout se passe comme si chez les avant-gardistes de la petite dolce vita il y avait une usure précoce. Marcel (18 ans, lycéen, Scantourne) parlant de sa bande, dit : « Ils ne sont bien nulle part. » Tout se passe comme si l'errance portait une certaine désespérance, comme s'il y avait angosée cachée en cette vie lancée à la conquête du divertissement, comme s'il y avait un ennui originel, tapi dans le divertissement, qui resurgit dans le divertissement même.

Il y a un ennui originel. Au bourg, pendant l'année, malgré les Droits de l'Homme, malgré le transistor, les adolescents présents le soir et (ou) le dimanche s'ennuient. Le tourbillon d'août, les grandes ivresses vacancières refusent ou dissipent l'ennui. Dès septembre, entre vacances et rentrée, comme pendant les heures vacantes de l'année, l'ennui rétablit son empire. Lors d'un retour à Plodemet, à la mi-septembre, la même litanie nous accueillait, aux Droits de l'Homme (un café du bourg) : « on s'ennuie », dans la rue — « je m'ennuie » ; partout : « on s'ennuie... ».

A Menez-Ru, où dénués de motorisation, les adolescents sont restés isolés pendant les vacances, ce fut l'ennui permanent, individuel et collectif. Lorsque les jeunes se regroupent à Menez-Ru, c'est pour s'ennuyer en commun », note Paillard. Il raconte un dimanche après-midi parmi d'autres. Les garçons font une bolote. « Sur ce arrivent les trois filles en pantalon et blouse. Elles se tapissent dans un coin et se mettent à lire des romans cinés. Elles sont sages dans leur coin, absorbées par leur lecture. Arrêt de la partie de cartes, on boit la « bibine ». Les filles ne boivent pas comme à l'habitude. Puis temps de silence entrecoupé de soupirs. Personne pour proposer une activité. Aucune initiative. On est là, autour de la table, chacun enfermé en lui-même. On est ensemble, mais on s'ennuie ensemble. » On s'ennuie en famille, on s'ennuie en bande. Le village, la famille, les copains ne sécrètent pas la sève qui irriguerait la vie adolescente. La bande fournit un minimum de chaleur, mais pas d'allant ni de joie. La répétition ennue. Pas de charme à la promenade comme si les premières émanations de la ville avaient fletri la nature. « Que veux-tu qu'on foute?... Là on est trois, on peut rien faire à trois. Aller se promener? Ben, c'est toujours pareil. Aller au Rognion ou dans les bois, on connaît ça par cœur. » (Raymond, 13 ans, Menez-Ru)

Les anciens plaisirs et jeux ennuiés, les nouveaux plaisirs et jeux de l'amour n'ont pas commencé, à Menez-Ru, entre treize et dix-huit ans. Le transistor, l'électrophone et attend une guitare : « Comme ça je m'ennuierai moins, quand je serai tout seul je pourrai jouer. »

LE CONFLIT EQUIVOQUE

L'aspiration des adolescents à une maison de divertissement autonome, la réticence des adultes à l'égard de ce double aspect de leur entreprise, posent le problème

de relations entre les adolescents et les adultes, comme celui de la tendance à l'autonomie d'une « classe » adolescente.

Les données que nous avons recueillies semblent indiquer, tantôt dissensions superficielles, tantôt conflits radicaux. C'est que le problème se modifie selon l'angle de vue. Il y a à la fois ignorance réciproque entre adolescents et adultes, conflit d'autorité, conflit de valeurs et communauté de valeurs.

Il y a tout d'abord absence d'intérêt des parents aux intérêts des adolescents, comme absence d'intérêt des adolescents aux intérêts des parents. Ce ne sont pas seulement deux générations, mais deux mondes qui cohabitent et n'ont guère de langage commun. Les parents se plaignent d'une absence physique et morale : « Claude n'est jamais à la maison, même quand il rentre à Plodemet, il va aussitôt retrouver des copains. » L'adolescent mène effectivement hors du foyer sa vraie vie, qu'il considère en domaine secret, même s'il n'est pas clandestin. La plupart des militants de « Jeunesse et Loisirs » laissent leurs parents dans l'ignorance de leurs activités. Ils préfèrent que nous leur écrivions poste restante ou au collège plutôt qu'au domicile familial. De leur côté, les adultes se sont autant désintéressés de « Jeunesse et Loisirs » qu'ils se désintéressent des loisirs de leurs jeunes.

Les adolescents ont aujourd'hui une certaine autonomie du temps, de mouvements, de consommations. Les journées de congés et de vacances sont libres pour les adolescents du bourg, mais ceux de la campagne évitent difficilement la réquisition familiale pour les travaux d'été. Les garçons peuvent sortir après dîner, tandis que les filles n'ont en général que l'autorisation du samedi soir. Même à Menez-Ru, où la libération est la plus lente, les parents ne peuvent prévenir et se bornent à brimer après coup. « J'ai pu être trouver la porte fermée comme la dernière fois, ils l'avaient fermée pour que je sois obligée de les réveiller, comme ça ils ont vu l'heure... demain ils vont me réveiller à 7 heures et va falloir que je me lève : ils disent, puisque tu sors le soir, c'est que t'es pas fatiguée, alors tu peux travailler



encore plus. » (Une fille de 18 ans.)

Garçons et filles reçoivent en général une somme fixe hebdomadaire, qui est dépensée en sorties, disques, objets de coquetterie. Les jeunes travailleurs gardent une partie de leur salaire. Ceux qui aident des parents aux champs pendant l'été reçoivent souvent une petite gratification. Les jeunes pourraient du reste se faire aisément de l'argent de poche durant ces grands travaux, mais ils refusent de travailler pour gagner leur loir.

Certes, la condamnation des valeurs de divertissement, pour être générale, n'est pas unanime. Les aînés ou les parents — plutôt les parents — leurs enfants — qui n'ont pas su éduquer — dresser — leur progéniture ou bien saluent la chance des jeunes saluant la chance des jeunes d'aujourd'hui « plus dégourdis ».

— Tant mieux pour eux, ils ont raison, ils sont venus au bon moment. (Gaelic, 68 ans, Menez-Ru.)

Mme Luc, institutrice en retraite (75 ans), voulait donner aux jeunes la maison Kéritz.

— Pour danser?

— Qu'ils dansent!

— Qu'ils dansent!

Il y a quelques parents gagnés au « yé-yé » :

— Les jeunes, je les admire, je ne critique pas du tout les filles qui vont au bal... Le yé-yé, j'aime ça aussi, j'ai eu du mal à comprendre ces chanteurs, mais je m'y suis habituée et maintenant je les trouve très bien. (Mme Keravrec, de Keravrec, 43 ans.)

Les militants ne sont pas tous hostiles au divertissement juvénile. Michel Loic (55 ans) ne veut condamner que l'indifférence des jeunes en matière politique. Pierrrot Le Kam, responsable agricole, membre du conseil municipal, pense que les jeunes ont le droit de s'amuser. « D'ailleurs, ils travaillent. » Le Talvec (45 ans) se hausse à une vue sociologique : « Les jeunes sont les mêmes que nous mais les conditions sont devenues différentes. »

LE SYMBOLE DE LA GENERATION ACTUELLE

Par contre, le divertissement adolescent semble libératoire au puritanisme de nombreux militants et enseignants ayant consacré leur vie au bien public. L'opposition entre travail et divertissement s'aggrave pour eux en opposition entre civisme et égoïsme, raison et délire. Le directeur du C.E.G. voit dans la mort tragique du jeune Le Kam, tué au volant d'une voiture, la nuit, après avoir sauté le mur de sa caserne (été 1965), le symbole de la génération actuelle. Le secrétaire de mairie (65 ans) s'écrit :

— Ce n'est plus un fossé, c'est un gouffre entre générations!

Le maire voit que le gouffre se creuse non seulement deux étapes dans le temps, mais deux esprits du temps, deux philosophes de la vie :

— Le jeune est un être impatient... maintenant les gens veulent vivre très vite et je crois que c'est

Images d'hier et d'aujourd'hui : elles ont l'une et l'autre, déjà, un pied ailleurs.

un mal... j'ai l'impression que les jeunes veulent vivre et vivre intensément, ils y arrivent matériellement peut-être, intellectuellement pas.

Ce qui paraît anormal aux adultes apparaît au contraire normal aux adolescents qui se sentent pleinement modernes.

Au premier bar-meeting des jeunes, dès la première question :

— Qu'est-ce que le moderne?

Réponse immédiate :

— Une certaine liberté.

Un autre ajoute :

— Pour les parents, trop de liberté.

Les parents sont non pas chargés d'expérience, mais incapables d'assimiler l'expérience des temps présents. Ce qui est mal pour les parents est à ce point naturel aux adolescents que les parents, conçus comme masse homogène (« ils semblent non seulement démodés ou arriérés, mais incapable de comprendre la vie ». Et, dans ce sens, les adolescents se sentent



conteste, non seulement dans leurs goûts et leurs intérêts, mais dans leur être. L'opposition est-elle à ce point radicale?

Le bal : un besoin quasi permanent, une invitation au flirt alors que la surboîte est une invitation à l'amour.

DU BON CÔTÉ DES JEUNES

Il n'y a pas à Plodémé de bande « sociale », hostile à la société adulte et agressive jusqu'à la délinquance. Il semble qu'il n'y ait même pas de rêve révolté : le 26 août 1965, *L'équipée sauvage* (1), film de László Benedek, fut projeté au cinéma de Plodémé. Les héros constituaient une bande d'adolescents motocyclistes, rebelles à la société, conduits par un chef brutal et tendre (Marlon Brando). Ils provoquent les adultes qui finissent par les corriger très durement. Les chercheurs de notre époque, au cours de la discussion qu'ils organisent dans la salle et de conversations ultérieures, ne purent relever que des embryons de solidarité affective des spectateurs adolescents aux héros du film. De jeunes chercheurs, avides de révolution permanente, tendaient la perche : « De quel côté êtes-vous, du côté des bourgeois ou du côté de la bande de jeunes ? » Les réponses étaient molles, incertaines. Topolov note dans son journal : « Ils sont du bon côté des jeunes, mais ils reprochent leur désaveuement, l'absurdité de leurs loisirs, le goût de la violence. Ils reprochent les honnêtes bourgeois d'avoir passé à tabac Marlon Brando, mais « il fallait pas le faire eux-mêmes, il fallait le donner à la police. » Le conflit lui-même n'a pas été saisi, bien qu'il soit, dans un sens, leur propre conflit avec le monde adulte, mais précisément parce qu'il fut porté au

paroxysme. Alain Le Calvez, jeune rural moderniste de Bravez, avoue à la sortie :

« On n'a pas tout compris, par exemple pourquoi ils sont contre les adultes et pourquoi les adultes s'organisent contre eux... »

Ainsi s'échouent les générations (2), dans une très grande diversité de situations, et avec une tragédie pour ceux de cinquante à soixante ans, défaits par la grande mutation ou vaincus par leurs propres enfants. Les deux générations extrêmes, celle des ancêtres folkloriques, parqués dans leur réserve-oasis, celle des adolescents dans le vent, sont les deux générations les plus satisfaites de l'Esprit du Temps. Elles ont l'une et l'autre, déjà, un pied ailleurs, chacune dans un autre monde, où vont leurs rêves et leurs pensées. ■■

(1) *The Wild one.*

(2) Les nouveaux rapports — et conflits — entre générations accélèrent le déclin de l'ancienne tout-puissance du père. Il n'y a plus de patriarcat-gauche, de pater familias souverain. Le père est aussi un vieux, c'est-à-dire inadapté au monde moderne, y compris le père de quarante ans pour les fils de quinze à dix-huit ans. Le père n'est pas pour autant reculé. Le principe de l'autorité paternelle n'est pas mis en cause, mais à condition qu'il n'empêche pas l'émancipation dans le divertissement (adolescents) ou l'émancipation dans l'entreprise familiale (jeunes de 25 à 35 ans). Les fils les plus brimés et les plus émancipés seraient eux-mêmes éprouvés à l'idée d'un univers qui serait privé de la présence, de l'image et de l'autorité paternelles.

A LA VITESSE DU VENT

Baptême d'une côte

La « côte sans nom » allant de Saint-Michel-en-Grèves au Yaudet a été baptisée « côte des bruyères ». Un joli nom qui se marie parfaitement avec celui de « la côte de Granit rose ».

Protection des côtes

Mme Claude Dervenn, qui lancait l'an dernier dans nos colonies (voir *Bretagne-Magazine*, novembre 1966) un appel en faveur de la protection des côtes sauvages, a remis le 19 septembre dernier au secrétaire général de la préfecture du Morbihan une pétition pour la côte sauvage de Quiberon. Cette pétition a recueilli en quelques jours près de trois cents signatures. Elle propose, — constatant que l'un des plus beaux sites de Bretagne, envahi chaque été par le stationnement massif des voitures sur tous les éperons des falaises, est rabaisé au rang de parking — que des arrêtés officiels interdisent sur toute la bande côtière extérieure à la route touristique, la circulation et le stationnement, la berge côté terre être réservée à celui-ci. ■

Le doyen des arbitres

M. Jean-Baptiste Thos, doyen régional des arbitres de football de la L.O.F., s'est éteint à Saint-Michel-en-Grèves à l'âge de quatre-vingt-douze ans. ■

Vin de Kérambec

M. Florent LEAL est gardien au phare des Moutons, à mi-distance de la Côte des Glénans. A la ferme de Kérambec, qu'il habite au pied du phare de Beuzec-Conn, M. LEAL a gagné le pari qu'il avait fait il y a quelques années : il a réussi à faire pousser la vigne sur un hectare de terre, et produire cette année, un « vin de Kérambec » qui remplacera le cidre du même nom. Ce vin sera un cépage de Jurandicon, rose, sec, sans outarde, de 10 à 11°, flatteur au palais, et fruité. ■

Chevrolet construit un mini-Richelieu

L'heure de la retraite a sonné en octobre dernier, pour le Richelieu. Mais il continue à faire parler de lui, grâce à un mini-Richelieu, qui mesure 2,49 m de long, sur 0,33 m de large, et 0,57 m de hauteur. Il peut naviguer à la vitesse de 5,339 km à l'heure. Cette œuvre d'art, réalisée au 1/100^e par M. Maurice CHEVROLET (qui n'est pas spécialiste de maquettes d'automobiles), lui a demandé 10 000 heures de travail. Toutes les manœuvres, y compris les mises en batterie des tourelles supportant les grosses pièces de marine et les D.C.A. sont commandées à distance par un servo télécommandé, rattaché avec autant de précision que les D.C.A. à un servo télécommandé. ■

Si M. CHEVROLET s'est intéressé à la construction de ce mini-Richelieu, c'est parce qu'il est sentimental, et qu'il a fait carrière sur le cuirassé, en qualité d'armurier. ■

Une femme à l'heure

L'horlogerie-bijouterie peut devenir une profession féminine. La démonstration en a été faite par une jeune fille originaire de Bric-de-l'Odé, Mlle Jeanne-Marie Bellinger, une des rares titulaires, dans l'Ouest, du C.A.P. d'horlogerie, qu'elle a passé brillamment au milieu de trente garçons. Elle est aujourd'hui en stage à Saint-Pol-Léon pour obtenir le troisième et dernier volet d'un diplôme original : celui d'horloger-bijoutière. ■

Le puits au trésor

Des cultivateurs de Lanmérin (C.-du-N.) font régulièrement des découvertes assez extraordinaires dans leurs champs. En creusant un puits, ils ont mis à jour des hêtres datant de près d'un million d'années. Puis ils découvrirent du minerai ferreux, qui, analysé à Rennes, s'est avéré très riche en fer. Ces derniers temps, ce fut du kaolin qu'ils ont extrait à 7 mètres de profondeur. ■

LES LIBRES PROPOS DE SAINT-HERBOT



M. Wilson et M. Couve de Murville : une Europe rhénane ou une Europe atlantique ?

QUELLE EUROPE?

Le choix résidait entre deux Europes : une Europe rhénane et une Europe atlantique. Entre une Europe boutique et une Europe maritime. Entre une Europe oligarchique et une Europe populaire. Entre une Europe triste et une Europe joyeuse.

Regardons, à l'extrême du continent, ce pays qui pousse son mufti dans les eaux mêlées de l'Atlantique et de la Manche. Ce pays tient, dans la stratégie commerciale, une place privilégiée. Ses ports sont nombreux. Ses habitants sont énergiques. Ses marins ont traversé des mers, occupé des îles. Ils portent dans leur regard tout le rêve de l'Univers. Le sol de cette contrée est riche. Sa paysannerie est courageuse et obstinée. Cette région s'appelle la Bretagne. Là-dessus rêvons un peu. En 1948, le président du Conseil français a de l'imagination. Il déclare que pour tourner à jamais les pages sanglantes de la compétition franco-allemande, il faut assigner aux hommes une nouvelle frontière. Non celle du Rhin, mais celle, large et profonde, de l'océan. Il fait édifier dans l'Argot une capitale européenne, devant en cela le rêve de Kubischek qui allait construire Brasilia. Dans la foulée, il assigne à Brest un rôle commercial analogue à celui de ces grands poumons gonflés de brise que sont Anvers et Rotterdam. L'Italie proteste et nous ouvre le Sud. Les pays du Maghreb et d'Afrique noire deviennent autonomes et demandent leur adhésion. C'est l'Europe primitive, primordiale, l'Europe-mère qui resurgit dans le concert du monde. Déjà, ses cargos chargés de denrées agricoles, notamment hollandaises et bretonnes, sont vendues en Angleterre, expédiées par mer dans les ports baltes, distribuées à bon compte dans les répu-

bliques noires et maghrébines. Ses poètes redécouvrent la grande voix celtique et bardique. Ils délaissent le sonnet pour trouver l'épopée. Mais attention : on n'a pas mis la charrue avant les bœufs. Les institutions politiques n'ont pas suivi les règles commerciales. Elles ont été créées simultanément, de sorte que le législateur ne s'essouffle pas à rattraper le négociant. Non, l'un et l'autre marchent de pair. Des parlements locaux, élus au suffrage universel, ont autorité en certaines matières culturelles et économiques. La défense, la diplomatie et la monnaie sont du ressort des administrations centrales. Voilà.

« Chimères », dites-vous et vous riez... Eh bien ! c'est que vous en êtes restés à l'Europe de Richelieu, si ce n'est à celle de Vienne ou de Montoire ! Car l'Europe continentale telle qu'elle se fait aujourd'hui sera, sans les pays maritimes, nécessairement une Europe allemande. Demain, il n'y aurait rien de changé ; ce serait l'Europe des notaires et des guerriers, ces derniers devant prendre fatalement l'avantage. On ne fait pas un pays nouveau en juxtaposant les boutiques et les casernes des prés carrés respectifs. On fait un pays nouveau, en regardant ailleurs : vers la mer. Il est regrettable que cela n'ait pas été compris. La politique, c'est aussi de l'imagination au service de la vie.

Quoi qu'il en soit, pour appréhender l'avenir, il serait bon d'avoir en vue quelques règles. Premièrement : construire l'Europe comme une création dynamique et non comme un ersatz des traités défunts et toujours déchirés. Deuxièmement : construire l'Europe comme une patrie pour les hommes et non comme une conjonction d'Etats abstraits et « indivisibles ». Troisièmement : s'atteler à la tâche en y croyant obstinément sans y mêler des rancœurs de combattants vaincus. C'est à ces conditions, également, que l'Europe ne sera pas ce qu'elle fut le 2 octobre à Quimper : un tournoi de parias et de pré-toriens. ■■

les riches et les pauvres du marché commun



Fait-il aider les « périphériques » ? De gauche à droite M. Mansholt, délégué permanent de l'Allemagne Fédérale, M. Schiller, ministre de l'Économie de l'Allemagne Fédérale et président de la séance, et M. Jean Rey, président de la commission.

LES DEUX AGRICULTURES

C'est M. Mansholt, le vice-président de la Commission du Marché Commun, qui a pris, lui-même, l'initiative d'invoquer les six pays à donner une orientation nouvelle à leur politique agricole. La thèse de M. Mansholt est que les hausses de prix et la protection des marchés agricoles contre la concurrence internationale — qui ont été la base de la politique de Bruxelles ces dernières années — sont absolument impuissantes à résoudre les problèmes des régions dévotées et désertées. Il est impossible, a dit M. Mansholt, de mettre l'agriculture européenne dans la bonne voie par le seul jeu d'une politique des prix. Les augmentations de ces prix ne

peuvent apporter qu'un soulagement temporaire et bien modeste aux nombreux exploitants des régions défavorisées de la Communauté.

Ces derniers ne seront pas pour autant protégés de la concurrence de « l'agriculture industrielle » du Nord et du Nord-Est de l'Europe, tandis que les contribuables seront condamnés à financer l'exportation à perte des excédents considérables nés de cette politique de hausse de prix. Puisqu'il est impossible de jouer de la hausse des prix pour améliorer le sort des agriculteurs qui mettent sur le marché de trop faibles quantités de produits (50 litres de lait, 10 kilos de blé et 5 kilos de viande de bœuf par exploitant et par jour pour la moyenne des agriculteurs français), il importe de trouver « autre chose ». Cette « autre chose » doit, selon M. Mansholt, être recherchée dans une politique hardie de « réformes de structures », c'est-à-dire, d'agrandissements des exploitations agricoles, de réorganisations des circuits de distribution, coordonnée depuis Bruxelles.

M. Mansholt ne se fait aucune illusion sur les chances que peuvent avoir les six pays de résoudre magiquement en quelques mois leurs difficultés agricoles. Mais au moins veut-il éviter que l'Europe ne continue à offrir aux agriculteurs des perspectives désespérantes. On est très conscient à Bruxelles du fait que les Bretons se trouvent engagés dans une « impasse » dans la mesure où ils ont été encouragés ces dernières années à se moderniser, mais sans que leurs efforts aient été guidés la plupart du temps pour leur permettre de franchir le seuil au-delà duquel ils pourraient raisonnablement espérer rentabiliser leurs équipements. Il y a là un gaspillage d'argent qui n'aboutit qu'à une chose : créer des tensions graves dans des régions agricoles qui, si elles restaient sous-développées, en connaîtraient moins. « Pourquoi continuer à dépenser des millions de dollars chaque année pour créer, par regroupements des terres, des entreprises agricoles de 20 ou 30 hectares alors que l'on sait déjà que les entreprises de cette taille ne suffisent pas à assurer une vie décente à ceux qui les dirigent ? » Telle est

la question que M. Mansholt a posée le 23 octobre lors de la conférence de presse qu'il a donnée à Bruxelles pour justifier son plan.

UN DESARROI

Et le vice-président de la Commission du Marché Commun a ajouté : « Les paysans bretons n'ont pas manifesté cet élan pour obtenir un simple relèvement du prix du porc. Leur agitation reflète un désarroi beaucoup plus profond devant la dégradation régulière de la situation et le sentiment de se trouver écartés de l'évolution économique moderne. La solution à leurs problèmes ne pourra être trouvée que dans des plans régionaux de développement concernant l'ensemble des secteurs de l'économie et définissant clairement la place attribuée à l'agriculture. Une telle politique régionale coûtera très cher, a prévenu M. Mansholt. Il vaut mieux cependant consacrer beaucoup d'argent à préparer l'avenir que de voir des sommes de plus en plus considérables englouies inutilement chaque année pour soutenir les marchés. Cela dit, il n'est pas question de diminuer cet effort de soutien qui reste indispensable et qui, dans la situation actuelle de l'agriculture, Mais il faut le doubler d'un autre effort financier consacré à moderniser les structures de notre agriculture. »

Certains ne manqueraient pas de dire que M. Mansholt fait beaucoup de bruit pour pas grand-chose et qu'il découvre en 1967 des vérités qui auraient très bien pu inspirer la politique agricole européenne dès sa conception il y a cinq ans. C'est à la fois vrai et faux. Il est vrai que ces idées ont fait leur chemin chez les théoriciens et les fonctionnaires. Mais il est faux de croire que les hommes politiques et l'opinion publique les partagent. La façon dont les suggestions de M. Mansholt ont été accueillies à Luxembourg montre que les esprits ne sont pas encore tout à fait mûrs. Certains, dont les Français, ont grief au vice-président de la Commission de vouloir élargir ses prérogatives et prendre de Bruxelles des décisions qu'ils préfèrent, pour des raisons



C'est dans ce décor ultra-moderne à Luxembourg que les Six ont étudié une nouvelle politique agricole commune.

d'efficacité politique, continuer de prendre dans leurs capitales nationales. Le problème est de savoir si les États-membres sont prêts à abdiquer une partie de leur souveraineté nationale pour laisser à Bruxelles le soin de planifier à moyen terme le développement des régions. C'est un choix qui, s'il était fait, ferait évidemment faire un grand pas à la construction européenne.

D'autre part, le « plan Mansholt » va aboutir, il ne faut pas se faire d'illusions, à faire payer par les pays industrialisés du Nord-Est de l'Europe le prix de la modernisation de la Bretagne, du Massif Central, du Sud-Ouest, du Mezzogiorno italien et de la Bavière. Admettre que les différentes zones du territoire européen doivent se développer harmonieusement, c'est en effet les lier entre elles par une sorte de solidarité et l'on comprend que les mieux placées se fassent « tirer l'oreille » pour subventionner leurs concurrentes plus désertées. Pour avoir des chances de faire triompher cette notion de solidarité, M. Mansholt se devait d'attendre le moment favorable.

UN CLIMAT FAVORABLE

L'agitation paysanne en France et la collaboration assez antieuropéenne — ou plus exactement assez

hostile au « néo-libéralisme » de la politique de Bruxelles — créent cette situation favorable. Paris, en effet, a dû décider précipitamment le 12 octobre de fermer les frontières aux importations de viandes de porc. Ce n'est là qu'un premier geste et l'on peut être sûr que les gouvernements n'attendront pas que leurs campagnes soient à feu et à sang pour se barricader contre les importations en provenance des pays les plus productifs. Fort de cette conviction, M. Mansholt s'apprête à tenir le raisonnement suivant aux pays riches et développés : « Tant qu'il y aura sur la carte de l'Europe des taches de sous-développement, les frontières se fermeront périodiquement par le jeu des clauses de sauvegarde et vous n'aurez aucune chance de voir réalisées ce grand marché et cette spécialisation des régions dont vous espérez tirer parti. Si vous mettez le prix — les taches de sous-développement de la carte européenne, il ne vous servira à rien d'être productif, car vous n'écoulerez pas vos produits ». La parole est maintenant aux Néerlandais, aux Belges et aux Allemands qui ont demandé à réfléchir jusqu'au début de 1968...

LES ÉTUDIANTS RENNAIS enfermés dans un triangle

En cette rentrée qui voit l'Université de Rennes s'installer dans de nouveaux bâtiments, que pensent les étudiants de cette mutation ? S'il est facile de rencontrer des étudiants, il est difficile d'avoir un point de vue d'ensemble, car les étudiants rennais sont avant tout des « inorganisés ». Les deux associations d'étudiants rassemblent, dans des proportions à peu près analogues, 8 % d'entre eux. Mais 92 % ne prennent pas de carte.

Le point de vue de l'Association Générale des Étudiants Rennais, qui adhère à l'U.N.E.F., est simple : « Nous ne considérons pas que nos problèmes soient purement étudiants. Nous ne voyons que les aspects étudiants des problèmes généraux. Il arrive qu'il y ait un problème spécifique, alors nous entreprenons une action spécifique. Mais nous ne sommes pas des gestionnaires. L'A.G.E.R. est un syndicat. »

On ne pense pas de la même manière à la Fédération des Étudiants Rennais qui dépend, elle, de la F.N.E.F. : « Les problèmes étudiants existent. Ici, nous voulons nous soucier des grands problèmes comme la réforme de l'Université, mais aussi des petits toujours importants comme les horaires des services des transports et l'emplacement des boîtes à lettres dans les cités. Nous souhaitons la cogestion paritaire des

œuvres universitaires. C'est le point chaud de notre action. » Il y a aussi à Rennes, comme dans plusieurs autres universités, une association d'étudiants, mais qui, selon ses affirmations, ne veut pas se limiter sur ce milieu : la Jeunesse Étudiante Bretonne (J.E.B.).

« Notre but, m'a déclaré son président fédéral P. Mevellec, est de nous poser en organe de liaison entre les étudiants d'une part et les autres milieux sociaux de la région et l'ensemble de la population d'autre part. Nous avons donc publié un numéro spécial « Economie et Culture », réalisé avec le concours des principaux responsables de l'économie bretonne. Nous ne voulons pas créer un mouvement de masse mais un mouvement d'opinion. Nous attachons beaucoup d'importance à l'information et nous avons un journal « Ar Studier - L'Étudiant breton ». Nous maintenons aussi des cours de langue bretonne, des cercles culturels et une activité de danse bretonne.

« Prochainement, nous allons préciser notre position sur l'action économique, culturelle et universitaire de la J.E.B. dans un manifeste. »

SORTIR DU TRIANGLE

Les associations, comme les étudiants pris isolément, sem-



« Si nous dansons, nous le faisons uniquement pour nous, et non pour nous donner en spectacle » (déclaration de Y. Le Bonniec dans l'Étudiant breton, journal de la J.E.B.).



M. Mevellec devant une peinture moderne. « L'étudiant est capable de discuter pendant plusieurs heures sur le droit chinois, l'économie azèque ou la peinture moderne. Mais l'étudiant breton doit donner aux cultures régionales une impulsion nouvelle. »

blent d'accord : « Quantitativement, les problèmes de l'étudiant de Rennes ont trouvé une solution, mais qualitativement c'est une autre question. »

Le premier reproche, c'est la dispersion des facultés, entre Beaulieu, Villejean-Malifeu et la rue de Fougères. Cela pose un problème pour ceux qui suivent des cours dans différentes disciplines, mais cela a surtout l'inconvénient de mettre l'étudiant, uniquement en contact avec des camarades de cours.

« Pour beaucoup d'entre nous, nous sommes enfermés dans un triangle dont les trois sommets sont la salle de cours, le restaurant universitaire et la cité où nous avons notre chambre. Il n'y a point de forum où nous pouvons nous retrouver pour parler d'autres choses que de nos cours.

« De plus, ceux qui sont à Beaulieu ou à Villejean sont éloignés du centre de la ville. S'ils ne possèdent pas de vélos, ils ne peuvent sortir dans Rennes. Les jeunes filles sont particulièrement victimes de cette ségrégation. Beaucoup d'entre elles n'osent pas sortir le soir car elles sont parfois importunées par une faune d'indésirables qui rôdent autour des cités. Ceci explique que leur vie est solitaire.

« Nous avons eu à déplorer des dépressions nerveuses et même des tentatives de suicide

dont certaines, malheureusement, ont abouti. »

Le grand souhait des étudiants est d'éviter la coupure entre eux et la population. Mais Rennes, le dit-on parfois, ne s'intéresse guère aux étudiants (pourtant ils représentent un dixième de la population). Alors beaucoup, dès qu'ils le peuvent, rentrent chez eux entre deux journées de cours ; ils vont aux cours comme d'autres vont à l'atelier, mais ne participent pas à la vie étudiante.

Il y a un autre problème, celui de la mixité dans les cités. Celles de la Mutuelle Nationale des Étudiants de France la pratiquent. Ailleurs elle n'existe pas. Comme les avis divergent sur ce point, aucune association n'en fait son cheval de bataille, mais tous sont d'accord pour dire que les règlements sont trop stricts.

« On nous considère un peu trop comme des collégiens, en formulant une liste d'interdictions dont certaines sont rigoureuses. Il serait souhaitable que l'Éducation nationale nous aide et nous fasse confiance pour prendre nos responsabilités. »

« On nous affirme souvent, m'a dit un groupe d'étudiants qui désirent demeurer dans l'anonymat, que nous sommes les « futurs cadres de la nation » « Consomme et tais-toi ».

La contestation des structures universitaires actuelles pour

l'A.G.E.R., le désir de la cogestion pour la F.E.R. et son président Denis Vallier, sont les grands thèmes chers aux étudiants engagés.

Les autres vivent au jour le jour. Ils cherchent individuellement à s'installer dans une université en pleine croissance et à résoudre leurs problèmes matériels sans avoir vraiment un esprit de classe. Certains doivent travailler afin de poursuivre leurs études. Il faut 170 F par mois pour manger dans les restaurants universitaires et être du petit déjeuner et de quelques dépenses nécessaires, leur minimum vital s'établit autour de 250 F par mois. Si les parents ne peuvent aider, il faut chercher un « job » : leçons particulières, secrétariat ou travail de manutentionnaire. Rennes offre peu de possibilités. Ceux qui peuvent travailler dans l'Éducation nationale comme pions ne viennent à Rennes que pour leurs cours.

Tous sont d'accord. La situation d'étudiant à Rennes n'est pas franchement mauvaise mais elle n'est pas excellente. Ils pensent qu'étant donné les décisions prises dans le passé, il faut améliorer de nombreux détails pour faciliter leur vie.

Ils veulent surtout être considérés comme des adultes dans leur vie propre d'étudiants et dans leur contribution à l'avenir de leur région. ■■

92% D'ENTRE E-UX SONT DES IN ORGANISÉS

HUMOUR



-Pour moi, il doit avoir un truc.



Non, laisse-moi égarer mon raison tout seul... Le docteur m'a recommandé un peu d'exercice.



ATTENTION!
EN JANVIER

BRETAGNE
magazine

DEVIENT

BRETAGNE
MAGAZINE

ATTENTION!
EN JANVIER

BRETAGNE
magazine

DEVIENT

BRETAGNE
MAGAZINE

ATTENTION!
EN JANVIER

BRETAGNE
magazine

DEVIENT

BRETAGNE
MAGAZINE

ÉCONOMIQUE EN BREF...

Rennes première

Rennes a reçu le Prix de l'Expansion créé par notre confrère « la Vie française ». De 1945 à 1955 il a été créé 24 688 emplois. Pour correspondre à l'évolution prévisible de la population active, il est nécessaire que l'effort d'industrialisation soit poursuivi afin de permettre à 18 600 autres personnes de trouver du travail.



M. André Fréville, maire de Rennes.

Néanmoins, le secteur secondaire (industrie et bâtiment) n'occupe que 28 % de la population active, le reste (72 %) étant employé par les services, les administrations et le commerce.

Un chiffre : le revenu annuel moyen par ménage est à Rennes de 15 969 F.

Une eau bretonne

« Isabelle » est née avec l'autisme, à Saint-Goazec. Elle est légère, agréable, a de multiples vertus, et toutes les bonnes fées ont présidé à sa naissance. Cette eau de table, la dernière née des eaux bretonnes, a curieusement pour parrains deux bretons, tous deux... marchands de vins.

Isabelle, qui guérit les rhumatismes, est, après Plancoët et Katal Roc, la troisième eau de table bretonne. La Bretagne va-t-elle concurrencer le thermalisme d'Auvergne ?

Lu et Mills

Les industries alimentaires à Nantes évoluent. La Biscuiterie

Nantaise s'est associée avec la General Mills (U.S.A.). Lefèvre-Utile forme un groupe avec d'autres biscuiteries françaises. Les spécialistes de l'industrie alimentaire de Russie sont venus à Nantes pour se documenter sur ces industries nantaises et aussi sur les possibilités d'acquies du matériel de « génie alimentaire » (usines de productions ou de transformation). Nantes affirme comme la capitale de l'industrie alimentaire française.

600 000 litres de lait par jour

La Laiterie Coopérative de LANDERNEAU est l'usine la plus impressionnante et la plus moderne de Bretagne. C'est la deuxième usine de France. Elle traite 600 000 litres de lait par jour, et possède deux tours d'atomisation, la troisième étant en construction.

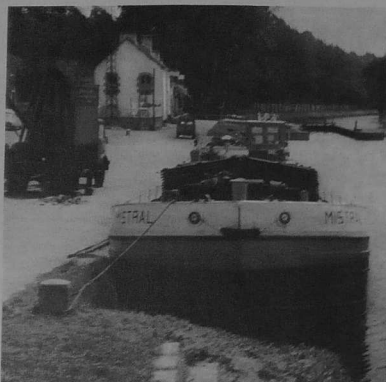
Le lait de ferme qui y arrive passe par six laboratoires successifs, déterminant successivement l'absence de bactéries, la teneur en crème, etc.

C'est la laiterie coopérative de Landerneau qui est le premier fournisseur de lait en poudre pour l'Amérique du Sud.

Allô, Lannion

Une nouvelle usine va ouvrir ses portes sur la zone industrielle de Lannion. Il s'agit de la société « La Matériel Téléphonique » qui termine un premier bâtiment de 1 000 m² sur un terrain de 8 ha. 150 personnes seront employées dans cette usine qui fabriquera de l'appareillage pour les grands centraux téléphoniques français et étrangers. M. Guéna, ministre des P.T.T., doit inaugurer la nouvelle usine au cours de l'hiver.

INDUSTRIELS!
cette rubrique
"vie des sociétés"
est
à votre disposition



Le Mistral, une des péniches qui assurent le petit trafic fluvial de Josselin.

LA VIE SUR LES DERNIERS CHALANDS

La spectaculaire escale, l'été dernier, du rallye des canaux bretons, à Josselin, fut l'occasion pour le maire adjoint qui recevait les plaisanciers, de rappeler quels grands travaux l'Etat avait inscrits au V^e Plan pour faciliter la renaissance du tourisme fluvial : dragage, déroctage, réfection des postes d'écluse, défense des berges, rétablissement des mouillages à la cote 1,62 m. Réalisations qui feront coup double, car peut-être le sait-on moins ? — elles correspondent aussi aux vœux exprimés par les marins qui fréquentent le canal de Nantes à Brest, la voie d'eau née de la stratégie impériale pour pallier les effets du blocus anglais.

Qu'elle ait été coupée il y a une quarantaine d'années par le barrage hydro-électrique de Guetliand, ne l'empêche pas d'être demeure sur sa section centrale, de Redon à Pontivy,

une voie de communication relativement utilisée, aujourd'hui encore, par des petites villes de la « Bretagne verte », mal desservies par le rail, et qui acheminent ainsi des marchandises lourdes, matériaux surtout, à un prix de revient plus bas que les transports routiers ; facteur déterminant pour avoir laissé à la batellerie une certaine vitalité.

LA VOIE DU MARINIER : ENRACINÉE DANS L'HERÉDITÉ

Sinon très prospère, ni mort ni mourant comme tant de métiers d'antan, celui-ci résiste par contre assez bien aux courants de la vie moderne, au flux de la marée industrielle, et la bonne part la doit-il à son enracinement dans l'hérédité de ceux qui le pratiquent.

Sans doute le même son de cloche se peut-il entendre à Rennes, à Dinan, partout où la profession est exercée. Je ne rapporte ici que ce qui m'a été dit à Josselin, au pied du château ducal qui, par un beau soir d'automne, mirait dans l'Oust la masse homogène de ses tours et de ses murailles, contrastant sur l'onde avec le reflet d'une péniche au profil bas et léger.

C'était le Mistral, aussi lent qu'est rapide le train de ce nom. Ce jour-là, il se trouvait en escale à Josselin, et avec lui son patron, sa femme, leur fils, qui m'ont prié d'entrer dans leur demeure, une cabine à peu près carrée, de 5 mètres, divisée en deux compartiments égaux : dans l'un, la cuisine avec fourneau, buffet, réfrigérateur, une table sous laquelle se glissent les tabourets (je pensais aux coffres d'autos qui arrivent à enfourner une incroyable quantité de bagages s'ils sont habilement disposés) ; dans l'autre, la chambre à coucher tout aussi réduite avec ses lits superposés dont l'un, assez bas, permet de s'asseoir : je l'écris par expérience pour avoir réussi à griffonner sur le sommier inférieur quelques notes pendant que le marinier me parlait de sa vie nomade et pittoresque, et à l'écouter me revenant en mémoire la rengaine des années 1930...

« Ne songez à rien, le courant, fait de nous toujours des errants... »

REDON, CAPITALE DE LA BATELLERIE BRETONNE

Ce qui est plus poétique que réel : il n'est pas vrai que les gens ne songent à rien, ni qu'ils soient toujours errants. Ils ont un port d'attache, Redon, capitale de la batellerie où la plupart des marins de la Bretagne-Sud ont leur maison, leurs parents, et bien souvent chez ceux-

ci, leurs enfants. Le voyage est la récompense des jours de congé.

Seront-ils marins, eux aussi ? Dieu seul le sait, bien sûr, mais la probabilité paraît assez grande dans une famille où le père, le grand-père, l'arrière-grand-père furent bateliers ; au-delà, les souvenirs sont plus flous, comme les rives de l'Oust les jours de brume, mais on voit mal, pourqu岸 les aïeux n'auraient pas exercé la profession à un âge où elle nourrissait son homme mieux qu'aujourd'hui.

— Et aujourd'hui, le nourrit-elle ? La question est toujours délicate à poser et la réponse... toujours réticente. Est-ce bien à un journaliste qu'on parle ? Et que va-t-il raconter ensuite ? Alors on tourne autour du pot et on arrive à se faire une idée suffisante...

Redon, port d'attache, n'est que le centre du périphe : à un bout, Josselin où le bateau déverse le sable pour un entrepreneur qui l'a acheté à Nantes. C'est là qu'il faut aller en prendre livraison pour en effectuer le transport à raison de 12 francs le mètre cube, mais le chargement varie avec la saison : environ 75 mètres cubes l'hiver, moins l'été pour que l'étiage soit plus fort. Le creusement du lit permettrait donc d'allourdir la cargaison et de raccourcir le trajet ; dans les bonnes conditions, un aller et retour par semaine.

Mais les données se compliquent des écluses, ouvertes seulement le jour, et il tombe plus vite l'hiver... et il y a trente-trois écluses de Nantes à Josselin.

— Et pourquoi vous arrêtez-vous à Josselin ?

— Parce que les écluses sont au nombre de cinquante-quatre entre Pontivy et Rohan. Et puis, c'est à Josselin que j'ai mes clients, ils me font vivre.

— Alors les marins comme vous arrivent-ils à vivre dans une économie qui les a dépassés ? Cette fois la question est nette, et la réponse coule de source :

— Il serait malheureux que nous ne vivions pas avec la peine que nous prenons et les frais que nous supportons : le mazout, le moteur, les réparations, l'entretien du bateau... il s'agit comme un camion, mais bien soigné, il vivra beaucoup plus vieux, cent ans, peut-être.

MAÎTRE A BORD, APRES DIEU

Pourtant, les péniches centenaires sont rarissimes, au contraire toutes (ou presque) neuves, car leur flotte fut réquisitionnée en masse dès les premiers temps de l'occupation allemande, destinée au débarquement en Angleterre, emmenée dans les ports de Normandie où généralement elle finit bombardée et coulée.

Ainsi, la plupart des marins devinrent-ils sinistrés de guerre et leurs bateaux reconstruits par l'Etat avec application d'un coefficient de vétusté, comme pour les immeubles ; le Mistral est sorti de l'arsenal de Lorient et vaut aujourd'hui

d'hui quelque 15 millions de francs légers. La somme n'en est pas moins lourde, représentant un outil de travail coûteux qu'il faut amortir après en avoir vécu. Ce n'est pas tout à fait la quadrature du cercle, néanmoins une réussite malaisée.

Alors beaucoup de marins ont, paraît-il, préféré transférer leurs dommages à terre et se faire construire une maison comme tout le monde.

Ceux qui restent ont vraiment le métier dans le sang, fidèles à leur navire et à une profession anachronique car ils sont conscients d'une liberté qu'ils ne retrouveront nulle part ailleurs ; après Dieu, seuls maîtres à bord.

La moitié de l'habitation : une petite pièce qui fait cuisine et salle à manger. La salle de séjour est sur le pont...

Tout l'équipage du chaland : le batelier, sa femme, son fils (quand il n'est pas en classe!).



ELYSEES BRETAGNE ET LA PRESSE PARISIENNE

COMBAT

Un concert de binios a marqué l'entrée solennelle de M. Pompidou dans les locaux du Centre Elysees-Bretagne qu'il inaugurerait hier soir. Dans son discours, le premier ministre a évoqué le danger d'hypertrophie de la région parisienne et a vanté la politique d'aménagement du territoire poursuivie par le gouvernement. Parlant de la Bretagne, M. Pompidou a souligné la nécessité impérieuse de créer de nouvelles industries et d'adapter l'agriculture au Marché Commun.

LE MONDE

Un service de promotion régionale d'une dimension exceptionnelle : tel apparaît le centre Elysees-Bretagne, situé au 4 de l'avenue Franklin-Roosevelt, qui doit être inauguré le 24 octobre par le premier ministre.

Ce centre, qui ne remplacera pas la Maison de la Bretagne de la rue du Départ, dont la vocation est surtout touristique, se présente sous la forme d'un immeuble à trois niveaux dont le rez-de-chaussée sera quelque peu un drugstore.

Outre un hall d'expositions permanentes sur l'industrie, l'agriculture, la pêche, l'artisanat de la Bretagne, on y trouvera en effet un centre commercial, une crêperie-bar ouverte jusqu'à 2 heures du matin qui servira des crêpes, fruits de mer, charcuteries, cidres bouchés, dont on sait qu'ils sont les spécialités du pays, une librairie qui diffusera les ouvrages des auteurs — anciens ou contemporains — du cru, ainsi qu'un rayon de disques. Une musique d'ambiance fera alterner la harpe celtique et les refrains des nouveaux bardes que sont, à leur manière, des chanteurs comme Alain Barrière et Hugues Aufray.

Un restaurant « gastronomique », une agence de voyages, un bureau d'informations touristiques, un service immobilier « Bretagne-habitat » seront mis également à la disposition du public.

Le 24 octobre, Paris a vécu à l'heure bretonne. M. Georges Pompidou inaugurait le « Centre Elysees-Bretagne » ouvert avenue Franklin-Roosevelt, au cœur de la capitale. Sept ministres, tous les parlementaires bretons, et plusieurs milliers d'invités se poussaient aux portes de la première ambassade régionale, « formule de promotion entièrement nouvelle et qui va donner à la Bretagne une avance considérable », comme devait le préciser M. Joseph Martray, président du Centre Elysees-Bretagne et auquel revient le mérite de cette grande œuvre. Il nous est apparu intéressant, plutôt que de revenir sur une description déjà largement diffusée du Centre, de présenter un panorama des réactions de la presse parisienne à cet événement, qui marque sans nul doute un nouveau départ de la pénétration et de l'influence bretonnes dans les milieux d'affaires nationaux et internationaux.



M. Joseph Martray, auprès de M. Georges Pompidou, prononçant le discours inaugural du Centre Elysees-Bretagne : « Le désir de démontrer la qualité de ses hommes ».

Mais cette maison sera d'abord celle des Bretons. Les six cents actionnaires qui ont financé sa construction — chambres de commerce et d'industrie, de métiers et d'agriculture, municipales, unions professionnelles, entreprises privées, etc. — seront membres d'un club qui leur permettra d'utiliser un secrétariat collectif, une salle de conférences et de projection, et un ser-

vice d'information municipale. Les trois plus grandes villes de Bretagne (Nantes, Rennes, Brest) auront chacune un bureau.

Le centre sera enfin un lieu culturel — au sens le plus large du mot. Il servira aux Bretons à faire connaître leur région par des films ou des soirées de variétés.

LE FIGARO

Quand un Auvergnat rend visite aux Bretons, cela fait du bruit. Surtout en plein Paris. L'inauguration de la Maison de la Bretagne, hier, par M. Pompidou, a donné lieu à la plus grande bousculade depuis l'inauguration du drugstore Saint-Germain. Il est vrai que le nouvel établissement se présente un peu comme un drugstore breton. A ceci près que le whisky écossais y est certainement la seule marchandise étrangère. Le personnel est armoricain à 95 %, les gerbes décoratives sont constituées d'artichauts et de poisson fumé savamment entrelacés. La charcuterie, les vins, les alcools et naturellement les volées de bateau viennent en droite ligne du pays des doléens.

Derrière la barrière dressée au bord du trottoir de l'avenue Franklin-Roosevelt, il y avait plus de badauds que pour le passage du Tour de France à Ploegastel. Mais au milieu de la cohue ministérielle (un bon tiers du gouvernement était présent), Louison Bobet passa à peu près inaperçu. M. Georges Pompidou, lui, mit quatre minutes et demie pour aller de sa banquette de voiture à la salle du premier étage où il devait ensuite, pendant une demi-heure, parler de l'avenir de la Bretagne, répondant ainsi à un discours du président Joseph Martray.

Dans la cohue générale, on distingua peu de coiffes blanches. Quelques supporters fanatiques du « Bzh » regretteront qu'il n'y eût ni devant la porte. Mais comme la bousculade était grande et qu'on était entre gens de compagnie, la réunion ne manqua pas de pardons...

L'EXPRESS

Centre d'information pour les industriels et les touristes parisiens, club des Bretons de Paris, bureau permanent pour les hommes d'affaires bretons à Paris, relais gastronomique, agence de voyages, agence immobilière, centre commercial, « Elysees Bretagne » est un bon instrument de relations publiques.

Créé avenue Franklin-Roosevelt, presque au rond-point, sous le patronage du Comité d'Etude et de Liaison des Intérêts Bretons (C.E.L.I.B.), le centre Elysees-Bretagne a été financé par six cents actionnaires bretons : Chambres de commerce et d'industrie, d'agriculture, municipalités, entreprises privées, etc.

Lors de l'inauguration, la semaine dernière, M. Georges Pompidou et sept ministres ont pu constater qu'il s'agissait de promotion économique. Préoccupation extrêmement moderne, qui n'empêche pas l'utilisation du charme folklorique des binios, du cidre et des fruits de mer.

MINUTE

On s'en méfie généralement de ces « Maisons de provinces » à Paris. La bonne volonté tente vaillamment d'y faire oublier l'absence d'ambiance.

Ce ne sera pas le cas avec la « Maison de Bretagne » que les Bretons viennent d'ouvrir au rond-point des Champs-Élysées, à l'emplacement de l'ancien Cabaret de Rabu.

Ils l'ont réalisée avec beaucoup de talent et de goût, sans tomber dans le travers du folklore. Et avec bon sens aussi. A côté de services d'informations commerciales et touristiques, ils ont voulu en faire une entreprise rentable.

Boutique de produits régionaux, snack, bar et restaurant s'en chargeront, créant un nouveau point d'attraction dans ce quartier...

Comme il faut à la « Maison de Bretagne » un certain temps pour se « roder », je me réserve de vous dire prochainement si vous y dégusterez à des prix accessibles la « cottade » ou le homard grille de votre vie.

« L'alcôve de luxe » tous les produits bretons.



La bar-crêperie : le rendez-vous du « Tout-Bretagne », mais aussi des noctambules parisiens.





PARISIEN LIBRE

Une véritable marée humaine envahissait hier soir les abords et les très luxueuses installations du « Centre Elyses-Bretagne », avenue Franklin-Roosevelt : M. Georges Pompidou, premier ministre, l'inaugurait avec une certaine solennité, entouré de MM. Edmond Michelet, ministre d'Etat; Louis Joxe, garde des Sceaux; Raymond Marcellin, ministre chargé du Plan et de l'Aménagement du Territoire; Olivier Guichard, ministre de l'Industrie; Yvon Bourges, secrétaire d'Etat à la Coopération.

On remarquait encore, à côté du président Pieven, tous les élus, députés, sénateurs, maires, présidents des chambres de commerce, préfets et anciens préfets des départements bretons d'où sont venus travailler dans l'agglomération parisienne 700 000 de leurs enfants.

M. Joseph Martray, président du Centre, devait affirmer : « Les Bretons peuvent et doivent vivre chez eux dans cette « Bretagne de son temps » que l'on trouvera, à partir d'aujourd'hui, sous tous ses aspects, fussent-ils industriels, derrière cette façade à la fois rude et luxueuse, et d'où cette région, installée au cœur de Paris, a le désir de démontrer la qualité de ses hommes et la diversité de ses productions qui vont de la sardine au manteau de vison. »

M. Georges Pompidou répondit aux questions posées par M. Martray, dont les propos reflétaient exactement les craintes et les espoirs souvent exprimés par les élus locaux. Le premier ministre fit le point du travail accompli pour l'aménagement du territoire en général et celui de la Bretagne en particulier.

L'AURORE

Binious, coiffes et crêpes vont désormais être les emblèmes du Tout-Paris qui est venu hier, en rangs serrés, assister, auprès de M. Georges Pompidou, à l'inauguration du Centre Elyses-Bretagne, une « ambassade » bretonne à Paris.

Mais, plus que les éléments folkloriques, ce sont les efforts de l'aménagement du territoire que le premier ministre a tenu à saluer ici.

En effet, derrière la façade de granit rose du 4, avenue Franklin-D. Roosevelt, les hommes d'affaires, les cadres et les élus locaux de Bretagne disposeront de nombreuses facilités (secrétariat, imprimerie, restaurant, documentation) leur permettant de « monter à l'assaut » de la capitale et de briser l'éloignement de leur province. Elyses-Bretagne centralisera également tous les renseignements sur la Bretagne, que ce soit dans le domaine touristique, industriel, agricole ou immobilier.

Cependant, hier soir, malgré ce rappel des austères réalités économiques, les personnalités parisiennes, parmi lesquelles on comptait cinq ministres : MM. Michelet, Joxe, Marcellin, Guichard et Bourges, se sont laissés prendre au charme des traditions en engloutissant allègrement crêpes, galettes et cidre.

VITESSE DU VENT

La goutte ?

Au détour d'un chemin boisé et boueux, au coin d'un champ, juste en face les ruines du château de la Hunaudière, dans les Côtes-du-Nord, j'ai découvert le père Henry. La pipe au bec, le regard fin et rusé, le père Henry est ce qu'on peut qualifier de brave homme par excellence. Depuis quarante ans, au pied de son fidèle alambic, il distille...

Les temps ont changé, bien sûr, et le brave homme ne peut plus distiller qu'une certaine quantité par tête. Bien souvent, on l'appelle le « bouillier de cru », c'est une fausse appellation, les bouilliers de cru étant les cultivateurs qui détiennent le droit ancestral de posséder de l'alcool pur provenant du cidre. Le cidre nouveau que l'on fait toujours à la même époque dans les fermes remplace le vieux, et ce vieux cidre on l'amène au père Henry afin qu'il en tire « la goutte », 10 litres d'alcool pur à 100° ou 20 litres à 50° c'est ce qu'il a le droit de distiller.



Le père Henry : à quoi sert la goutte ?

A quoi sert la goutte ? A boire sans doute ! Le père Henry s'explique : « La goutte ? au bétail... « Le monde » n'en boit plus ou presque plus, un petit peu de temps en temps l'hiver quand ils sont enthumés, mais ça sert principalement au bétail... »

Dans quelques mois, le père Henry aura pris sa retraite; fini l'alambic car les jeunes ne peuvent plus s'installer distillateurs, la loi l'interdit. La ferme à l'œil, le père Henry nous a confié qu'un antiquaire lui a proposé 200 000 anciens francs de son alambic, « c'est tout ». Mais le

vieux serviteur suivra le père Henry, s'il ne distille plus, il finira ses jours aux côtés de son patron...

Un second voilier de haute mer à l'Ecole de Beg-Rohu.

Au *Pen-Duk II* d'Eric Tabarly, navire vedette de l'Ecole nationale de voile de Beg-Rohu pour l'entraînement des équipiers et des chefs de bord en haute mer, le Ministère de la Jeunesse et des Sports a décidé d'ajouter un second voilier de classe II encore plus moderne qui, par ses lignes et ses caractéristiques, serait très proche du *Pen-Duk III*.

Il n'est pas exclu que cette unité reçoive un baptême spectaculaire : le ministre envisagerait d'en confier la barre à un des concurrents les plus chevronnés de la prochaine course transatlantique en solitaire.

me comme les Anglais à Trafalgar. « L'an dernier on a eu M. Pompidou et sa femme avec M. Miossec, le député de l'île. Daniel Gélin a passé un mois ici; il a rapporté une série de poèmes. Le passage du frère de Simone Signoret, un cinéaste, a été, par contre, dramatique : avec son bateau, il a coulé à 800 mètres vers le sud-ouest... Il est entré à l'île... Et puis la télé est venue avec toute une équipe, comme *Paris-Match*; Charbonnier de *Réalités*. Ah! l'été, pendant six, sept semaines ça remue beaucoup ! Il y a aussi quelques marrants qui débarquent par tous les temps. En novembre dernier, un gars, ça devait être un Suédois, s'est ramené avec une vieille coquille, tout à fait décontracté : son ba-

teau buvait l'eau; je l'ai vu plonger avec pointes, marteau et plaque de contre-plaqué alors qu'on caillait dans nos surtois sur la quai ! Si vous aviez vu la gueule des pêcheurs de l'île ! » Et si vous aviez vu la nôtre quand nous sommes ressortis après ces minutes de bouillotte ! La mer, sous le soleil cafardeux, fouettait le béton de la jetée et tourmentait quelques barques, et les hommes de Sein, plus un ou plus dix je ne sais pas, décoraient toujours le quai de leurs formes pétrifiées. Que faire d'ailleurs dans l'île à cette saison sans passage, sans imprévu, sinon regarder... encore regarder... tous les jours regarder la mer ténébreuse et l'horizon d'écueil, en coupant l'ennui d'une brève discussion devant une

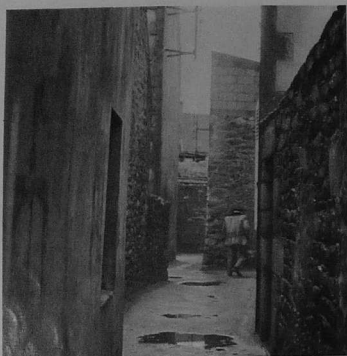
chopine. Et nous aussi nous avons regardé, nous avons bavardé.

D'EXCELLENTS CONSOMMATEURS D'EAU D'EVIAN

Nous avons, bien sûr, parlé des problèmes auxquels doit faire face l'île sauvage. Ils sont nombreux, et heureusement que les mois d'été apportent avec le soleil un grand vent d'optimisme, sinon Sein connaîtrait les douleurs de la mort lente. Le phénomène de la dépopulation, déjà considéré comme irréversible sur le continent par suite de l'écueil des campagnes vers la ville, prend ici une dimension particulière; en effet, quand le jeune quitte

l'île, il ne s'agit plus d'un exode, mais bien d'une fuite. Ainsi à Sein, la population est passée de 1 320 en 1951 à 1 094 en 1962 et il semble qu'actuellement elle se stabilise entre 800 et 900. Pourquoi ? Les raisons sont simples et révèlent des difficultés qui frappent l'ensemble des îles bretonnes. Celles-ci ont été exposées par G. Bacle, urbaniste, dans une monographie consacrée à l'aménagement des îles bretonnes. Il y a d'abord les liaisons avec le continent; en hiver c'est la préoccupation quotidienne du visiteur ou de l'ouvrier venu sur l'île pour entreprendre, par exemple, des travaux de maçonnerie. L'un d'eux me racontait qu'une année son départ fut retardé de vingt jours par l'humeur du temps ! Il faut





Une rue de l'île : à la taille d'un autre monde.

une escale à l'île pour « casser une croûte » et faire une bonne toilette... On ne peut tout de même pas prendre une douche à l'eau d'Evian! A la décharge de Sein, un réel effort a été fait au niveau de l'équipement hôtelier. En général dans les îles, celui-ci est des plus pauvres et les rares hôtels sont dépourvus parfois du confort le plus élémentaire. Ici — si l'on attend encore le chauffage central — le cadre d'accueil des différentes « auberges » est satisfaisant.

DES LOISIRS ? OUI TOUT DE MEME !

Dans les rues étroites, véritables labyrinthes qui coupent les fougues glacées du vent, on rencontre quelques jeunes qui attendent l'embarquement sur un bateau de « la marchande » ou le départ pour une campagne de pêche. Beaucoup de Senans quittent ainsi l'île tout l'hiver avec leur famille et s'installent à Brest ou Saint-Brieuc

le temps de la pêche à la coquille Saint-Jacques. Il s'ensuit, en cours d'année, une cassure dans les études des enfants et des difficultés d'orientation à l'école primaire. Ceux qui restent essaient d'improviser quelques distractions et ils y arrivent, ma foi, pas si mal. Dans un café, rendez-vous des senans yé-yé, un juke-box roucoule jusqu'à minuit, 1 heure du matin, les derniers succès parisiens. On rigole, on se réchauffe dans une ambiance de totale fraternité, « puisqu'on se connaît tous par cœur » me précisait l'un des joyeux drilles. Le samedi soir, la séance de cinéma recueille tous les suffrages, bien que certaines mauvaises langues prétendent que le spectacle est dans la salle. Qu'importe d'ailleurs! Mais c'est bien sûr la télévision qui meuble les soirées d'hiver. Elle connaît un succès croissant et l'on a vite fait de s'en rendre compte tant les habitants de l'île sont au courant des derniers événements. On est même frappé de ce désir qu'ils manifestent de vivre

P. Sigaud.

avoir vécu dans les îles pour comprendre de telles servitudes : de multiples raisons nécessitent des déplacements même urgents, et si l'hélicoptère de la Protection Civile amène tous les lundis matins les nouvelles du continent, c'est l'état de la mer qui conditionne le transit des passagers. C'est toute l'économie de l'île qui est en jeu : les frais de transport sont en effet très lourds dans le prix des marchandises ; le prix des denrées, des matériaux de construction est de 15 à 30 % plus élevé que sur le continent alors que les ressources sont nettement plus faibles. On comprend dès lors que les Senans revendiquent le privilège d'être exemptés d'impôts et que la décision du ministre des Finances n'a pas été goûtée... Mais pas du tout! Il y a aussi le sous-equipement : Sein n'a pas d'eau potable et chacun recueille dans des citernes le liquide précieux qui tombe du ciel. C'est un gros handicap, surtout l'été, quand les plaisanciers font

Au petit matin les hommes rejoignent leur bateau ou leur barque : la pêche? ça ne suffit plus.



P. Sigaud.



P. Sigaud.

Paysage d'hiver à l'île : l'une des terres bretonnes les plus mystérieuses, les plus énigmatiques.

intensément l'actualité. Certes, comme me le disait un brave homme, « ils ont le temps » et c'est une façon très agréable de rompre avec la monotonie des jours. C'est sans doute — ajouté à leur patriotisme — ce souci d'être « dans le coup » qui poussa les liens à répondre unanimement à l'appel du 18 juin. 144 hommes passèrent en Angleterre sur leurs bateaux pour s'engager dans les rangs de la France combattante ; 36 d'entre eux ne devaient pas revenir. Il semble cependant que cette glorieuse page d'histoire soit mal connue des enfants des écoles et des jeunes. Leur ignorance, comme leur in-

différence, m'a surpris : faut-il y voir l'indice d'un désintéressement croissant envers « leur chose » — l'île — au profit d'une prise de conscience plus aigüe de l'évolution du monde?

UNE LASSITUDE

Ceci semble d'ailleurs normal et encourageant. Mais alors il faut craindre que de plus en plus l'isolement sera ressenti comme un lourd fardeau qu'admettront difficilement les nouvelles générations et que ne compensera pas la présence d'un poste de télévision. Sein, des lors, est-

elle promue au déclin. Personne ne le souhaite et son sort dépendra en définitive des mesures que prendront l'Etat et le département. L'effort devra porter, en premier lieu, sur les liaisons avec le continent, le problème de l'eau et les aménagements touristiques.

Quand nous avons quitté l'île, le froid geçait encore nos lèvres et la mer moutonnait sous la brise. Un gosse, qui nous avait servi de guide, nous dit timidement en guise d'adieu, « l'année prochaine je vais habiter à Brest ». Admettons que le temps ne se prêtait guère aux effusions chaleureuses et aux hyperboles optimistes. ■■

la grande pitié de nos oiseaux de nuit

Le crépuscule allonge de grandes ombres sur la campagne, qu'enveloppe la douceur lancinante du soir.

Dans les arbres de la ferme de Landouar, on entend le bavardage inusité de quelques oiseaux qui cherchent le sommeil.

Dans les taillis, les insectes nocturnes chantent leurs chansons les plus suaves. Les lucioles allument leurs feux comme pour éclairer le vagabondage du renard et du blaireau.

Sur l'étang, au cœur des nénuphars, quelques rainettes et crapauds lancent timidement leurs premiers accords filés. Au bout de jets ou quatre mesures, une autre grenouille, un autre crapaud s'en mêlent, puis d'autres et d'autres encore, jusqu'à ce que l'étang tout entier résonne d'un étourdissant concert mené à l'unisson.

Au cours des sillons et parmi les blés coupés, la perdrix somnole d'un œil inquiet.

L'obscurité est complète. Des profondeurs de la forêt s'élève l'une des plus merveilleuses voix d'oiseau, le chant triste et pensif, puis éclatant du rossignol.

C'est l'heure du monde secret des hiboux et des chouettes. D'un arbre à l'autre, de la colline au val, ils s'appellent et se répondent. Impassibles et effacés tout le jour, ils attendent le signal des premières étoiles pour reprendre les droits immémoriaux dont chaque jour levant les dépouille.

PATROUILLEURS DE L'OMBRE

Dans les bois de conifères qui garnissent la grande brande de genêts et de bruyères de Kerballance, l'appel nasalard du hibou moyen-duc déchire le silence nocturne.

s'en va effectuer sa ronde nocturne, rasant les champs.

L'effraie, très souvent appelée « chouette des clochers », choisit de préférence la Maison de Dieu pour s'abriter de la lumière. Le tintement des cloches, le carillon de l'Angelus, les heures qui s'égrainent bercent son sommeil. D'autres effraies préfèrent les combles des manoirs séculaires, dont elles sont les « Dames blanches » du soir.

De l'étang proche nous parvient une sorte d'aboiement de roquet. Nous sommes dans le domaine du hibou des marais ou hibou brachyote, qui chante suivant les dons que la nature lui a donnés.

Le vent frais du soir nous apporte le hullement nostalgique de la chouette hulotte. Ses appels graves, coupés de trémolos et de brefs silences, font revivre dans les bois les temps de la Chouannerie. Les Bretons et les Vendéens de l'Armée catholique et royale imitaient le cri du « chat-huant », d'où leur surnom de « Chouans ».

Cet oiseau de nuit est l'habitant des bois. Les vieux troncs au cœur ouvert et saigné par les ans lui procurent une retraite sûre.

Une nuit, j'ai été réveillé par le tapage nocturne de la chevêche. J'ai pu alors apercevoir, perché sur ma gouttière, une toute petite chouette turbulente. Sa belle gorge blanche la trahissait dans l'obscurité. Son front bas et ses beaux yeux d'or lui donnent un air agressif et renfrogné très caractéristique. Ce regard courroucé ne l'a pas empêchée de devenir, chez les Grecs, le symbole de la sagesse et de l'intelligence, et la fidèle compagne de la déesse Athéna.

Rendons visite à la plus belle des chouettes : l'effraie. J'en connais une qui se tient tout le jour dans le clocher du petit village de Lognonn. Son plumage, que le rayon de lune aime à caresser, semble être fait de la plus impalpable dentelle : ses plumes finement piquées d'or, de gris, de bleu et de roux lui font un somptueux manteau. Son visage en forme de cœur sourit à la lune.

A la tombée de la nuit elle s'avance du haut de son clocher. Elle hésite, puis tel un fantôme jaillissant elle se laisse choir, ailes déployées. Le splendide rapace

que facial leur compose un masque étrange. Leurs grands yeux, bruns, jaune d'or, rubis, noir de jais, sont d'une réelle beauté, et bien différents de ceux des autres oiseaux. Comme les yeux des hommes, ceux des nocturnes regardent de face, mais dans une seule direction. A cet inconvénient, supplée admirablement l'extrême mobilité de la tête. Son articulation est si libre, que l'oiseau peut la tourner sur elle-même en un tour presque complet, et observer ainsi tout ce qui se passe autour de lui.

Beaucoup de gens ne connaissent les oiseaux de nuit que par leur étrange silhouette, se dessinant au coucher du soleil sur un fond d'ombre qui s'épaissit, ou par leurs cris : voix tantôt sonore, tantôt chuchotée, qui glace d'effroi les ignorants, les malades et les superstitieux. Il n'en a pas fallu davantage pour faire de ces paisibles oiseaux les intrigués du pouvoir de fascination : leur té-

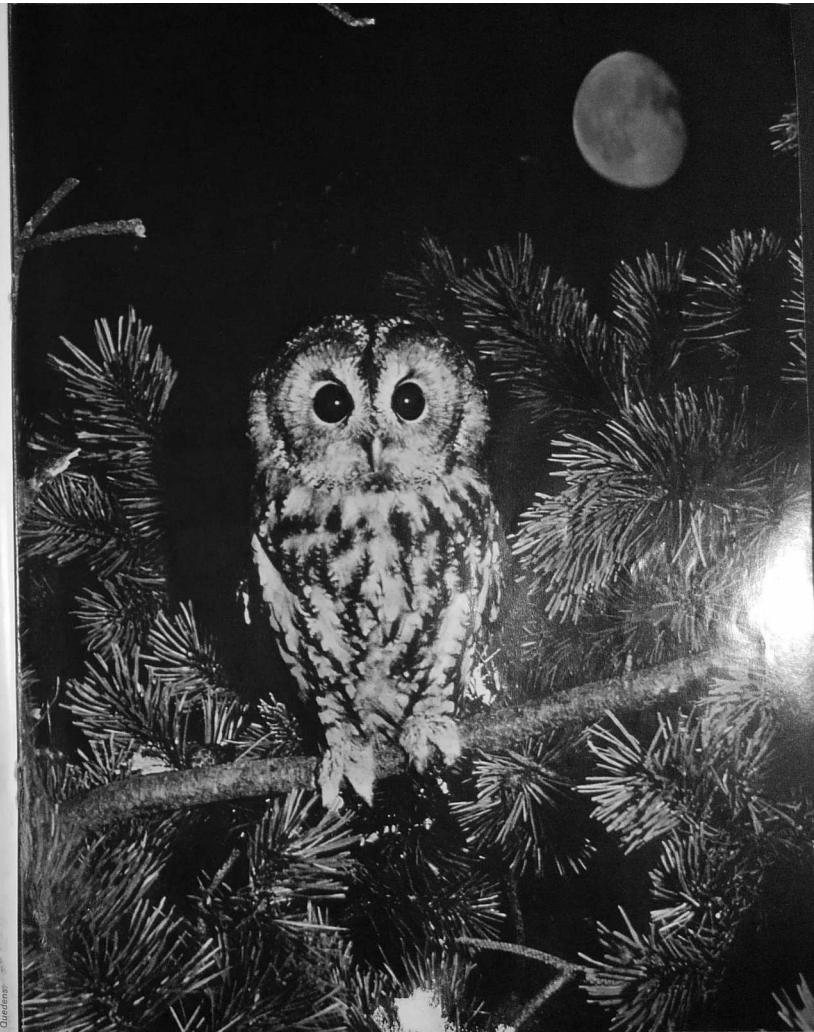
HISTOIRES « FANTASTIQUES » ET SUPERSTITIONS

De tout temps les hiboux et les chouettes ont exercé sur l'imagination des hommes un curieux pouvoir de fascination : leur dis-



Jean Cottureau dit Jean Chouan. Illustration de A. Leleux dans La Bretagne ancienne et moderne, de Pitre-Chevalier.

Une chouette hulotte ou chat-huant : un curieux pouvoir de fascination ▶



nèbres pour semer la mort ou annoncer une visite de l'au-delà. Ne dit-on pas que leurs voix lugubres appellent les vivants aux cimetières, ou encore ne les accuse-t-on pas de mener en compagnie des sorcières et des Gwac'h (mauvaises fées), des sabbats et des rondes infernales, et de renchérir aux incantations des voyants. L'air moribond de soi-disant mystères, la relation de faits incontrôlés et soigneusement entretenus par des imaginations galopantes, ont fait naître au cours des siècles tout un « folklore » de légendes tenaces. Une certaine littérature a largement contribué à ratifier la réputation satanique des hiboux et des chouettes.

Jadis, il était courant de clouer vivant sur la porte des granges l'un de ces infortunés rapaces tombé entre des mains superstitieuses. En crucifiant ainsi « l'oiseau de mauvais augure » et en lui faisant « souffrir ce qu'il mérite », les fermiers pensaient faire œuvre utile et conjurer le mauvais sort.

J'ai moi-même trouvé de malheureuses chouettes victimes de superstitions aussi absurdes. Dans certaines campagnes, on peut trouver des rapaces diurnes et nocturnes pris aux pièges, et ensuite pendus aux clôtures des champs pour effrayer les autres oiseaux. Je ne sais si le procédé est efficace; toujours est-il que

la présence de tels gibets dans nos campagnes est un spectacle affligeant, qui déshonore leurs auteurs.

DE L'UTILITÉ DES OISEAUX DE NUIT

Tout prédestine ces oiseaux à la chasse. Leur bec redoutable, leurs serres puissantes et acérées, leur vue perçante, leur ouïe subtile et leur vol silencieux, en font des chasseurs incomparables. Les plus furtifs déplacements d'un rongeur parmi les feuilles mortes et les herbes, ou le plus léger frolement d'un oiseau dans les branches, sont immédiatement perçus

pas de purger les sous-bois de toute la vermine qui ravage les jeunes arbres.

UNE ABERRATION : LA PRIME A LA DESTRUCTION

Limiter ne veut pas dire exterminer. Un frein s'impose à la destruction des prétendus « nuisibles ». Sans cela il n'y aurait plus d'équilibre et la balance pencherait d'un seul côté pour bientôt se détraquer et ne plus fonctionner.

Depuis plus d'un demi-siècle on inocule aux gardes et aux chasseurs l'exécution de tout ce qui n'est pas gibier. On exhorte leur action destructrice. Meux ! on la loue, on la récompense par des primes et des diplômes, comme si l'économie du pays était réellement servie par ces hécatombes.

Les primes de destruction pour buses, faucons, éperviers et autres rapaces sont de 1,50 à 3 F. Les œufs sont cotés entre 0,25 et 0,50 F pièce. Sur présentation des pattes ou du bec, le garde touche la prime correspondante.

Nombreux sont les gardes qui confondent une buse et un autour, une chouette et un hibou, ou ce dernier avec un busard. Et c'est souvent une patte de hulotte, de moyen-duc qui sera présentée pour toucher la prime, comme étant une patte de buse. Personne ne relèvera l'erreur. Il est vrai que les décrets classant les animaux en « utiles » ou « nuisibles » sont du ressort d'une administration saugrenue, dont le bon sens et la compétence reste à prouver...

L'ignoble piège à poteau est le plus meurtrier des moyens de destruction. En principe ce piège est interdit, et si ce n'est le cas partout, son emploi est du moins soumis à de sévères restrictions. L'article 5 de la Convention Internationale pour la Protection des Oiseaux est formel : « La présente convention s'engage à prohiber les procédés qui sont susceptibles d'entraîner la destruction ou la capture massive d'oiseaux, ou d'infliger à ceux-ci des souffrances inutiles. » Parmi les procédés cités, le piège à poteau figure en bonne place. Il est également spécifié de façon absolue que « ces piéges,

là où ils sont encore autorisés, seront détendus le soir ». En fait, peu de gardes et d'agriculteurs se soucient de ces recommandations. Résultat : c'est le rapace nocturne imprudent qui neuf fois sur dix s'y fera prendre.

A l'aube, c'est un spectacle écoeurant que de découvrir une malheureuse chouette prise au piège, pantelante, retenue à l'engin de mort par quelques lambeaux de chair de ses pattes broyées, l'œil fou et ensanglanté, ayant agonisé toute la nuit. La crucifixion sur une porte ne diffère que fort peu de ce tableau.

J'ai entre les mains un album illustré de magnifiques planches en couleurs sur la faune de France. Un texte vivant accompagne chaque document. Malheureusement, cet ouvrage édité par une célèbre maison d'armes invite le lecteur au massacre de tous nos petits faucons et rapaces. L'une de ces pages a précisément trait au grand-duc, ainsi fiché et désigné aux balles de quelques fusillots : « C'est le seul nocturne qui soit vraiment nuisible, c'est un destructeur de gibier, un brigand de nuit qui opère dans l'ombre. Il faut l'exterminer sans faiblesse ». Et l'auteur de prétendre que le grand-duc est assez commun dans toute la France. Pas en Bretagne, où hélas ce splendide rapace, véritable « aigle de la nuit », a disparu depuis longtemps !

Après cela ne nous étonnons plus qu'il y ait encore des « chasseurs » pour tirer sur tout ce qui vole ou court devant leur fusil. Le principal c'est de tirer; après seulement on « identifie » la victime. Quel gâchis.

En Allemagne, les animaux sont à peu près, sinon tous, protégés; celui qui tue une buse, une chouette, se voit condamner à 300 DM (350 F) d'amende. En France pour le même délit, on fait au Tartarin les honneurs et il se trouve récompensé.

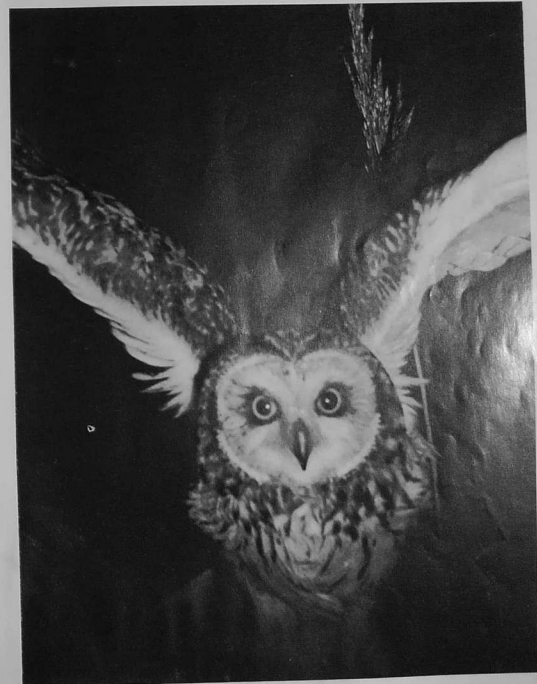
LES TECHNIQUES MODERNES A L'ASSAUT DE NOS NOCTURNES

Le monde des animaux sauvages paie chaque année un lourd tribut à la route. Les oiseaux de

mat sont les plus touchés. Cela s'explique par le fait qu'ils chassent en rasant le sol. Les abords des routes, avec leurs fossés et leurs talus, sont très riches en petites proies. Le nocturne qui chasse sur une route se fait souvent prendre dans les phares d'une auto. Aveuglé, il va s'assommer contre elle; gisant sur la chaussée,

vivant ou mort, il a vite fait d'être écrasé par les autres voitures. Dans le Finistère, sur la nationale Châteaulin-Bourmer, j'ai, sur une distance de 12 kilomètres, identifié deux effraies et une chevêche ainsi tuées. Les fils de haute tension sont des pièges traités pour nos nocturnes. Malgré leurs sens très

Un hibou prenant son vol; un nettoyeur de vermine.



G. Chauvigné



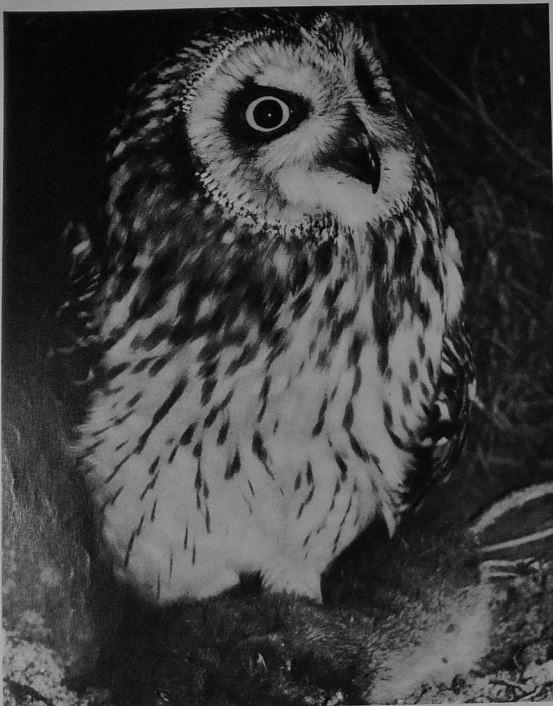
A. Marconato

Leurs chants — non point lugubres à qui sait les comprendre — sont des appels passionnés à la vie. Chants ou transparent tout le symbole de leur force sauvage. Rien de maléfique dans tout cela. Pourtant il est encore de braves femmes qui rentrent précipitamment chez elles, et se signent lorsque la chevêche ou l'effraie se posent sur le toit de leur maison, et jettent leurs cris dans la nuit.

Un jeune hibou des marais : une sorte d'abolition de roquet.

par le rapace. L'animal imprudent n'a alors que fort peu de chances d'échapper au patrouilleur de l'ombre.

Le hibou des marais, la chevêche, le moyen-duc s'emparent d'oiseaux (petits passereaux, geais, étourneaux et batraciens en sur-nombre, etc). L'effraie a une prédilection pour tous les petits rongeurs des champs et des vieilles bâtisses, et la hulotte ne se lasse



G. Guennepin

naïres, des forteresses inexpugnables pour la petite faune qui y trouve refuge contre ses ennemis et les intempéries. Dans les arbres creux et tordus, étranglés par les lierres et les ronces, les chouettes et les hiboux nidifient volontiers. Les arbres plantés en bordure des champs sont autant de miradors d'où le rapace surveille les cultures, prêt à fondre sur le rongeur indésirable.

QUAND LES VOIX DE LA NUIT SE SERONT ÉTEINTES

Tout cela est triste. Que restera-t-il de vie sauvage dans les landes et forêts, dans le ciel breton d'ici dix ans si cette rage de détruire sans souci des lendemains ne cesse pas ? Serons-nous obligés — constatant notre faillite — d'importer à grands frais les animaux nécessaires au repeuplement des régions appauvries par les massacres antérieurs ? Déjà dans le Finistère, on a dû récemment faire venir de Belgique une dizaine de couples de moyens-ducs, pour lutter contre l'envahissement des rivières par le rat musqué, dont le renard — lui aussi plus ou moins exterminé — était le principal ennemi.

Il devient urgent de réviser nos jugements rétrogrades. Mais surtout il conviendrait d'éduquer le public, seul moyen de parvenir à faire respecter dans leur intégrité les lois qui protègent la nature.

Si les chouettes et les hiboux, ces chefs-d'œuvre de la Création, viennent à jamais à disparaître, les fortunes les plus colossales seraient impuissantes à les faire revivre. C'est pourquoi souhaitons que cesse l'injuste persécution des oiseaux de la nuit... ou alors, quand se fermeront définitivement les yeux de la nuit, nous n'entendrons plus le nostalgique hullement de la hulotte que repercuté le silence des sous-bois et des vallons de l'Argoat.

Il est certes encore temps de les sauver. Nous n'ignorons pas les efforts louables qui se font chaque année ; témoin les Parcs régionaux récemment créés, et ceux en projet, tel celui d'Armorique, qui demain peut jouer un rôle de premier ordre. ■

développés, ils s'y font prendre et périssent électrocutés.

Le bruit : les « bangs » des avions tuent le germe de vie dans l'œuf, réduisant à néant les couvées de l'année. L'envahissement des bois par les citadins, le vacarme qui les accompagne incommode les oiseaux. Plus rare sont les dénicheurs.

La pollution de l'atmosphère, de la végétation, des eaux, leur livre des proies empoisonnées par les pesticides de toutes sortes. Ces proies au moment de leur capture sont déjà agonisantes. En outre, indirectement ces produits chimiques répandus à forte dose dans la

nature provoquent parfois une stérilisation partielle ou définitive des couples ou de leurs descendants.

Nouveau danger : le remembrement. Celui-ci bien compris doit résoudre certains problèmes de l'agriculture. Mais alors sous la direction d'une autorité compétente, il convient d'étudier les problèmes qu'il pose, et de l'adapter aux exigences des lieux, en tenant compte de certains faits.

Nos talus bretons, si caractéristiques, ne sont pas là par hasard, pour décorer le paysage et satisfaire le touriste. Ils ont leurs raisons d'être, et peut-être mainte-

Hibou tenant un campagnol : « quand les voix de la nuit se seront éteintes... »

nant plus que jamais. Ces talus sont des barrières très efficaces contre les effets du vent, de la mer, de la pluie, en un mot contre l'érosion qui appauvrit et dénude les sols.

L'épaisse végétation qui les garnit en fait des oasis extraordi-

réveille difficilement d'un sommeil de dix siècles. L'allure des noctambules le montre bien. Ils n'ont rien du brigueur provocant, habitué du comptoir, intimidant pour le néophyte. Ils sont au contraire très gentils dans leurs vestons cintrés ou leurs jupes-coulottes.

La Chope a fait figure de pionnier. D'autres ont suivi et aujourd'hui le vent est malgré tout à l'optimisme. Les quelque 18 000 étudiants, l'industrialisation, l'apparition d'une nouvelle classe — les cadres — ont donné le coup de fouet, le « poivre et sel » indispensables.

Au bar de la *Porte Mordelaise*, un quartier de Lesnevien (deux carabins, deux littéraires) m'ont raconté l'aventure en deux phrases : « Il y a six ans, zéro. A présent ça démarre, lentement mais sûrement. » A la *Porte Mordelaise* (on dit « chez Danièle »), bistrot rustique et relaxe, donc très agréable, sans prétention, sans mise en scène, sans décor hollywoodien, des étudiants rigolards chantent, brillent, dansent, démontent et remontent l'histoire de notre temps. Ils sont chez eux sous cette voûte fortifiée du XV^e siècle ou autrefois le peuple, pour accueillir les ducs de Bretagne, a hurlé ses joies et ses peines, a jeté des fleurs ou des pierres.

TRES « NUITS ROMAINES »

Le *Club de la Prison Saint-Michel* donne aussi dans l'historique. Mais d'un tout autre genre. L'ouverture de cette boîte a fait couler beaucoup d'encre. On a dit qu'elle était une création Fairchild. Qu'importe. Il est



Le salon-relaxe, style renaissance de la Prison : un confort pour la « nouvelle classe »

« Chez Danièle » au bar de la Porte Mordelaise : tous ceux que les étudiants comptent de rigolards.



certain que l'objectif était d'offrir aux ingénieurs, aux managers, aux jeunes gens « in » dont le papa a eu de la chance, le cadre idéal pour leurs sorties d'après 22 heures. Le but est atteint de façon magistrale et unique. On ne peut pas décrire *La Prison*, il faut y aller. D'ailleurs, c'est devenu un lieu de pèlerinage. Dans le « Tout-Rennes », un dîner d'amis se termine désormais par un surf, un frug, un bug, un jerk ou un gogo's go à l'ancienne geôle. Ça fait très « nuits romaines » avec un accent américain : les garçons transmettent vos commandes au bar par « talkie-walkie ». C'est nécessaire : il y a trois salons en enfilade, tous décorés avec raffinement et sobriété. La clientèle est dans la note : bien que les consommations ne soient pas très chères, on n'y rencontre pas le vé-vé, ni la bande à copains ; jolies filles de bonnes familles, jeunes couples, monsieur, madame. Voilà.

Il manquait à Rennes ce night-club ou l'on puisse « décrocher » dans une ambiance chaude, tamisée, serene. Certes, *L'Epi-Club*, le *Saloon* ou le *Gentry's bar* réservent (et ce dernier depuis très longtemps) un accueil fort sympathique. Soyons juste, ils n'ont pas la classe de la prison.

Quoi qu'il en soit, Rennes a désormais ses oiseaux de nuit. En descendant du Gôland ou de l'Armor, si vous souhaitez boire un drink sur fond de mesorilons, ne soyez plus désespéré et désespérez.

A l'Epi-Club : sobriété, classicisme. Une clientèle de cadres, de « gens bien ».

ANTOINE CUISSARD

Le troisième larron du football breton

Au moment où Nantes et son Football-Club traversent une période de moindre réussite, au moment où Rennes et son Stade font preuve d'essoufflement, voilà que surgit un autre club breton dans le football professionnel français. Preuve de bravoure et même de témérité : le Football-Club de Lorient tente la grande aventure du professionnalisme alors que tous les techniciens déplorent la faillite de l'organisation du football en France. Des rapports et des enquêtes consacrés au sujet, il ressort en effet que seules quinze ou seize villes françaises sont capables d'assurer la bonne gestion d'un club professionnel de football. C'est probable. Ce qui ne l'est pas moins, c'est que Lorient a l'ambition d'être une de ces villes-là !

Le Football-Club de Lorient, c'est essentiellement la rencontre d'un dirigeant et d'un footballeur de talent. Le dirigeant, M. Rouello, est amateur de son état. C'est lui qui a proposé et obtenu l'adhésion de Lorient au professionnalisme. C'est lui qui a mesuré et accepté les risques de l'expérience. Pour que vive l'équipe des Merlus — comme on appelle le Football-Club à Lorient — M. Rouello a calculé qu'il lui fallait compter sur un public de six à sept mille spectateurs, c'est-à-dire sur une population de deux cent mille habitants. Lorient n'y suffisait pas, M. Rouello s'est attaché à donner à son équipe une qualité qui lui assurât un rayonnement non seulement local mais encore régional.

Le Football-Club de Lorient disposait d'installations enviables sinon somptueuses. Son stade du Moustoir, à la fois coquet et fonctionnel comme disent les spécialistes, est l'un des plus aimables de France. Restait à lui donner une équipe de joueurs.

M. Rouello s'est contenté de chercher un seul homme et il a trouvé le bon avec Antoine Cuissard, l'un des footballeurs les plus doués et les plus consciencieux que nous ayons connus depuis la guerre. Antoine Cuissard, joueur émérite puisque vingt-sept fois international et vainqueur de la Coupe de France, Antoine Cuissard, technicien avisé puisque entraîneur de l'équipe de Rennes pendant trois ans, Antoine Cuissard, disponible puisque « remercié » de façon pour le moins surprenante sinon désinvolte par le Stade Rennais à la veille de la saison 1964. Antoine Cuissard, heureux de fouler à nouveau l'herbe des stades et de partager encore la chaude ambiance des vestiaires.

CINQUANTE ANS APRES SA GRAND-MÈRE

« Cela ne pouvait pas se dérouler autrement, m'a expliqué Antoine Cuissard de sa voix douce et traillée. M. Rouello est venu me chercher tout naturellement puisque le F.C. Lorient a été fondé par ma grand-mère en 1927. »

Et c'est vrai.

Il a le don, Antoine Cuissard, de taire ses malheurs et de ne pas évoquer ses mauvais souvenirs en rapportant une anecdote charmante. Il ne dit rien de la façon discourtisive dont il fut écarté du Stade Rennais... qui patronne plus ou moins les débuts de Lorient dans le football professionnel.

« On m'a laissé toute liberté pour le recrutement des joueurs, précise Cuissard. J'ai repris avec moi des joueurs que j'avais dirigés comme les Rennais Boutet, Ascensio, Dar-



Antoine Cuissard : « On m'a laissé toute liberté pour le recrutement des joueurs. »

chen, le Toulousain Mahi ou des footballeurs expérimentés comme Guillas. Avec cette base solide, j'ai fait appel à des amateurs régionaux comme le Quimérois Larnicol, comme Le Corre et Guillo. Nos premiers résultats ont été satisfaisants. »

Trop satisfaisants peut-être. Au cours de rencontres amicales, les Merlus ont fait jeu égal avec Rennes, avec Angers. Alors on attendait un miracle. On murmurait que Lorient ne tarderait pas à s'imposer en première division. Le public manifestait son intérêt : à chacun des trois premiers matches officiels de la saison, le stade du Moustoir accueillit plus de dix mille spectateurs. A Rennes, à Nantes, on commençait à s'interroger sur ce nouveau venu qui s'annonçait brutalement comme un concurrent dangereux, sur le plan sportif et populaire.



Le F.C. Lorient au complet.

Et puis les résultats des Merlus, sans être décevants, n'ont pas tenu leurs promesses. Le Football-Club de Lorient est devenu le club des matches nuls (sept sur dix rencontres) et de la plus faible attaque. La moyenne des spectateurs est alors descendue à cinq mille. La trésorerie du club n'est pas menacée mais l'enthousiasme du public est sérieusement entamé.

« Il ne faut pas, explique calmement Cuissard, passer d'un extrême à l'autre, de l'optimisme exagéré au pessimisme le plus noir. Nous évoluons au beau milieu de la deuxième division. C'est déjà appréciable. Il me semble raisonnable d'accorder trois ans à notre club pour qu'il s'impose parmi l'élite du football français. »

Comment ne pas faire confiance aux propos d'un technicien aussi avisé ? D'un footballeur qui a connu une carrière exceptionnelle puisqu'on lui a offert trois sélections dans l'équipe de France professionnelle alors qu'il jouait dans les rangs amateurs (et à Lorient précisément), d'un entraîneur qui veut imposer le beau jeu par la douceur et par l'exemple. D'un homme enfin qui aimerait bien montrer au public breton ce qu'il est capable de faire et que l'on a oublié un peu trop rapidement. Du côté de Rennes par exemple.

A LA VITESSE DU VENT

Pour mieux voir.

Depuis un an, on pouvait atteindre la belle pointe de Billot-en-Plovezec, par une route touristique et capricieuse. A présent, ce promontoire est doté d'une table d'orientation, œuvre du céramiste briochin Roland Tostivint.

Mérite

Mlle Geneviève Barbedienne d'Erquy vient d'être faite chevalier dans l'Ordre National du Mérite pour services rendus à l'Art et à la Peinture. L'artiste, grande handicapée physique, voit ainsi officiellement couronné son combat victorieux contre l'adversité.

Pas contre la pluie

Jean-Christophe Averty a « réquisitionné » l'hôtel Ar Vro à Saint-Cast pour y tourner les intérieurs de son film « Un beau ténébreux », tiré du roman de Julien Gracq. J.-C. aime du roman son atmosphère surréaliste. Le temps lui cause bien du souci car les extérieurs sont tournés dans les environs immédiats de Saint-Cast et M. Averty n'a pas été très gâté. Il ne s'est pas privé de dire : « C'est évident. En Bretagne, il pleut tout le temps... ». Mais, M. Averty n'est pas contre la pluie pendant les vacances... Pour un film, c'est autre chose bien sûr...

Des étoiles pour Brassens

Georges Brassens, en vacances du côté de Plouezec-Paimpol, était venu rendre visite à des amis. Une habitante du bourg lui a offert un bouquet d'asters. Un bouquet d'étoiles pour le plus grand poète de la chanson française...

Mort d'un résistant

Jean Camard, grand résistant, a été conduit à sa dernière demeure le 15 septembre à Etables-sur-Mer. Il était titulaire de la croix de guerre, de la médaille militaire, de la Medal of Freedom, de la King's Medal of Courage, de la médaille des Evadés, de celle de la Résistance et de la médaille des services militaires volontaires de la France Libre. Engagé dans la Résistance à dix-sept ans, recherché par la Gestapo, arrêté le 20 juin 1943, condamné à mort, évadé le 6 mars 1944, Jean Camard rejoignit ensuite le maquis breton et participa aux derniers combats de la Libération.

« Je n'ai fait que chanter »

Guy Castel, un étudiant de Pluzunet, retrace dans un numéro de « Skol », la vie de

Marquerite Philippe, plus connue sous le nom de Marc'hari Fulup et encore « la Cigale des Brumes ». Cette femme qui ne savait ni lire ni écrire et ne parlait que le breton fut une merveilleuse contesse populaire qui inspira notamment Anatole Le Braz. Ses « bavardages » ont permis de conserver sur le papier la tradition orale bretonne. Sur « sa tombe », on peut lire : « Je n'ai fait qu'une chose ici-bas : chanter. » Née en 1837, elle est morte en 1909.

Eckmühl ramené à 0,95 m

Le premier prix de l'Exposition des Gens de Mer à Concarneau a été décerné, dans la catégorie « phares », à M. Paul Keruhel, un retraité de la marine du Pouldu en Clohars-Carnoët. Le phare qu'il a présenté est la reproduction exacte du phare d'Eckmühl. Haut de 0,95 m, comprenant un assemblage de contre-plaqué aux multiples parcelles collées et clouées, ce phare miniature fonctionne et lance les feux rythmiques de l'original.

Une importante nouveauté en Bretagne

« Voilà que nous avons vécu des mois durant à quelques kilomètres les uns des autres, sans même soupçonner la présence de compatriotes, présence qui nous aurait été si agréable à certains moments ! » Combien de fois ne nous a-t-il pas été donné d'entendre semblable réflexion, quand ce n'est pas nous-même, qui l'avons formulée ? Ceci nous a donné à penser qu'il y avait là un problème dont la solution servirait grandement nos compatriotes. Notre époque oblige de plus en plus de gens à se déplacer, à vivre pour toujours, ou pour un temps, dans tous les pays du monde ! Quel bonheur d'être assuré, si on le désire, de pouvoir, en ouvrant le précieux annuaire, trouver sur sa route des compatriotes qui ne demandent que votre visite. Les services d'un tel ouvrage sont multiples : il est évident qu'on ne les soupçonne pas encore tous pour le moment. Permettez des échanges fructueux entre Bretons de Bretagne et Bretons du monde entier ne pourra être que profitable pour le pays.

Le livre, actuellement en préparation, est luxueusement présenté. Chaque page comporte une photo individuelle ou familiale illustrant un texte suffisant pour connaître la personne ou la famille photographiée. Une place est réservée à la presse bretonne et aux associations culturelles, économiques et sportives bretonnes de Bretagne et du monde entier. Les recherches seront facilitées par une classification spécialement étudiée. L'inscription est gratuite pour tous : il suffit de remplir un questionnaire et envoyer une photo en noir et blanc de bonne qualité. Pour tous renseignements et pour recevoir le questionnaire, écrire en joignant un timbre pour la réponse, à Mme Couédel, 22-Plémet.

NAUTISME

L'ABER-WRACH' AU SERVICE DU YACHTING...

Après s'être intéressée au ski, la science s'intéresse à la voile et à son développement. Le Centre National de la Recherche Scientifique, sous la direction de M. Lhostis, professeur des sciences, a installé au centre nautique de l'Aber-Wrach' son laboratoire d'essai. Une association a été créée, « Association française de recherches et d'études nautiques », ses buts sont essentiellement la promotion et la coordination du nautisme technique. Pour cela, les chercheurs du C.N.R.S. vont essayer de promouvoir un centre de recherche couvrant les besoins scientifiques et techniques du nautisme. Grâce à une telle implantation, ils pourront procéder à l'étude et aux essais systématiques de bateaux, à l'étude des forces et des formes aérodynamiques, ainsi que le complexe greement voilure, à la résistance des matériaux (alliages légers, bois plastiques), au calcul et à l'étude de réalisation de formes nouvelles, à l'étude du comportement des équipages. Les chercheurs veulent également jouer un rôle de coordination, ils souhaitent promouvoir cette coordination entre les constructeurs, fédérations, associations d'utilisateurs, fabricants de composants et de matières premières.

Malheureusement il n'existe pas encore en France de centre d'essais et d'études permettant de satisfaire les architectes navals, les constructeurs, les voiliers. Le réglage des bateaux de compétition se fait empiriquement, il exige un temps important car les équipages doivent régler pour différentes intensités de vent... un tas d'inconvénients que tente de pallier la création d'un centre d'essais.

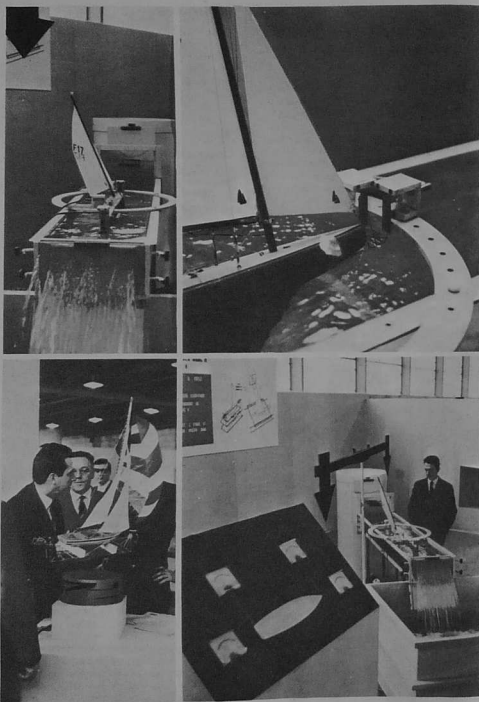
Deux centres seulement fonctionnent à l'étranger : Southampton en Grande-Bretagne et Stevens Institute aux Etats-Unis.

Le développement de la navigation de plaisance, en particulier sur les côtes bretonnes, laisse supposer qu'un tel centre d'essais spécialisée aurait un rôle important à jouer à l'échelon économique.

Dans le cadre du centre nautique de l'Aber-Wrach', M. Lhostis, aide de MM. Constans, Daury et Faulman, a créé et réalisé un dispositif pour l'étude et la mise en évidence des forces s'exerçant sur un navire et notamment sur un voilier.

Le C.N.R.S. s'est immédiatement intéressé à la chose et a pris un brevet. Ce dispositif, unique au monde, permet de simuler et de mesurer séparément et simultanément les forces aérodynamiques et hydrodynamiques. C'est un outil de recherche, un instrument de perfectionnement à la technique de la voile.

J'ai pu visiter les importantes installations de l'Aber-Wrach' et j'y ai vu des yachtsmen de tous âges s'initier à la voile grâce à l'invention de M. Lhostis.



Savoir barrer, savoir que le fait de donner du mou au foc peut avoir de l'incidence sur la vitesse du voilier, voilà ce que l'on apprend devant une maquette, dont la proue et la poupe touchent un circuit électrique conduisant à des cadrans qui vous indiquent à quelle vitesse vous avancez.

C'est une des inventions les plus pratiques du monde des loisirs. L'engouement que la voile

connait permet d'avancer aujourd'hui que grâce à ces hommes, dans très peu de temps, des navigateurs comme Eric Tabarly pourront améliorer leurs performances compte tenu des indications de ces chercheurs, de leurs trouvailles, et des applications qu'ils en font.

J.-P. GUGUEN ■■

ARCHÉOLOGIE

JEAN-POL GUGUEN



Le Jardin des Antiques : foulé par César ?

CORSEUL POMPEÏ BRETON

Corseul? commune située sur la route de Dinan à Plancoet dans les Côtes-du-Nord, 2.530 habitants, groupés autour d'un bourg moderne dont l'église est le centre, marquant ainsi le rapprochement entre l'antique et le moderne. Bourgade paisible, s'il en est une, dont les touristes friands d'histoire sillonnent les ruelles et les champs, à la recherche d'une trace quelconque du passé.

Ce passé écrase Corseul : elle a derrière elle des siècles d'histoire au cours desquels historiens, savants, archéologues ont scruté le moindre de ses indices.

Dans son histoire naturelle, Plaine l'Ancien cite déjà la commune. Jules César, dans le *De bello gallico*, en fait mention quatre fois, alors que Lutèce n'obtient cette faveur que six fois. Ptolémée au IV^e siècle dans le *Roman*

d'Aquitain, Eginhard au XI^e en parlent également. Dans la table de Peutinger, Corseul figure sous le nom latin de Fanum Martis (Temple de Mars); mentionnée sur un tel document cette cité ne pouvait prétendre qu'au titre d'antiquité vénérable. Nous accorderons cette prérogative à Corseul. Ce n'est finalement qu'en l'an 1708, le 24 juin, que le savant Bénédictin Dom Lobineau, dont la tombe se trouve au cimetière de Saint-Jacut-de-la-Mer, attira l'attention de ses contemporains sur l'importance archéologique de Corseul :

« Corseul constitue le premier champ archéologique de Bretagne... Corseul, véritable Pompeï breton, était bien le centre de l'activité romaine en Armorique. »

C'est alors que M. Pallétier de Souzy, membre de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur des fortifications, estima que Corseul avait dû être bâtie sur les ruines d'une grande ville. Il chargea un ingénieur de Saint-

Malo, M. Garangeau, d'établir un rapport sur l'importance de ses ruines. Le rapport fut prêt un an plus tard, en 1709 Garangeau conclut que Corseul était sans doute la capitale de la civitas *curionellum*. Depuis lors, plus personne ne conteste le passé curionellum.

En 1825, l'avocat général de Marchangy écrit dans *La France du XI^e siècle* : « Si Corseul fut, sous les druides, la capitale des Curionellum, elle fut plus tard une des grandes métropoles des colonies romaines. »

Voilà donc, rapidement tracé, le passé de Corseul ; de ce passé que reste-t-il ? Que sont devenus les vestiges ? Le temps les dévore, l'homme s'approprie ce qui lui plaît, ce qui présente pour lui un intérêt...

Au départ des Romains, Corseul fut ravagé. A l'époque des invasions barbares et saxonnes, la cité antique est dévastée par des pillards de toutes sortes qui trouvent dans les monuments romains une source facile et intarissable de matériaux tout préparés pour de nouvelles constructions. Depuis lors, combien de ces vénérables pierres ont été brisées pour empierrer les chemins et les cours de ferme ?

Mais tout n'est pas perdu. A 1,500 km, à l'est du bourg de Corseul, ce que Simon de Garangeau avait découvert en 1709 existe toujours : « De tous ces monuments antiques de Corseul, le plus précieux, le plus important, le plus connu est sans contredit le temple du Haut-Bécherel dit Temple de Mars. »

LE TEMPLE DE MARS

Vestiges d'une tour octogonale dont quatre pans sont conservés, percés d'une soixantaine de meurtrières, voilà ce que l'on peut voir aujourd'hui. Ces ruines ne sont bien sûr que ce qui reste d'une construction qui s'étendait sur 75 mètres carrés et qui se terminait à l'ouest par cette tour. Liger devait en dire : « C'est le plus beau spécimen de muraille en petit appareil que nous possédions en France ; il date de l'époque de l'empereur Auguste, avec tous ses caractères. »

Ce grand sanctuaire païen couvrait le sommet de la terre. Pour atteindre la cella octogonale, il faut emprunter une route droite, ancienne voie romaine. C'est là sans doute que se trouvait la légion martienne. Afin de subvenir à ses besoins, une source (fontaine de Saint-Uria) lui fournissait une eau abondante et saine puisque l'on en boit encore aujourd'hui. Un plan détaillé de toutes ces installations se trouve maintenant au musée du bourg de Corseul. Sur place, seules les substructions de l'abside restent nettement visibles, mais en faisant quelques pas vers l'annexe droite, nous avons remarqué, enfoui sous des branchages, ce qui pourrait être un tronçon de colonne romaine. A l'exception de ce fragment d'édifice, plus rien ne subsiste à la surface du sol. Mais sur tout le territoire de



Gros plan sur une colonne intacte du Jardin des Antiques.

Ruines du temple de Mars : il date de l'empereur Auguste.



Corseul, au hasard des chemins on rencontre des croix plantées dans des tronçons de colonnes romaines ou dans des bornes milliaires. C'est le cas notamment de la croix du Champ-Béguier qui se trouve à gauche en sortant du bourg vers Dinan, et celle de la Ville-à-Fous, sur la route de la gare.

A Saint-Mélor-des-Bois, à 3 kilomètres de Corseul, se trouve la borne milliaire. Simple, haute de 1,70 mètre, elle porte une inscription difficile à déchiffrer, mais elle permet d'affirmer que les Romains occupaient encore Corseul sous le règne de Victorien : « IMP CA M PJ AVONTO VIC. TORINO PF. COR. PJ C. COR. LE VG II » (A l'empereur César Marcus Platonius Victorinus Pieux, Heureux, Auguste, revêtu de la puissance tribunitienne. La cité de Corseul 11 lieues.)

LA SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE DE CORSEUL

Tout ceci ne pouvait laisser indifférents les spécialistes et les archéologues de notre temps. En 1955, le docteur Guidon créait, en accord avec la municipalité, une société archéologique à Corseul même. Son premier but fut de regrouper tous les vestiges trouvés sur le sol et de créer un musée. C'est ainsi qu'aujourd'hui on peut visiter le jardin des antiques, qui groupe des débris de colonnes romaines. Parmi celles-ci une colonne gallo-romaine intacte, en grès de Kériman, qui présente un chapiteau de forme très rare. Après le Temple de Mars, la stèle funéraire de Silicia constitue le plus curieux souvenir que Corseul et la région armoricaine conservent de cette époque romaine. Pierre de



Une autre colonne du Jardin des Antiques l'époque gallo-romaine.

dimensions carrées, elle a été élevée par un officier romain en exil à Corseul en mémoire de sa mère Silicia Nampéidie qui l'avait suivi et qui mourut à Corseul. Cette stèle se trouve dans l'église, dans la branche droite du transept. Dans la chapelle du château de Montaffiant, situé près de Corseul, des fouilles ont permis de trouver un autel votif, qui se trouve maintenant au musée de Dinan ; cet autel date du premier siècle de notre ère.

Et dans le musée, dont nous avons parlé plus haut, on peut admirer des monnaies grecques, galloises, romaines du haut et bas empire, des débris de verrerie, des mosaïques murales vertes et brunes, des débris de poteries, d'amphores, des objets métalliques, clous de souliers, haches de bronze, des poids romains, des statuettes en terre blanche, etc.

Tous ces vestiges datant de l'époque et de l'occupation galloise permettent de dire que Corseul fut un centre celtique très connu. Ce centre s'étendait des bords de la Rance jusqu'à la rivière de Morlaix. Précisons qu'avant l'arrivée des Celtes, il existait quatre tribus en Bretagne. Les Redones, peuple continental du bassin de Rennes, les Namnètes, les Vénètes et enfin les Curionellum. C'est en se mélangeant à ces tribus que les Celtes s'intégrèrent au peuple romain dans le pays qu'ils baptisèrent l'Armorique : pays de la mer.

Aujourd'hui, grâce aux efforts constants de la société archéologique, Corseul n'est plus ignorée. Les passionnés d'histoire, et ils sont nombreux, viennent sur place étudier ce qu'il reste de cette époque ancestrale que nous ne devons pas ignorer. ■■

LE CORDONNIER DE DOUARNEZ COLLECTIONNAIT (SANS LE SAVOIR) LES URNES DANS SA CAVE

Les découvertes historiques se font de plus en plus nombreuses en Finistère. Elles ont ce mérite de remonter à des époques fort anciennes, dont les vestiges sont malheureusement assez rares.

Si l'on considère qu'en étant appelée à intervenir une dizaine de fois dans l'année, la Société Archéologique du Finistère est l'une des plus actives de France, on peut dire que ce dernier trimestre 1967 aura été particulièrement fructueux pour les archéologues de ce département.

En effet, trois découvertes d'importance ont été faites pendant cette période :

La première de ces découvertes a été faite au village de Lannic, en Pouldergat, par M. Tanneau, secrétaire de la Société Archéologique du Finistère.

Le chanoine Abgrall, qui était président de cette société, écrivait en 1904, dans son ouvrage sur *L'Architecture bretonne, monuments du diocèse de Quimper* :

« Les deux plus anciens bœniers du diocèse se trouvent en l'église de Penhars et au cimetière de Gouesnach. Ce sont deux stèles de grès, mesurant 1,16 m de hauteur, ayant une base carrée, ornée de moulures, un fût également carré, et une sorte de chapiteau mouluré mesurant 0,55 m de côté, terminé par une orientation en console et creusé en cuvette. Or, ces deux stèles ne sont autre chose que deux autels gallo-romains et la cuvette creusée au sommet est un fœculus ou foyer, dans lequel on allumait un feu, ou bien l'on déposait des charbons ardents pour brûler l'encens, et offrir des sacrifices païens... »

Il faudrait maintenant un additif à l'ouvrage du chanoine Abgrall. C'est au cours d'une promenade dans un pittoresque chemin de terre que M. Tanneau eut le regard attiré par une sorte de stèle bien conservée, harmonieusement taillée dans le grès, et adossée à un vieux perron.

Il se souvint alors de la description faite par le chanoine Abgrall et ne manqua pas de faire un rapprochement avec le monument découvert.

Cet autel gallo-romain de Lannic est haut de 1,15 m sur 52 cm de largeur. Il est situé en bordure d'une ancienne voie romaine menant vers le cap.

Dans le courant d'octobre, après avoir brossé, nettoyé, étudié et photographié sur toutes ses faces l'autel gallo-romain, M. Sanquer, correspondant pour la Bretagne des Antiquités Historiques, l'a officiellement authentifié, et a aussitôt procédé à sa demande de

classement en tant que monument historique, comme le sont d'ailleurs, ceux de Penhars et de Gouesnach.

Non moins importante et non moins étrange est la découverte faite par M. Cloarec, cordonnier à Douarnenez.

M. Cloarec, qui avait décidé de creuser sa cave, sous son atelier, pour effectuer des travaux de terrassement, avait, au cours de son ouvrage, brisé plusieurs vieilles poteries. Ni lui, ni sa femme n'y avaient porté attention, tous deux pensant se trouver en présence de débris anciens.

Pourtant, l'un des vases, plus grand que les autres (il mesurait une trentaine de centimètres de haut), intrigua M. Cloarec, car il contenait des ossements. Il le conserva et fit part de sa découverte à la Société archéologique.

Ce sont des poteries assez grossières, pour la plupart bien conservées, décorées d'une sobre ornementation, suffisante cependant pour permettre d'en déclarer qu'elles contenaient les restes de gens de condition modeste.

Le nombre des urnes découvertes est si important qu'il s'agit, d'après les spécialistes, d'un ancien cimetière gallo-romain de Douarnenez, comparable à la nécropole de Locmaria, en Quimper. Il est intéressant de noter que ces urnes funéraires ne se trouvaient qu'à 50 cm de profondeur dans le sol.

L'atelier de M. Cloarec se situe en bordure de la rue Jean-Jaures, en pleine ville de Douarnenez. Or, la rue Jean-Jaures est la voie de communication antique reliant Douarnenez, le Tristan et le Guet, à Ploare. Or, l'on sait que les cimetières gallo-romains étaient toujours situés en bordure des voies de communication.

La troisième des découvertes de ce trimestre se situe à Plomelin, où un puits souterrain, datant de l'âge de fer, vient d'être dégagé. Après les premières fouilles, on a déjà constaté que ce puits donne sur trois chambres successives, et deux salles latérales, qui servaient, croit-on à entreposer les récoltes.

Tous ces vestiges remontent manifestement à l'époque préchrétienne, au temps où les légions de César avaient commencé à occuper la Gaule d'Armorique.

Après examen, on est à peu près sûr qu'il ne s'agit pas de constructions romaines, mais bien galloises celtiques.

Elles ont été l'œuvre de ceux qui ont servi de modèles et d'aînctes à Astérix et Obélix, les populaires héros de 1967. ■■

NOEL BRETON

**MISTER NEDELEG
POULLAUOENN**

Gant amzer Nedeleg o tostaat, e kavomp plijus rei da anaout d'hor lennerien lodennou eus ar *C'hinevez* brudet gwechall a veze c'hoariet e Poullauenn, anvet ivez ar « Pastoral ».

Ouspenn 50 vloaz a zo, eo bet diskleriet trao kenan war a leverer, ar *Mister Nedeleg*-se, gant 60 kaner kanerezed dispar, holl eus a Poullauenn.

Al leur-choari a zo goull. Klevet a raer an *Tad Eternel* koz o kanan :

Deus aman Gabriel
Depech d'en em brepar
Evit ma tiskemi
Breman war an Douar.
Etrouez va eld out bet choazet
Evit anonsi
Mister Redempcion ar Bed.

Diskennet war an douar an Arc'hael Gabriel a gemenn d'ar Werc'hez Vari e vezo Mamm da Salver ar Bed. Mari a jom estlammet bras :

Mari :

Piou och c'hoi, na pe lec'h ?
Estonet oun mearbet
O klevet ho langaj
Ne doun brepred kustumet
Da glevet seurt tud,
Na beza abordet gant hevelep salad.

Gabriel :

Me zo Gabriel diskennet eus an Nenv,
Evit anonsi d'oc'h hoc'h bet choazet
Da veza Mamm Salver ar Bed.

Mari :

Penaos va ober Mamm ? Me am eus pro-
met
Da Zoue Eternel, va c'horf ha va gwer-
ched.
An dra-se zo pell 'zo, arretet em c'halon,
Gant konje va fried hag e berrision.

Ar Mabig Jezuz a zo ganet. An eld a gan
ar Gloria. Ar veserien a gouk er maeziou,
Eun el a sko war skoz unan anezo evit e
zhuna :

Sav, dihun, va mignon, jomez ket koustet,
Deus da wet Jezuz zo nevez ganet,
Ebarz e Bethlem en eul laour zister,
War eun dournadig foen, ema da Grouer,
Ar Messer a ra ar maro-bihan :

O ! c'hoant am eus da gousket ha chom a
rankan !

Setu ma sent ouz an El, hag e sav da c'hervel
e vignoned. Holl int eslammet gant ar skler-
jenn o skedi en ma kanou an Eld. Laouen,
ar veserien a grog da zansal, o bizier ganto :

Dre holl e klevan musikou
Dre holl e klevan musikou !
Selaou Kolin, kaera muzik

HERRY CAOUISSIN



Laouen, ar veserien a grog da zansal, o bizier ganto. J'ouez, ils dansent en agitant leurs bâtons!

A zo dre holl dre ar maeziou
Eun dra bennek zo dreist ordinal,
Biskoazden na welas kement all.

Eur messer al a zigouez war al leurenn hag
o kanont a nevez :

Setu Olier bras aman
Hen ar brasa hag ar sota,
Ha 'vi komans na our netra
Kapabl ez eo d'en em instrui
Koulz eo e aviz hag hon hini.

En em gavet dirak ar c'hraou e kinnigont
d'ar Mabig Jezuz o denved evel profou en eur
gana ha dansal brepred. D'o heul, ar birc'hinned
a deu en eur zanzal ha kana ivez, eur poez anter-
c'hallek, anter vrezekou :

Voici le Jour de la Naissance,
Eus Mab Doue
En signe de reconnaissance:
Barz ar c'hontre
Chantons un air mélodieux,
Kantikou neve !

Ha presig goude, e reont ar c'horroll-se ana-
vezet mat gant hor c'het'h'hou keltiek ; hini
Pastored - pe passri - Poullauenn :

Pa voe ganet Mab Jezuz
Ar Roue glorios,
An deiz-se oa solaned,
Nag a joa oa ive,
Na oa bihan na oa bras,
Eur bresant na zigatas.

Evit rei, evit rei, evit rei,
rei rei, rei,
Evit rei da Jezuz
Ar Roue glorios.

Gwragez, dilhad ha boued ganto a zigouez
d'o zo, evit o c'hannig da Vari, gant pep a
gomz karanteuz.

An *Tri Roue*, karget a brofou, a zeu eus an
tu dehou d'al leur-choari : Eun el a ro urz
d'ezo kemeret eun hent all evit dizrei d'ar gwer-
hep mont da wet Herodez. Neuz an *Tri
Roue* a ya er maez diouz an... tu kleiz !

Herodez a ro urz d'e soudarded da laza holl
bugaligoù Bethlem, en o zouez e vab. Magerez
herman a bed Herodez da lezel e vuhez gantan.
Met ar Roue fallakr a zo didruet.

Ar Vageraz a youc'h d'ezan : « C'hoi a vo
daonet da viken ! Hag e wder Paol Gornok
hag e ziaoulou prest da lammat war Herodez.
Setu an *Ankou* :

— Me a zo daonet evit an eternite ! a youc'h
Herodez gant dissep.

An diaoulou war urz Paol Gornok a lamm
warnan. Chadenet eo ha siliget en Ifern.

Ar Famih Santel a zistro da Bethlem : An
holl c'hoarieren a deu neuze war al leurenn
evit kana eur c'hantik en enor d'ar Mabig
Jezuz, da gloza ar c'hoariadeg.

Eugène ROPARZ hag
HERRY CAOUISSIN.

**LA PASTORALE DE POULLAUOENN
(extraits)**

Il y a cinquante ans environ, cette Pastorale, était jouée avec magnificence, par 60 chanteurs et chanteuses qui n'avaient pas leur pareil, tous de Poullauenn, bien entendu. Voici quelques extraits de ce mystère breton de Noël :

La scène est vide. On entend la voix du *Vieux Père Eternel* chantant :

Viens ici Gabriel — Dépêche-toi de te pré-
parer — A descendre sur la Terre — Parmi mes
anges je t'ai choisi — Pour annoncer le Mystère
de la Rédemption du Monde.

L'ange Gabriel descend et fait l'Annonce à
Marie, qui stupéfaite l'interroge :

Marie : Qui êtes-vous donc, et de quel lieu ?
— Je suis grandement étonnée — D'entendre
votre langage — Je ne suis point accoutumée —
D'entendre de tels gens — Ni d'être abordée
par un pareil salut.

Gabriel : — Je suis descendu du Ciel — Pour
annoncer que vous avez été choisie — Pour
être la Mère du Sauveur du Monde.

Marie : — Comment me faire mère ? J'ai
promis — A Dieu l'Eternel, mon corps et ma
virginité — Cela est depuis longtemps arrêté
dans mon cœur — Avec le congé de mon époux
et sa permission.

L'enfant Jésus est né. Les Anges chantent
le *Gloria*. Les bergers dorment dans la cam-
pagne. Un ange frappe sur l'épaule de l'un
d'eux pour le réveiller :

Lève-toi, réveille-toi, mon ami, ne reste pas
endormi — Viens voir Jésus nouvellement né —
A Bethlem dans une pauvre auge — Sur une
petite paille de foin, se trouve ton Créateur.

Mais le Berger fait le « petit-mort » : « Oh,
j'ai envie de dormir et je dois rester... »

Enfin il obéit à l'ange et appelle ses compa-
gnons. Tous sont émerveillés par la lumière
resplendissante de la nuit et les chants des
anges.

Joyeux ils dansent en agitant leurs bâtons :

Partout j'entends des musiques. Ecoute Colin,
quelle belle mélodie se répand dans la campagne
— C'est chose extraordinaire que jamais homme
ne vit encore !

Entre un autre berger. On lui chante :

Voici le grand Olier — Le plus grand et le
plus sot — Qui pour commencer ne sait rien —
Il est capable de s'instruire. Son avis vaut bien
le nôtre.

La crèche : Les bergers offrent à l'Enfant-
Jésus leurs moutons comme présents en dansant
et en chantant toujours. A leur suite les pèlerins,
chantant et dansant aussi, une ritournelle mi-
bretonne, mi-française :

Voici le Jour de la Naissance — *Eus Mab
Doue* (du Fils de Dieu) — En signe de reconnais-
sance — *Barz ar c'hontre* (dans la contrée) —
Chantons un air mélodieux — *Kantikou neve*
(des cantiques nouveaux).

Puis ils exécutent une danse connue de tous

nos cercles celtiques ; celle des Bergers — ou
passépié — de Poullauenn :

Quand naquit le Fils Jésus
Le Roi glorieux
Ce jour-là fut solennel
Que de joie aussi.
N'était ni petit ni grand
Qui n'apporta son présent.
Pour donner, pour donner, pour donner.
Donner, donner, donner,
Pour donner à Jésus
Le Roi glorieux.

Des femmes d'alentour offrent ensuite à
Marie, avec chacune un petit mot tendre, vête-
ments et nourriture.

Les Trois Rois, chargés de cadeaux, entrent
par le côté droit de la scène. Un ange leur don-
nera l'ordre de prendre une autre route pour
rentrer afin d'éviter Herodez. Les Trois Rois
sortent alors par la gauche.

Herodez ordonne à ses soldats de tuer tous
les petits enfants de Bethlem, parmi eux son
fils. La nourrice surgit et supplie Herodez de
laisser la vie à son fils. Mais le Mauvais Roi
est sans pitié. La nourrice hurle alors :

— Dammé vous serez pour toujours !
Et l'on voit Paol Le Cornu avec ses Diables
prêt à bondir sur Herodez.

Puis voici l'Ankou (La mort) :

— Je suis damné pour l'éternité ! hurle Herodez
de désespoir.

Les diables, sur l'ordre du Cornu, se jettent
sur lui, l'enchaînent, et l'entraînent dans l'Enfer.
La Sainte Famille est de retour à Bethlem.
Tous les acteurs reviennent en scène et chantent
un cantique final en l'honneur de l'Enfant Dieu.

BRETONS !

Apprenez votre langue.

Rien de plus facile.
Pour cela, suivez

« SKOL DRE LIZER »
(cours de breton
par correspondance.)

Plus de 200 élèves en 1967.
Méthodes modernes, faciles,
agréables, enregistrées sur
disque.

COURS GRATUITS
(sauf l'achat des livres et des disques.)
Peuvent préparer à l'option bretonne
du baccalauréat.

Pour tous renseignements, écrire à :

V. Séité, Béthanie, 64-Ciboure.
(Joindre une enveloppe pour la
réponse.)

**DOAREOU -
LAVAR AR VRETONN...
EXPRESSIONS BRETONNES
IMAGES
(suite)**

Une nouvelle série d'expressions recueillies
par l'abbé Y.-V. Perrot de la bouche de l'abbé
J.-P. Peron, recteur de Saint-Nic :

— *E ven vihan war e gein* (son petit tas sur le
dos) : se dit d'un homme bossu, voûté.

— *Pebez soumbenn manoner* (quelle soupe
de maçon) : se dit d'une soupe épaisse.

— *Digraget evel eur yar gloch* : se dit de
quelqu'un qui est toujours surpris et regarde
avec de grands yeux.

— *Rampet evel eur gilhor* : se dit de quelqu'un
qui se tient sur ses jambes écartées.

— *Dour rouz a deu dioutan* (il découle de
lui de l'eau rouge) : il transpire. Dour rouz :
la sueur.

— *Gloa kemener a ra* (il fait de la pluie de
tailleur) : il tombe une pluie fine et douce.

— *Gloa stock* : se dit d'une pluie qui tombe
avec violence.

— *Chef a zo er vein* : des veines dans la
pierre (Yves Prigent, *Saint-Vougay*).

— *El lec'h ma vez zioula an douer*, e vez
douma en c'hen : là où l'eau est la plus silen-
cieuse, la source est la plus profonde.

Enfin, si *Madagascar* c'est du malgache, c'est
aussi du breton... pour désigner votre PERMIS
DE CONDUIRE : Mat da gas kar ! C'est à
dire : Bon (un) pour conduire une voiture !

Dans notre prochain numéro :
**LES DECLARATIONS
D'AMOUR EN BRETON !**

KANERIEG NEDELEG HA KALANNA

E Kerne-Uhel, da Nedeleg ha dreist holl epad
nos diweza ar bloaz kanerien yaouank az se
daou-ha-daou d'eur geriadenn d'eben, hag e
c'houllment war dreuzou an ti an aotre da
gana :

Ma d'oc'h kontant ni a gano,
Ha ma n'oc'h ket, ni a davo.

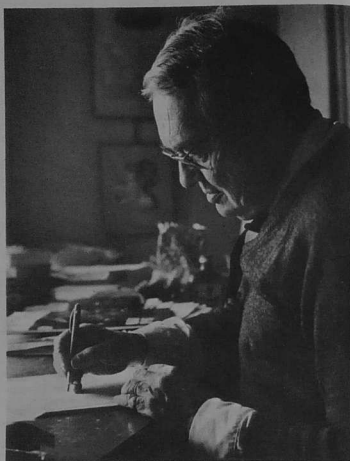
Hag e ziskleriet dre o c'hant :
Ni zo daou paourkac' kaner,
Deuz hennoz da bourmen,
Vit enoriñ Mabig Jezuz
Hervez al lezenn ansien.

Goude beza kanet mat, e vont degemeret
laouen e korn an oaled, hag e c'hinnigont o
hetou d'an tieger a-bez, atao en eur gana :

Eur bloavez mat a hetomp d'oc'h,
Eur bloavez mat digant Doue
Ar baradoz fin ho pubez,
Mar d'eo-se bolontez Doue.

JIM SEVELLEC

LES COLORIS DE BREST



Mathias Tugores

A la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, le tourisme naissant, en Bretagne, arrache à l'inconnu quelques sites privilégiés : Pont-Aven, Camaret qui s'érige en citadelle de l'art et de la culture. Des gens de théâtre, des lettres viennent y vivre : André Antoine, créateur du théâtre libre, Georges-Gustave Toudouze, Saint-Pol Roux, président de l'Académie Mallarmé, et une « tribu » de peintres qu'attire la luminosité remarquable de cette « baie de Naples ».

C'est dans ce milieu bohème que naît, en janvier 1897, Jim-Eugène Sevellec. Dès qu'il « commence à savoir regarder », il s'émerveille des scènes de la mer, du vieux port que hantent ces « loups de mer » aux yeux immensément profonds. « Tout jeune, les images de la mer avaient déjà attiré mon regard », et le spectacle des peintres sur le quai polarise toute son attention : « A la vue des tubes de peinture, je me sentais comme un chien en chasse. » Son assiduité, son intérêt lui valent

très vite les sympathies : il participe en témoin passionné à l'élaboration des œuvres de ces peintres qui deviendront ses amis : Charles Cottet, Pierre Vaillant, Ricardo Flores, caricaturiste et peintre laborieux, Thérèse Clément, Louis-Robert Antral, alors président du comité d'expositions d'art français à l'étranger, Désiré Lucas...

LE PEINTRE DE LA MER

Le jeu des vagues, le spectacle de la mer le long des côtes, l'odeur des vases, l'entre-lacs des longues lamières, la côte fouillée par l'incessante érosion marine, n'ont cessé depuis plus d'un demi-siècle d'inspirer la même émotion, la même passion, et il est sans conteste une qualification dont on ne peut le priver : « Sevellec, le peintre de la Mer ».

Parce qu'à ces marins aux yeux noyés, l'univers du peintre est envahi par la mer : et il n'est pas jusqu'aux paysages « terriens » dont les tonalités n'évoquent la respiration marine. Si, au commencement des hostilités de la première guerre mondiale, le jeune Sevellec — alors âgé de dix-sept ans — accepte l'émigration à Paris : « Les écoles des Beaux-Arts étaient fermées, il fallait bien que je gagne ma vie, et c'était l'occasion pour moi de fréquenter les ateliers de peintre... », ce n'est que pour la retrouver avec un œil nouveau, une passion plus fervente. « De retour en Bretagne, je fus séduit par la côte pittoresque et vieille marine de Brest. Quand je peignais une de ses vieilles rues, je voulais que ça sente la marine à plein nez... Alors que j'étais secrétaire des Artistes français, puis des Indépendants, lorsque j'envoyais mes toiles à Paris, j'envoyais à chaque fois au moins une toile de Brest... Je suis, avec mon ami Pierre Peron, un des peintres ayant le plus peint Brest. »

Brest, la Bretagne en général, constituent à elles seules la base presque totale de l'inspiration : « C'est tellement beau, c'est tellement plein de sujets, c'est tellement plein d'enseignements. » Mais, c'est vers Camaret, que l'on peut ériger en Ecole puisque s'y réunissent et s'y influencent des talents tels que Woodward, Vuillemin, Agnello et, bien sûr, Sevellec lui-même, c'est vers cette luminosité de la « baie de Naples » que l'« ancien baigneur des Ponts et Chaussées » (P. Mac Orian) revient avec le plus de fidélité. C'est ce « portrait de la lumière », ce « quelque chose de doux, de transparent » dont il est tellement empreint jusqu'à ne plus pouvoir en prendre conscience, que l'on retrouve dans toutes ses toiles.

COULEURS TENDRES ET DILUÉES

Qu'il peigne la mer le long de la côte, les villages nichés entre les boscs, les bateaux inertes sur le sable, les vieilles ruelles, la touche est la même : large, tourmentée. Qu'il peigne la terre, le ciel, les transparences s'y noient le sujet n'est plus qu'un prétexte, la présence humaine impersonnelle. Cette communion de la lumière et de la matière se traduit en couleurs tendres, diluées. C'est une ouverture sur la vie au travers de laquelle on y sent l'air vibrer.

Admirateur des Impressionnistes : « Je voue à Cézanne un intérêt particulier parce qu'il a su découvrir la lumière avant le sujet », Sevellec réagit — peut-être sans qu'il s'en doute — contre ce que les Fauves ont appelé la médiocrité de la sensation directe. « Je ne prends sur la nature que l'essentiel, me contentant, plus tard, en atelier, de réintroduire dans la peinture la juste composition, le rythme, l'intelligence et la pensée... Il m'est arrivé de recréer uniquement en intérieur des visions que j'avais eues et qui m'avaient marqué. »

« La peinture abstraite ? Je n'en pense aucun mal. Un jour, lassé de chercher les sujets, on se dit : on va chercher autre chose... »

Sans pour autant se lasser de la transposition classique du sujet, Sevellec s'est essayé à la transposition abstraite... avec bonheur.

IL APPARTIENT A BREST

Homme « dispersé », selon l'acception de Montaigne, sa curiosité artistique l'a amené au contact des formes multiples de l'art. Les années trente voient ses activités décupler : il est simultanément peintre officiel de la Marine,



Mathias Tugores

La dernière main : la juste composition, le rythme, l'intelligence et la pensée...

Vieille rue de Quimper : je fus séduit par le côté pittoresque.



Mathias Tugores

exposant de talent, collaborateur à l'Illustration, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Brest, sculpteur en céramique, en bois : à l'exposition de 1937, des meubles de lui figurent au pavillon de la Bretagne, également décorateur mural, graveur... Sa passion de longue date pour l'histoire locale lui vaut, à l'instigation de la municipalité de Brest, d'être le fondateur du musée de la Tour-Tanguy — ancienne bastille de Quilbignon — où six siècles d'histoire s'affrontent, représentés par une iconographie importante. Son intérêt du passé de ce vieux Brest qui n'est plus, s'est matérialisé en une Histoire de Brest illustrée conjointement avec l'un de ses fils.

Artiste passionné par son art, il poursuit, à soixante et onze ans, une œuvre toujours renouvelée, toujours vibrante : « J'expose tous les quatre à cinq ans à Brest. Dernièrement, j'ai présenté des ensembles à Lille, Perpignan, et je prépare une exposition, très importante, de 80 toiles, en Angleterre vers mars-avril. Les toiles seront présentées d'abord à Plymouth, puis dans les principaux ports du sud de l'Angleterre. »

Gageons que l'œuvre de Jim Sevellec y trouvera un écho enthousiaste. ■■

LE LIVRE DU MOIS

LES AMANTS DE ST-GUÉNOLE

L'auteur. — Michel Planchon est ingénieur agronome. Il a dirigé un domaine en France puis en Afrique du Nord. Pendant la guerre, comme beaucoup de Français maghrébins, il s'est engagé dans un régiment de spahis pour faire les campagnes de Tunisie, d'Italie et d'Allemagne. C'est un auteur qui construit dans une solitude fière, une œuvre durable. Nous avions remarqué son premier livre, Compagnons de silence, paru en 1957. Il s'agissait d'un récit méticuleux sur les travaux et les jours dans un lointain domaine. La mémoire jouait un grand rôle dans ces géorgiques auxquelles quelques-uns avaient trouvé un ton proustien.



Le roman. — Luc et Maïté, un couple de jeunes colons d'Algérie, se sont installés aux marches de Bretagne, dans la région de Châteaubriant. Ils remettent en culture une ferme abandonnée avec l'aide d'un ménage kabyste qui a voulu les suivre dans leur exode. C'est un exode tragique. Maïté, une belle femme violente, ne pardonne pas à son mari

d'avoir vendu leur domaine algérien. Elle interprète cette vente et cet exil comme une désertion. Luc avait ses raisons. Il se devait de sauver quelque chose du désastre. On voit alors le couple se détruire lentement derrière les murs d'une incompréhension mutuelle. Pour ces êtres du soleil, la Bretagne est une sorte de tombeau où chacun agonise dans sa solitude. Luc s'adonne aux travaux de la culture et de l'élevage avec une énergie d'autant plus farouche qu'il sait ne devoir trouver chez lui qu'une épouse étrangère. Il s'agit en somme de la description du drame qu'entraînent dans un foyer d'Européens les péripéties de la décolonisation. Quelle peut en être l'issue? L'amour semble être le plus fort. Les avatars de l'histoire ne le consumeront pas tout à fait. A l'occasion d'un voyage à Saint-Guénéolé, les mains de l'époux et de l'épouse seront à nouveau des mains d'amants.

Ce que j'en pense. — Personnellement, je considère Les Amants de Saint-Guénéolé comme l'un des meilleurs romans de la rentrée littéraire. L'évocation de la terre d'Algérie et du bonheur sensuel qui habitait ses colons modestes et courageux est presque toujours magnifique. Peu importent les considérations politiques. Il faut aller au-delà. Ce roman, si révolté soit-il, est un roman vrai. C'est une qualité rare.

Cela oscille entre la mélancolie et la fureur. A la tristesse grave des pays de Bretagne répond le lyrisme exalté de la terre d'Algérie. L'histoire n'a pas de pitié : elle incendie les bies plantés, elle massacre des hommes, elle divise des amants. Michel Planchon exprime tout cela avec un art qui va de la méditation pour ainsi dire liturgique à l'apostrophe la plus âpre.

Un ménage qui se défait : c'est une intrigue banale direz-vous. Peu importe l'intrigue. Michel Planchon sait lui donner une mesure tragique qui ne laisse pas le lecteur en repos. L'analyse du déchirement entre Luc et Maïté, si lente soit-elle, si minutieuse, est menée avec une conscience et une science exceptionnelles. On se prend de sympathie pour ces héros. On désire, autant que l'auteur lui-même, qu'ils se rejoignent et qu'ils retrouvent la passion qu'ils avaient connue nîgréée dans l'accord parfait de la terre et de la mer.

La nature a gardé dans cette œuvre tous ses droits. Il ne s'agit pas d'un décor. La nature est au centre du drame humain qui nous est conté. La terre saigne dans les cœurs. C'est elle qui réunit puis divise les esprits. C'est elle l'amante, l'autre... C'est elle qui, à la fin, préside aux prémices de la réconciliation.

C'est un beau livre. On le goûte en le lisant sans se presser. Cette œuvre a la patience des grandes germinations dans le secret des terres. Elle devrait séduire les jurés des prix de cette saison. Je parle des jurés qui ont gardé le goût des âmes blessées. Dieu fasse qu'il en reste encore quelques-uns.

(Ed. Gallimard, 380 pages, 18 francs.) ■■

ROMAN

LE SÉMINARISTE

Le prêtre est un héros familier de la littérature française. Le séminariste attire moins nos romanciers, hormis les auteurs d'une certaine littérature anticléricale. Yvonne Chauffin a voulu combler cette lacune en livrant aujourd'hui au public l'histoire d'un séminariste de Bretagne.

Les Kerdouarech font partie de cette petite aristocratie finistérienne qui, de génération en génération, s'ingénie à restaurer des manoirs avec les solides, assez maigres, que leur laissent les chefs de famille, officiers et marins de l'armée française. Georges, le seul garçon du clan, refuse d'obéir à cette tradition. Il désire entrer au séminaire après le choc intime que lui cause le décès de son grand-père — un général en retraite. Il a dû assister à tous les rites atroces que la mort entraîne dans les familles catholiques. Il bute contre l'absurdité d'une vie qui n'aurait point Dieu pour centre. Sa générosité naturelle s'entoure toutefois de quelque prudence. Avant de faire le grand pas et de franchir les portes du séminaire de Quimper, il réfléchit longuement et sollicite des conseils. Après une maladie où il a pu tout à loisir approfondir sa vocation — ou moins le pense-t-il — sa décision est prise.

Entré au séminaire, Georges de Kerdouarech découvre aussi que sa vocation a été marquée par ce que l'auteur appelle joliment « la théologie de l'épouvante ». L'obsession de la mort, certaines inclinations jansénistes ne préparent pas à un apostolat serein. Survient une crise morale qui prend tout son sens à la suite d'une réception au manoir familial. Georges s'enfuit, ce soir-là, en joyeuse compagnie et provoque, dans l'ivresse et le dégoût, quelque jupon qui s'offre...

Revenu au séminaire, il fait part de son trouble et de son angoisse à son directeur de conscience. Celui-ci l'invite à ne pas dramatiser ses doutes et ses faiblesses. Avant d'abandonner toute idée de prêtrise, Georges serait avisé de sonder réellement sa vocation en abandonnant momentanément le séminaire de Quimper pour suivre une licence à la Sorbonne. C'est sur cette recommandation que s'achève le livre.

Le roman d'Yvonne Chauffin affronte les préoccupations religieuses des nouveaux

temps aux attitudes psychologiques des milieux traditionnels. On sait avec quelle acuité la réforme des séminaires a été posée à la suite de la « mise à jour » ouverte par Vatican II. Yvonne Chauffin s'est précipitée dans ces chemins défrichés. C'est ce qui fait en même temps l'intérêt de son ouvrage et ses limites : tout cela ressort un peu trop du journalisme. Son roman est un feuilleté bien bâti sur une matière qui aurait pu prêter à des développements moins attendus et à une invention romanesque plus marquée. L'œuvre reste solide et généreuse. Je ne doute pas qu'elle rencontre le succès qu'elle mérite.

Il va de soi que les Bretons trouveront un intérêt particulier à suivre ce séminariste dans une région qui leur est chère et dans un contexte social qui ne leur est pas inconnu. Quelques belles descriptions ajoutent encore à leur plaisir. Ils se souviendront qu'Yvonne Chauffin habite non loin de Quimper et qu'elle connaît parfaitement les lieux, les êtres et les situations dont elle parle.

X. G. (Ed. Plon, 250 pages.) ■■

LA VOILE TENDUE

C'est le dernier roman d'Henri Queffelec. Jacques Sirbin, le Cauchois, dans les derniers jours de la débâcle française de 1940 gagne l'Angleterre et s'engage dans les Forces navales françaises libres. La ferveur patriotique a rendu à la mer le garçon qui s'obstinait à la fuir. Pour cette âme jeune et brûlante, ce qui pouvait n'être qu'un amour de rencontre devient, avec la libération de la France, qu'il faut assurer, la grande raison de vivre. Il épousera Margaret Simms, la petite fiancée de guerre, dès la paix revendra.

Autant en emporte le vent de la mer. Ils sont là, libération, armistice, mais ils n'ont pas le visage que Jacques leur prêtait dans son exil. Au milieu des ruines matérielles et morales de son pays (Jeannette, son premier amour, a disparu sur les chemins de la déportation et la maison de Rennet a été démolie), il se trouve désaxé et l'Angleterre, par contre-coup, lui apparaît comme sa vraie patrie, dans laquelle il doit retourner vivre. Mais lorsque Margaret lui rend sa parole et qu'en principe il l'accompagne son père, comme quatrième officier, dans un voyage à la Grande Pêche... le bateau mazouté à

Brixham, il profitera de l'escalpe pour se sauver... Mais son père a lu en lui, et par une vieille ruse classique le garde à bord. Jacques se réveille en mer, au large de Lizard. Il accepte l'événement... Au moins pour la durée du voyage; et de toute manière il appartient à la mer et à ses hommes. (Presses de la Cité. Collection « Romans ». 310 pages.) ■■

HISTOIRE

COMLOTS POUR UNE RÉPUBLIQUE BRETONNE

La Bretagne avait été indépendante pendant plusieurs siècles; elle avait pu pendant plus de deux cents ans, conserver son autonomie à l'intérieur du royaume de France.



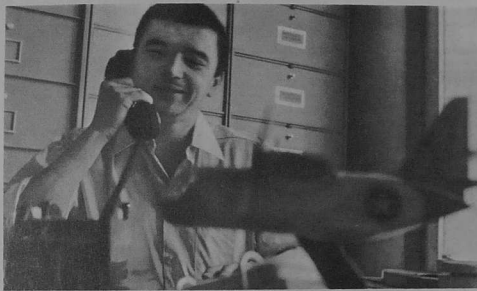
RONAN CAERLEON COMLOTS POUR UNE RÉPUBLIQUE BRETONNE LESSEURS SECRETS DE L'AUTODIRIGEMENT BRETON... (Text on cover describing the book's content about Breton independence and historical events.)

Ronan Caerleon, en Breton inflexible, a balayé toutes les réticences et renversé le tabou. Il publie aujourd'hui la relation passionnante et passionnée du nationalisme breton, modéré ou pas, depuis les velléités de révolte de l'armée bretonne rassemblée

en 1870 au camp de Collie sous les ordres du général de Keratry, jusqu'aux tentatives séparatistes de certaines personnalités du Mouvement, pendant la guerre de 1940-1945. Tout y est. Les idées, les personnes, la presse, les clans, le sang et les larmes. Le livre est riche d'anecdotes et de précisions inédites touchant surtout la période folle et tragique de l'occupation allemande. Aussi bien, est-ce le XX^e siècle qui retient le plus longuement Ronan Caerleon. On voit alors la tendance modérée, majoritaire, se séparer de la tendance qu'il faut bien appeler fasciste représentée par Mordret et Lalné. Le rôle de Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon, est mis en lumière d'une manière assez nette. Il apparaît que l'évolution autonomiste de ce grand esprit ait été traumatisée par les erreurs de ceux qui s'imaginent qu'une victoire des armes hitlériennes allait sauver la patrie bretonne de la dispersion et de la mort. La fin du livre nous fait voir concrètement la répression sauvage dont furent victimes tous les autonomistes quels qu'ils fussent. La terreur s'abattit sans discernement sur tout ce qui avait couleur de noir et blanc. Que faut-il penser de cet ouvrage? Ceci d'abord : ce livre devait être écrit. Le silence méprisant ou faussement pudique qui a entouré l'événement autonomiste devait être rompu. Il est bon qu'il l'ait été par un Breton aussi convaincu que Ronan Caerleon. Son ouvrage se lit du reste comme un roman policier de la meilleure école. Mais deux réserves doivent être faites quant au fond : des masses bretonnes à l'indire des thèses extrémistes ne sont pas suffisamment marquées. D'autre part, Ronan Caerleon fait trop qu'il a toutes les opinions et à toutes les initiatives qu'elles fussent. Le label breton lui paraît une justification suffisante. Nous pensons quant à nous que la sympathie ne doit pas ôter tout esprit critique et que certains séparatistes, peut-être de bonne foi, par leur sympathie pour l'abominable régime nazi ont agi contre la cause même qu'ils prétendaient défendre et que ce fut là, une faute à la fois morale et politique. La Bretagne a payé cher cette erreur tragique que ses adversaires ont su exploiter à fond. Il reste qu'il faut lire cet ouvrage, fort bien documenté, écrit avec une belle ferveur et illustré d'une iconographie exceptionnelle. Il faut lire cet ouvrage pour connaître jusqu'à quel point nos compatriotes ont su se dévouer pour leur pays. Pour savoir aussi, selon une formule à la mode, jusqu'où il ne faut pas aller trop loin... X. G. (Ed. de la Table Ronde, 380 pages, 27,75 F.) ■■

JEAN-PIERRE CHAPEL :

« JE SUIS VOTRE INVITÉ »



Jeu, dynamique, et plein d'allant, Jean-Pierre Chapel nous reçoit dans un de ces bureaux encombrés du *Journal télévisé*, qu'il partage avec trois collègues, dont François de Closet, avec qui il collabore particulièrement. Spontanément, son sourire met à l'aise, engage le dialogue :

— Je m'apprette à partir pour notre chère Bretagne, à Dinard, l'air du large, la mer, rien de plus vivifiant pour remettre en forme un Breton !

Breton, il l'est par son physique de taille moyenne, mais au solide profil de Léonard. Né de grand-père et père saint-politain et de mère rennaise, son regard aigu semble fait pour être une vigie fouillant la haute mer. Il eût été à sa place avec nos fougueux corsaires.

— Mon grand-père était naturellement bretonnant. Mon père, élève au Kreisker de Saint-Pol-de-Léon dans les années vingt, souffrit de cette période du « symbole » où tout petit Breton parlant « pendant la classe » sa langue maternelle, était brimé.

M. Chapel père exerça les fonctions de préfet, de département en département (dont le Finistère).

— Ainsi, nous dit Jean-Pierre Chapel, je vins au monde à Ancoenis, et j'ai fait toutes mes études au lycée de Quimper.

La mer l'attirait... Cependant les événements

lui firent mettre le cap sur le journalisme. Et ce métier, il l'aime quelles qu'en soient les faces : après avoir été quatre ans à Europe 1, il vint à la Télévision Française. Il sait les exigences du public.

« JE SUIS UN INVITÉ »

— Vous vous présentez chez les gens à 13 heures, à 20 heures, mais vous êtes un invité. Car si le téléspectateur n'avait pas tourné ce bouton magique, vous resteriez dans le monde des ondes. Dès lors que vous êtes invité, vous vous devez de sourire à tous, d'être élégant, simple dans vos explications, car le public aime et doit bien comprendre.

Jean-Pierre Chapel, dans son rôle de présentateur du *Journal télévisé*, s'efforce d'être aussi clair que possible et avec François de Closet, il réalise des maquettes, des explications visuelles, de telle sorte que l'électricien, le mécanicien, le bricoleur éclairé, saisissent l'explication, que ce soit à propos du Cosmos, du Concorde ou de tel bathyscaphe.

— Les téléspectateurs vous écrient-ils ?

— Et comment ! Je reçois un abondant courrier, qui prouve bien que chaque téléspectateur se considère comme... de la famille, et m'écrit. Toutes ces lettres sont franches : content ou pas content ! Tantôt c'est un mécanicien qui trouve illogique telle explication, et discute,

pinoche, prouve et attend ma réponse... Telle fillette de cinq ans qui m'envoie un dessin fort bien exécuté d'une fusée, ayant pour astronaute... une grenouille ! Regardez : la voilà au mur ! Et les parents qui commentent l'influence de la TV sur la nouvelle génération.

— On me gronde, on me flatte, on me donne rendez-vous à la sortie de la grand-messe, on d'heure de sports ne soit pas enlevé du programme du *Journal télévisé*, car les reproches pleuvent sur cet invité qui se « permet » de priver ses amis de tout leur plaisir. Mais revenons au pays.

— Qui j'aime la nature et les bêtes, mais la mer par-dessus tout, sauf la Méditerranée : elle est trop stagnante. Elle ne convient pas à mon tempérament actif. Il me faut l'Atlantique ou la Manche.

— Et c'est à Dinard que J.-P. Chapel pratique son sport favori : la plongée sous-marine. Il aime les émotions fortes : il les retrouve davantage dans l'aéronautique, le parachutisme, et le ski ! La petite flamme de ses yeux est plus aiguë, quand il en parle en spécialiste passionné. Comme nous parlons de folklore, notre sympathique présentateur nous dit :

BOTREL EST MON COUSIN...

— A la mode de Bretagne, je suis apparenté à Théodore Botrel. Mais à mon vif regret, ma jeunesse mouvementée ne m'a pas permis de participer à des groupes folkloriques. Tout de même, je garde parmi mes beaux souvenirs bretons, les Pardons, dont celui de Sainte-Anne-la-Palud et la célèbre, exaltante et combien sportive, Troménie de Looronan. J'ai fait, soit dit en passant, un reportage sur les fêtes de Comouailles, à l'Île de Watt.

— Quels auteurs, écrivains bretons aimez-vous ?

— D'abord le délicieux Paul Féval et le fantastique Jules Verne ont enchanté mon enfance. Et parmi mes préférés actuels, Vercel et Quéfélec, deux écrivains de la Mer. Je n'oublie pas non plus Anatole Le Braz, avec son *Gardien du Feu*, ses *Pâques d'Islande* et sa célèbre *Légende de la Mort* ! Également Le Goffic, Jean-Pierre Calloch, ce barde de la Mer, ne m'est pas non plus inconnu.

— Et vos héros bretons ?

— Chacun m'intéresse par sa personnalité si diverse, que ce soit Du Guesclin, Cadoudal, Surcouf...

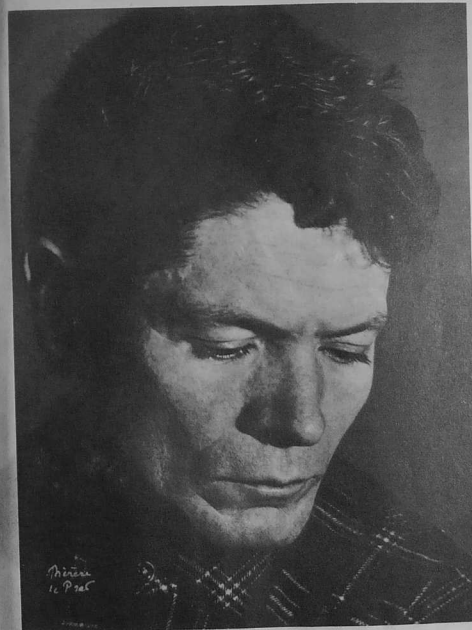
— Et Anne de Bretagne ?

— Mon avis ? Plus malin politique que bien des politiciens.

— Encore une question : dans vos reportages à l'étranger, rencontrez-vous des Bretons ?

— Partout ! A la Guyane, au Mozambique, au Canada où je pars cet automne. ■■

UN HOMME DANS LA VILLE



ALAIN CUNY

L'homme est exactement semblable au portrait qu'on peut se faire de lui à travers de ses personnages de films ou de pièces. Le décor dans lequel il vit également. Il me reçoit très simplement. La matinée est fort peu avancée, et l'acteur est drapé dans une robe de chambre mauve. Les pieds nus dans ses chaussures d'intérieur, fumant tranquillement sa pipe.

Il commence par me poser des questions sur « Bretagne-Magazine » et paraît réellement heureux de l'existence de la revue (merci ! j'en profite pour lui demander de me parler de la Bretagne).

— Je suis, en effet, bien né à Saint-Malo, en 1913. Mon père était Breton, c'était un avocat ; ma mère était Normande, d'origine irlandaise. C'est dans le pays de ma mère, à Saint-Lô, que j'ai passé mon enfance. Mais j'ai toujours gardé un petit pied-à-terre à Saint-Malo. Je m'y rends quand l'envie m'en prend, et cela arrive fréquemment. J'ai encore beaucoup de famille dans plusieurs régions de Bretagne : à Rennes, Dinan et Saint-Malo, bien sûr.

Il a une voix admirable, d'autant plus que ses « effets » n'en sont pas. Il ne saurait tout bêtement pas s'exprimer autrement...

UN JOUR, PAR HASARD...

— Mes études terminées, je suis entré aux Beaux-Arts, à Paris. Avant cela, peut-être trouveriez-vous l'histoire amusante. J'avais déjà derrière moi une carrière d'affichiste : à quatorze ans je dessinais de grands portraits de la chanteuse espagnole Raquel Meller, comme le font les collégiens lorsqu'ils rêvent à une femme célèbre... Des amis décidèrent de les montrer à la chanteuse qui en fit immédiatement tirer plusieurs séries d'affiches ! Par la suite, j'eus plus de commandes des firmes de cinéma que je n'en pouvais fournir...

Il se lève et se dirige vers une armoire d'où il sort un respectable paquet d'affiches empilées. Il les déploie et les étale par terre. De nombreux titres, de Fayder, Pabst, Epstein, Cavallanti, sont devenus depuis des grands classiques du cinéma. Naturellement, le dessin porte la facture des années trente, mais chacun a le style, la « marque » de son auteur. La plupart sont excellents.

— A cette époque, je m'occupais également de décoration et d'architecture. De peinture ? Oui, j'en ai toujours fait, mais malheureusement, je ne peins presque plus maintenant. Voulez-vous prendre un whisky ? Voilà le genre d'offre que je ne refuserai jamais, même en d'aussi petites heures... De mon côté, je suis heureux de dépanner momentanément mon hôte en « Galoises ». Il a oublié de s'en approvisionner la veille au soir en rentrant et il tire quelques bouffées avant de poursuivre.

— Après mon service militaire, je n'envieais plus de poursuivre le dessin. Je traversais une période de malaise, de vide. J'étais on ne peut plus « disponible ». Un jour, par hasard, j'ai accompagné une amie chez Dullin où elle prenait des cours. Dullin m'a pris pour un nouvel élève et m'a sur-le-champ incité à travailler une pièce élisabéthaine... Voilà comment je suis devenu comédien.

Le hasard, pour une fois, faisait bien les choses. On connaît l'exemplaire carrière d'acteur d'Alain Cuny : d'innombrables rôles au théâtre, dans des pièces de Claudel en particulier (le fauteur que j'ai le plus joué), Shakespeare (*Macbeth*), Racine, Malaparte, Anouilh, Sartre au cinéma. **Les visiteurs du soir**, le film qui la lança. **Christ interdit**, **Notre-Dame de Paris**, **Chemises rouges**, **Les amants**, **La douce vita**, **La corruption**.

— J'ai fait aussi beaucoup de radio. Disons qu'il n'y a pratiquement pas un auteur important dont je n'aie interprété les œuvres pour la radio. Des centaines... De télévision, beaucoup moins. Oui, **Beckett**, au début de cette année, mais, pour tout vous dire, je n'apprécie pas beaucoup les conditions de travail à la télévision...

LE MONDE IGNOBLE DANS LEQUEL NOUS SOMMES PRÉCIPITÉS

Il me parle de projets auxquels il tenait et qui n'ont jamais vu le jour pour telle ou telle raison... Sa carrière est semée d'autant de ces difficiles entreprises mort-nées que de refusés vis-à-vis de toutes les complaisances.

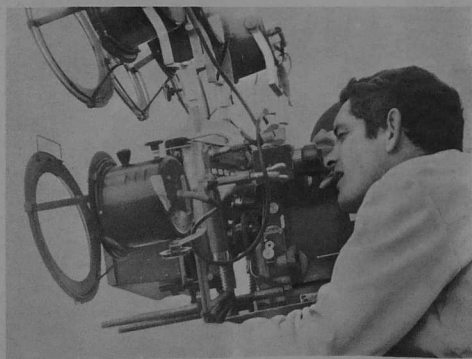
De projets sûrs, il ne manque, malgré tout, pas : repense de *Tête d'Or*, de Claudel, à l'Opéra en janvier. Un film comme réalisateur, toujours d'après une œuvre de Claudel. Ensuite, il me parle de ce qu'il aime, à bâtons rompus : ses conférences sur la langue française au Japon ou à la Faculté de Lettres de Rennes, de *L'Étrive*, de Julien Gracq (le des pages très admirables sur la Bretagne) et des hommes qu'il admire et qui étaient ses amis, l'écrivain Pierre Reverdy

qui lui fit connaître des peintres comme Braque, de Staal, Balthus, Picasso, d'Antonin Artaud (« ouï, il revient à la mode et c'est une bonne chose, l'indice d'une réaction contre ce monde ignoble dans lequel nous sommes précipités »).

Il est l'un de ces rares acteurs « en marge », un des quelques solitaires monstres sacrés du monde du spectacle français, un peu à la manière d'un Michel Simon, dans un autre genre.

Si d'aventure, il vous arrivait de croiser un soir Alain Cuny dans une rue de Paris — la chose m'était arrivée plusieurs fois avant ma visite — faites comme moi : ne bougez pas et observez les réactions des passants. Chacun le reconnaît, et on voit certaines femmes qui meurent d'envie de l'approcher pour lui parler, hâter et renoncer. Lui ne s'aperçoit de rien, il va son chemin, le regard fixé au-delà de la foule, étrangement perdu...

JACQUES DEMY GROS PLAN SUR LE BONHEUR

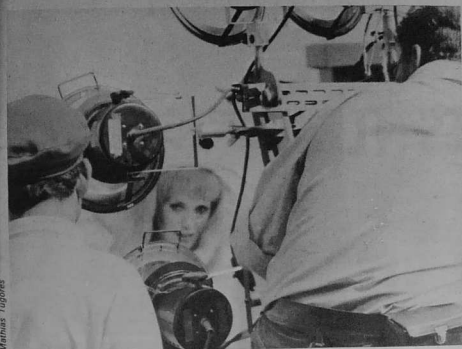


Mathias Tugores

Les rues de Rochefort, ses façades de la place Colbert, ont dansé de joie, ce printemps. Une foule nombreuse que la mémoire de Pierre Loti, natif de ce port de Charente, n'avait seulement pas réussi à émouvoir, a envahi son univers. Des familles entières sont venues, les dimanches, voir « les gens du cinéma », depuis Fours, Saintes, La Rochelle, Bordeaux même. La ville a vibré

au culte du bonheur, à l'adoration de la joie. Chacun a participé. Le maire lui-même a vu sa salle des mariages encombrée d'un amoncellement hétéroclite fait de plâtres, cloisons mobiles, instruments de musique, chaises.

Les roses, les parmes, les jaunes, les mauves, tout un univers de couleurs éclatées. A virevolté. A ému. Pendant quelques



Mathias Tugores
Au cours du tournage *Les Demoiselles de Rochefort* avec Catherine Deneuve (sur la photo) et Françoise Dorléac.

semaines la cité a vécu la magie de ce poète du bonheur : Jacques Demy, le petit garagiste de Nantes.

Les jeudis d'après-midi y sont monotones, tristes. Le long du port, s'anime le monde des gens de mer retentit l'appel du large, de l'inconnu, et pour l'enfant qu'il est le désir est trop fort ; tout au long de l'œuvre de ce conteur, le souvenir est par trop impérieux, l'ouverture sur la mer, l'inconnu s'y retrouve : Nantes, il s'en fallut de peu que ce ne soit Johannesburg, Cherbourg, Rochefort, Nice, sinistre éphémère à sa fidélité aux mers occidentales.

Adolescent, Jacques Demy se passionne pour le théâtre, la musique, le cinéma. Bresson, le premier, et ses « Dames du Bois de Boulogne », l'émeut. Sa voie est désormais tracée. Il a quatorze ans. Son entrée à l'école des Beaux-Arts, à Nantes, y marque une rencontre constructive : Bernard Evlin, qui signera ses principaux décors. Leur « complicité » se révèle vite enthousiaste.

Venu à Paris, à vingt ans, il y suit les cours de l'École Nationale de Photographie et Cinématographie. Après des débuts cahotants qui l'amènent à faire des « finaux » publicitaires, encouragé par Rouquier, il entreprend la réalisation d'un film à partir d'un scénario personnel : ce sera son premier métrage : « Le Sabotier du Val de Loire ».

Ce sera le souvenir ému d'un bonheur simple, l'exode des populations urbaines dans son val de Loire en période de guerre, la reconnaissance d'une vie bien remplie, d'un contentement intérieur. Ce « Sabotier du Val de Loire », sensible, attachant, inaugure une filmographie qui consacre Demy comme le poète du bonheur, le peintre de la joie et ce, malgré quelques dérogations :

« La Baie des Anges », où la version adulte de l'Enfer qui nous montre qu'aussi, parfois, il sait être grave. « Assez Ancien Testament », ainsi que le définit Agnès Varda : grave, jamais tragique. Sa gravité reboutée jamais à l'impasse totale, « La luxure », sketch inclus dans les « Sept péchés capitaux », « Ars », ou la lutte du Bien contre le Mal, mais, aussi, peut-être, le bonheur intérieur d'une vie simple confronté à l'exubérante richesse du Mal. A l'érosive attaque du Mal, Demy oppose, là encore, la joie.

UN CRÉATEUR SPONTANÉ

C'est un monde beau, équilibré, que Demy nous présente : une catalyse à la vie « qui n'est pas toujours drôle ». Son univers filmique se bâte à des caractères humains de tous les jours : ce peut être vous, c'est sûrement Demy lui-même, sa vie, son monde. Ses héros — mais peut-on vraiment qualifier ainsi ces êtres de chair dont les larmes ne sont rien d'autre que défaites, déceptions, fuites ? — se heurtent aux barrières du dépassement de soi-même. Ce sont des êtres humains. Tout court. Admirables dans ce qu'ils ont de beau. De méprisables.

« La Baie des Anges », réalisé en 1962, et dont le scénario, tiré de souvenirs personnels, fut écrit en trois jours, introduit une qualité à laquelle « Ars » nous avait déjà préparés, trois ans auparavant : comme Truffaut, Lelouch, Godard, Demy est un créateur spontané, mais à la spontanéité dosée, équilibrée. Cela n'empêche pas la mise en scène — et l'auteur l'attribue lui-même à son goût des Anciens — d'être admirablement mathématiquement structurée, jamais uniforme malgré l'absence de découpages, compensée, il est vrai, par un sentiment, une idée du film très profonds et très précis.

La continuité dans la réalisation — que peu de cinéastes se font une règle de suivre — libère la voie à la progression dramatique qui suit alors un ordre logique. Le film y gagne en véridité, en sincérité : l'émotion est poussée à son comble : on a vu des techniciens — « ces professionnels de l'insensibilité » — essuyer furtivement une larme, sourire de contentement, selon qu'une situation attristait ou ravissait.

ROCHEFORT A DANSE

Le mariage des couleurs — les esthètes l'auront noté — n'est pas un mariage de raison. Elles se fondent l'une dans l'autre, imperceptiblement ; elles éclatent, symboliquement, tour à tour métalliques : l'univers masculin et froid, chaudes : elles illustrent alors par les jaunes, les mauves, les parmes, l'univers sexuel féminin, apaisantes, nerveuses, provocantes.



Mathias Tugores
Jacques Demy : la continuité dans la réalisation.

La musique, signée depuis « Lola » par Michel Legrand, s'y adapte au dialogue, parfaitement, et, parfois, l'améliore, le soutient, rend l'attente, l'absence — le thème principal de ses trois derniers films — difficilement soutenable. C'est elle aussi qui, heureusement, consacre l'absence brisée, soutient l'espoir du bonheur. Elle tourbillonne, virevolte, éclate.

Rochefort a chanté, dansé pour ses « Demoiselles », ce printemps, guidé par ce maître des ballets du bonheur : Jacques Demy.

Mathias TUGORES. ■■

DES FLEURS...



PLEIN LA TÊTE

Tout en poursuivant ses explorations, il ouvre un carton d'où il extrait ses « dessins personnels » : magnifiques et monstrueux insectes, roches et pierres, bigarrees, fleurs maléfiques et mystérieuses.

Bon. Tant pis pour cet article sur le « Pape des Hippies » Alain Le Foll, souriant mais imperturbable, rapporte déjà d'autres cartons et c'est un véritable festival Le Foll dessinateur sachant-tout-faire : des centaines de maquettes pour des illustrations de livres, de magazines, d'annonces publicitaires, d'affiches, de pochettes de disques, des dessins pour des prospectus, du papier d'emballage, des programmes de théâtre, des motifs pour tissus ou porcelaines, j'en oublie...

L'UN DES PLUS ÉTONNANTS GRAPHISTES DE SA GÉNÉRATION

Il est né dans un village de la Mayenne, en 1934, « dans une maison ayant appartenu à Surcouf » son père, qui était marin, et sa mère étaient tous

ALAIN LE FOLL

affiches très maritimes... Seulement, j'ai peur de ne pas avoir assez de temps pour m'en occuper.

Les fleurs en question, tout le monde les a vues : déployées, immenses, sur les panneaux d'affichage (eau d'Evian), disséminées au hasard des pages des journaux pour des annonces publicitaires (tricot Rodier, vernis à ongles Cortex, eau de Cologne 3 F, etc.), sur des illustrations dans les magazines féminins ou dans l'extraordinaire album C'est le bouquet! (3) où l'on a la surprise de voir le Président de la République jouer à cache-cache avec un petit garçon et une petite fille derrière les

petales d'une gigantesque fraxilumblé, c'est le nom de la géante fleur le folienne.

— Au fond, tout est très simple, dit Alain Le Foll. Je pense que cela provient de mon origine celte. Je suis très attiré par l'Orient, par un certain baroque. De même, j'ai toujours été très impressionné par les tissus indiennes et par les papiers peints fleuris. Voilà pour mes fleurs. En fait, je suis tout autant porté sur le minéral et l'animal que sur le végétal!

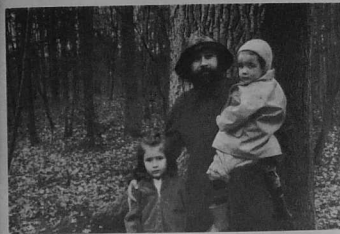
deux originaires du Sud-Finistère — il a passé son enfance chez une de ses grand-mères, près de Châteaulin.

— Là-bas, j'ai une immense famille : des tas de cousins à la mode de Bretagne! Toute ma famille paternelle parle breton et elle n'emploie que cette langue pour tout ce qui est vraiment important. Par exemple, elle ne peut se marier qu'en breton!

Il ajoute, puisqu'on parle de la Bretagne, qu'il passe ses vacances dans « un petit bled, près de

En moins de deux mois, c'est bien la centième fois que quelqu'un lui parle de ce fameux flower power (1) des Hippies et des non moins fameuses fleurs d'Alain Le Foll.

Bien sûr, il comprend parfaitement : sujet d'article en or, quelque chose comme « Alain Le Foll, pape des Hippies »! Il aimerait bien, lui comme vous, trouver le joint entre ses fleurs et celles que la flower generation porte dans les cheveux ou peintes autour du nombril... Pour tout dire, il a eu des propositions de flower posters (2) et il ne demanderait pas mieux : — Ca m'amuserait beaucoup et ça donnerait sûrement des



Dinard, où la côte est de toute beauté.

Après mes études, je suis venu à Paris, en 1949. Ça commençait mal : j'ai deux fois été refusé aux Beaux-Arts. J'ai alors fait une foule de petits métiers : ouvrier dans un atelier de décors, retourneur à l'Opéra, céramiste, décorateur. J'ai aussi mis les pieds dans le cinéma, tête de secrétaire.

Comme il l'avait toujours fait, Alain Le Foll continue à dessiner et à peindre. Mais il n'espère absolument plus faire carrière dans « l'artistique ». Par un sale matin d'hiver, il y a neuf ans, il tenta son dernier essai en se présentant avec cinq dessins sous le bras à l'agence publicitaire S.N.I.P. Il est accepté et il tient, enfin, sa chance.

Depuis, tout a été très vite. En quelques mois, il est reconnu comme l'un des plus étonnants graphistes de sa génération. On le demande partout et ses dessins surgissent de tous les côtés. Les revues internationales d'art graphique lui consacrent des pages entières. Il devient dessinateur indépendant en 1960. Il trouve alors plus de temps pour se consacrer à ses dessins personnels. Il a la joie de pouvoir exposer, avec beaucoup de succès, à Paris puis en province, en Belgique, en Suisse.

DES ANNEES DE VACHE ENRAGEE

Ces temps derniers, il vient d'accepter le poste très envié de directeur artistique des éditions Robert Delpire.

Travail passionnant qui consiste à rechercher de nouvelles formes de présentation, de graphisme, d'utilisation dans les domaines de l'édition et de la publicité. Récemment, nous nous sommes occupés des livres pour enfants.

Il rapporte de la bibliothèque une série de grandes pochettes, en outre une au hasard, La Révolution. L'intérieur est bourré de documents d'époque reproduits : affichettes, textes de lois, gravures, avis, journaux et gazettes, etc.

Il enchaîne en présentant son dernier-né, Les Indiens, un « livre-objet » dont il ne doit plus rien rester après utilisation : jeux, dessins à colorer, coffe de Sioux, affiches, puzzles, contes...

Il n'a que trente-trois ans et il présente déjà tous les signes extérieurs de la réussite. Mais il n'a pas oublié ses années de vache enragée. Au fond de lui-même, le petit Breton a gardé son âme de poète et il vit toujours au milieu des fleurs : sa terrasse en est jonchée, ses murs en sont tapissés et dans sa tête vous pouvez être sûrs de toujours trouver un énorme bouquet de fraxilumblées... ■

(1) Traduction très libre : le pouvoir aux fleurs.

(2) Affiches de fleurs.

(3) C'est le bouquet! Texte de Claude Roy, Delpire éditeur, 1964.

A LA VITESSE DU VENT

Le fils d'un cantonnier

Nul n'est prophète en son pays : alors que le Dagré Dornic est utilisé dans le monde entier, Pierre Dornic, qui lui a donné son nom, est méconnu ou oublié en Bretagne, d'où il est originaire. Il était né en 1864, à Quémeneven, dans une famille très modeste : son père était cantonnier. Pionnier de l'industrie laitière, il fit de multiples travaux sur l'acidité du lait : ses recherches sur la caséine le conduisirent à mettre au point un acidimètre, toujours utilisé, même en Amérique. Le lait titrant plus de 20° Dornic est destiné, après écrémage, à la fabrication de la caséine industrielle.

Pierre Dornic, qui mourut en 1933, repose au petit cimetière de Floaré.

Maire de père en fils

Sept des membres de la famille AUDREN de KERDREL, l'une des plus anciennes familles de LANNILIS, se sont succédés à la mairie, depuis le 1^{er} Empire à nos jours.

Trop de soleil en Bretagne

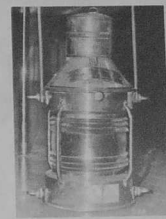
L'équipe de cinéastes de Henri-Georges CLUZOT a attendu pendant plusieurs jours à l'aéroport de GUIPavas le mauvais temps qui n'arrivait pas. Elle avait besoin de tempête sur la Bretagne, pour donner le premier tour de manivelle de son film « La Prisonnière ». Un avion se tenait prêt à les amener au-dessus de Quiberon et du Cimetière marin de CAMARET. Pendant trois jours, l'équipe a lorgné les nimbus, a guetté les stratus, et a fait les yeux doux au moindre cumulus... comme l'a chanté Brassens. La « Prisonnière » était prisonnière de la belle arrière-saison bretonne...

De Rennes à Landéda

Venant à l'appui des vestiges de voies romaines qu'on trouve dans la région de LANNILIS et LANDEDA, les monnaies romaines qu'on vient de découvrir aux environs de la Baie des Angles, attestent de la glorieuse présence des légions romaines dans la région...

Le « Message à la Mer » en Bretagne

Une protestation qui fera date : celle de la Journée bretonne « Message à la Mer ». Le souvenir des ravages du Torrey Canyon a donné le ton. A Lorient, le 1^{er} octobre dernier, toutes les plus hautes autorités civiles, religieuses, militaires tinrent à s'associer au vœu impératif de toute une population éprouvée : que cesse enfin l'odieux moutonnement des océans!



Le directeur de l'Opération « Message à la Mer », Marcel Cléban, poursuit ainsi la tâche qu'il s'est assignée.

La démonstration va se poursuivre incessamment en Méditerranée, où flore et faune marines ne sont pas non plus, hélas, à l'abri des menaces de la pollution!

Ordre des musiciens

S'étant réunis en Assemblée générale, le 24 septembre 1967, à Paris, les membres inscrits à l'Ordre des Musiciens ont décidé de créer des délégations régionales qui auront pour objet de regrouper tous les musiciens. La région Ouest-Bretagne comprend actuellement les départements suivants : Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan, Ille-et-Vilaine, Loire-Atlantique, Mayenne, Maine-et-Loire, Sarthe et Indre-et-Loire. Pour pouvoir être admis à cette association, les intéressés et les membres déjà inscrits à l'Ordre doivent s'adresser à M. Michel Drouart, 2, rue Ferdinand-de-Lessaps, 22-Saint-Brieuc, délégation régionale de l'Ordre des Musiciens.

A LA VITESSE DU VENT



la façade de la rue Saint-Vincent. L'ensemble de l'immeuble fait l'objet de travaux de restauration : pour le troisième centenaire de l'écrivain, sa maison natale aura retrouvé une nouvelle écorce.

Mystères souterrains

Il y a près du village de Kerguiniou, en Plouzévédé, une ancienne garnime transformée en terre labourable. Au milieu de cette parcelle se trouve une élévation formant dôme et appelée « Le Reunic » (petit sommet où ne pousse qu'une herbe rase) qui recèle peut-être une ancienne sépulture.

En 1938-1939, lors de l'ouverture d'un chemin, on avait découvert une quantité peu ordinaire de pierres rapportées, et aussi d'argile, peu fréquente sur les sommets.

Un fait retient l'attention des observateurs : en période sèche, le sabot des chevaux fait retentir des échos souterrains.

A peu de distance de là, à Keruzoret, selon une même orientation, les Services archéologiques de Rennes ont mis à jour, l'année dernière, un tombeau datant de l'âge de bronze, se trouvant également sous plusieurs mètres de terre et d'argile rapportées.

L'aventure d'une jambe de bois

Panique chez les dockers de Lorient. Panique encore plus grande parmi les équipes de trieuses, qui menaçaient de quitter leur poste, parce qu'elles venaient de découvrir au milieu des merlus et merluçons... une jambe de bois. On chercha en vain le propriétaire corsaire, pirate ou fibustiver, qui avait perdu sa jambe dans le poisson, mais personne n'est encore venu la réclamer.

A vingt-huit ans il dirige Audierne

Le plus jeune officier supérieur de France, dans le corps des administrateurs, est M. Jean Garand, chef du quartier d'Audierne, où il est en fonction depuis 1965. Il vient d'être nommé au grade d'administrateur principal des Affaires maritimes. M. Jean Garand est âgé de vingt-huit ans.

Des pousse-pieds sur une bouteille

M. Hervé Salaun, électricien à Quimperlé, qui pêchait des crevettes à l'écouffon, a rapporté de sa dernière pêche une... bouteille, sans ses bouchons, converti en pousse-pieds.

On savait que ces coquillages se fixent sur les morceaux de bois flottants, mais on ignorait qu'ils puissent choisir de s'installer sur une bouteille.

Alain Barrière : « Ah la bonne soupe bretonne ! »

Alain Barrière, avant de s'envoler pour Rio, où il représentera la France avec une nouvelle chanson (dont il est compositeur et parolier) au Festival mondial de la Chanson, s'est fait

un devoir de visiter le Centre-Elysées-Bretagne, inauguré le 24 octobre dernier par M. Georges Pompidou.

Sur notre photo : Notre célèbre compatriote de La Trinité-sur-Mer goûte la cuisine armoricaine, aux côtés du chef et d'une des charmantes hôtesse de l'Elysées-Bretagne.

Les deux Français les plus aimables sont Bretons

A la Préfecture du Finistère, M. Le Cornec, sous-préfet aux Affaires économiques, a remis deux diplômes aux deux Finistériens lauréats de la Campagne nationale de l'accueil et de l'amabilité. Il s'agit de Mme André, qui dirige le camping de Roz-Pin, en Pont-Aven, et de M. Bonduelle, président du Syndicat d'Initiative de Concarneau. Et l'on dira que les Bretons ont mauvais caractère !...

A Sarzeau, restauration de la maison de Le Sage

La maison ci-dessus est une demeure historique, même si elle n'est pas « classée ». Alain-René Lesage y est né le 8 mai 1668 comme l'indique sur la façade une plaque surmontée à droite d'une autre inscription : la date de 1653.

La partie arrière « côté jardin » est plus ancienne : le millésime 1570 s'y lit... tant bien que mal, sur ce pavillon moins banal que

JEUX-MOTS CROISÉS

CONNAISSEZ-VOUS BIEN LA BRETAGNE ?

— Si vous dénéciez rapidement les sept anomalies que contient ce dessin, axé ce mois-ci sur Brest, votre réponse pourra, à juste titre, être affirmative...



7. « Le voom-voom », il s'agit d'une « boîte » de Saint-Tropez.
 7. « Le voom-voom », il s'agit d'une « boîte » de Saint-Tropez.
 5. Menhir géant dominant la ville.
 6. Rue de Saint-Louis.
 4. La vieille église Saint-Louis (Saint-Louis est au contraire une église ultramarine).
 3. Brest, capitale de la Haute-Bretagne (il s'agit de la Basse-Bretagne).
 2. Mme Lereur, au lieu de Larren.
 1. « On l'appelle » Jean Guenneur, au lieu de « Il s'appelle ».

ANOMALIES

MOTS CROISÉS N° 25 PAR ANDRE LECOMTE

Horizontalement

- Dans les Côtes-du-Nord. Disséminé.
- Ornement d'architecture. Pronom. Rivière de Suisse.
3. Sans équivoque. Roi de Jérusalem.
4. Embûche. Mammifère de l'hémisphère boréal.
5. Quadrupède. Voyelle doublée.
6. Ils indiquent la place des objets. En épéant : baie.
7. Il se boit aussi en France, mais est anglais. Résultat d'un frotement.
8. Liquide organique. Fut contraint.
9. Qui fatigue par ses répétitions.
10. Romancier français mort en 1842. Troublé.

Verticalement

- Port breton. En épéant : ecclésiastique.
- Rivière proche de Quimper. Fin de participe.
3. Sans équivoque. Roi de Jérusalem.
4. Centre d'ostéocréture du Morbihan. Sur un os fracturé.
5. En Finistère. Sous la dépendance d'un seigneur dans l'Ancienne France. Préposition.
6. Aucun risque d'en rencontrer sur les monts d'Arrès. Sorte de calendrier ecclésiastique.
7. Fin de participe. Bretons. De plus.
8. Nom cher aux Bretons. De plus.
9. Réprimander. Voyelle doublée.
10. Déchet organique. La « Dame » de Pétrarque.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
I										
II										
III										
IV										
V										
VI										
VII										
VIII										
IX										
X										

SOLUTIONS DES MOTS CROISÉS N° 24

Horizontalement : 1. Fraises. El. — 2. Oust. Pôlis. — 3. U. E. Erus. Us. — 4. Amer. Peu. — 5. EN. Leurs. — 6. Landes. — 7. Icare. Amer. — 8. Nil. Frite. — 9. Odeon. Séné. — 10. Nestor. Ras.

Verticalement : 1. Four. Linon. — 2. Rue. Eacide. — 3. As. « Annales ». — 4. Item. DR. OT. (ôté). — 5. Mille. Nô. — Epures. — 7. S.O.S. Ars. — 8. Premier. — 9. Elus. Etna. — 10. Isur. Créés.

publi@ncs

**L'AUTRE JOUR
ELLE
NOUS A PARLÉ
MARIAGE...**

"Il a vingt ans, il est charmant...
ma petite-fille l'adore.
Le mariage a lieu dans 6 mois.
Je voudrais les aider.
Je viens de toucher
une petite somme
- enfin... pas si petite que ça...
J'aimerais la placer
pour l'arrondir encore un peu,
mais, naturellement,
il me la faut pour le mariage.
Je ne comprends rien
à toutes ces publicités,
mais le Bon du Crédit Lyonnais,
il paraît que c'est intéressant...
Nous lui avons dit pourquoi.
De vive voix,
c'est la meilleure façon.
Nous aimerions vous présenter
à vous aussi,
nos formules d'épargne.
Passez nous voir,
il y a sûrement
l'une de nos 1750 agences
sur votre chemin.



LE CRÉDIT LYONNAIS



— PETITES ANNONCES —

LES SYNDICATS D'INITIATIVE BRETONS
vous offrent :

IMMOBILIER

Bretes achete authentique lit clos (bibliothèque) avec bibliothèque. Ecole Terrien, B.P. 103, 06-Nice.

Directrice maison d'enfants recherche pour le mois de juillet local sur la côte ouest pour recevoir 48 garçons (6 à 14 ans) et le personnel d'encadrement, préférence Finistère-Sud, Morbihan, Loire-Atlantique.

22-Guingamp. Garage auto avec ap. mod. imm. et app. mod. Mag. d'exposit. Excel. aff. M. de Saint-Hilaire, not. Guingamp.

22-Guingamp, 30, r. Madeleine. Imme. 6 p., cour, par. dép., café-restaurant, gde. Quart. en dev. M. de Saint-Hilaire, not. Guingamp.

Vends : Maison campagne, 7 km Ploermel-Josselin, jardin 8 agrément, terre, prairie, étang, rivière, canal, Guillouët Frédy, 14 Villiers-Socage.

Vds mais. bourgeoise XVIII s., 8 p., 11 conf., cour, parc, 2200 m² clos, dépend. S. prof., libre vente. Quastoff O. R. Conciez, 86-Montmorillon.

Vds pavill. bast. Sud, 4 p., poss. 4 autres, jardi., lignes élec., libre vente. Douvach, 43, av. Vity, 94-Villejuif.

COMMUNE DE GOUAREC. Lotissement communal en bordure de la R.N. 164 bis (route de Rostrenen), 25 lots de 650 à 1 000 m² à 10 500 F le m² plus les charges. Très belle vue, bonne exposition, toutes commodités (eau potable, fournil-égoût). S'inscrire à la mairie.

MER

VACANCES EN BRETAGNE. Hôtels et agences sélectionnées, par l'Office Breton du Tourisme, 44-Loisieux, tous renseignements gratuits contre timbre. De Pornic à Carcère, toute la Bretagne.

DIVERS

CENTRE BRETON pour les échanges culturels avec l'étranger - adhésions, documents. Ker Arvor, 3, rue Louis-Le-Nain, Nantes.

POUR VOUS BIEN MARIER. Ecrivez au CJA catholique (Service B2), 5, rue Croix-Quimper, 10 000 adhérents bretons. Documentation discrète contre 3 timbres. Divorcés non admis.

ABONNEZ-VOUS !



le plus grand magazine régional

BULLETIN D'ABONNEMENT
à découper ou à recopier et à adresser à

BRETAGNE
magazine

126, rue des Rosiers — 93-Saint-Ouen

NOM _____
(en capitales)

PRÉNOMS _____
(souligner le prénom usuel)

ADRESSE _____
(complète)

Désire recevoir la revue à partir du n° de _____

Je vous adresse, ci-jointe, la somme de 25 F.

Mode de règlement (1) chèque bancaire,
 mandat-lettre,
 C.C.P. N° 8.144-83 Paris.

(1) Mettre une « x » dans la case du mode de paiement choisi.

LA MEILLEURE SOLUTION POUR VENDRE, ACHETER, LOUER

- APPARTEMENTS, PAVILLONS
- TERRAINS, AUTOS, BATEAUX
- VILLEGIATURES, ETC.

C'EST UNE PETITE ANNONCE DANS

BRETAGNE
magazine

Ecrivez ci-dessous votre annonce. Si vous hésitez, précisez-nous vos désirs, nous la rédigerons pour vous.

NOM : _____

ADRESSE : _____

TEXTE : _____

La ligne se compose de 24 signes ou espaces.
Délai d'envoi : avant le 30 de chaque mois.



ne prenez pas de risques inutiles...

chaque mois

BÊTES ET NATURE
LA REVUE DU MONDE ANIMAL

vous fait vivre dans l'intimité des bêtes que vous aimez

en vente partout



La plus moderne des revues d'histoire

HISTORAMA

consacre son 3^e numéro spécial à :



LA LÉGION

Prestige — Gloire — Actions

LA PLUS COMPLÈTE ET
REMARQUABLE ÉTUDE

PARUE A CE JOUR

retenez-le dès à présent
chez votre marchand de journaux

PRIX : 3 F